BnF Gallica

Le juif franc-maçon : roman contemporain / par l'abbé Henri Desportes,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Desportes, Henri (1865-19..). Auteur du texte. Le juif franc-maçon : roman contemporain / par l'abbé Henri Desportes,.... 1890.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

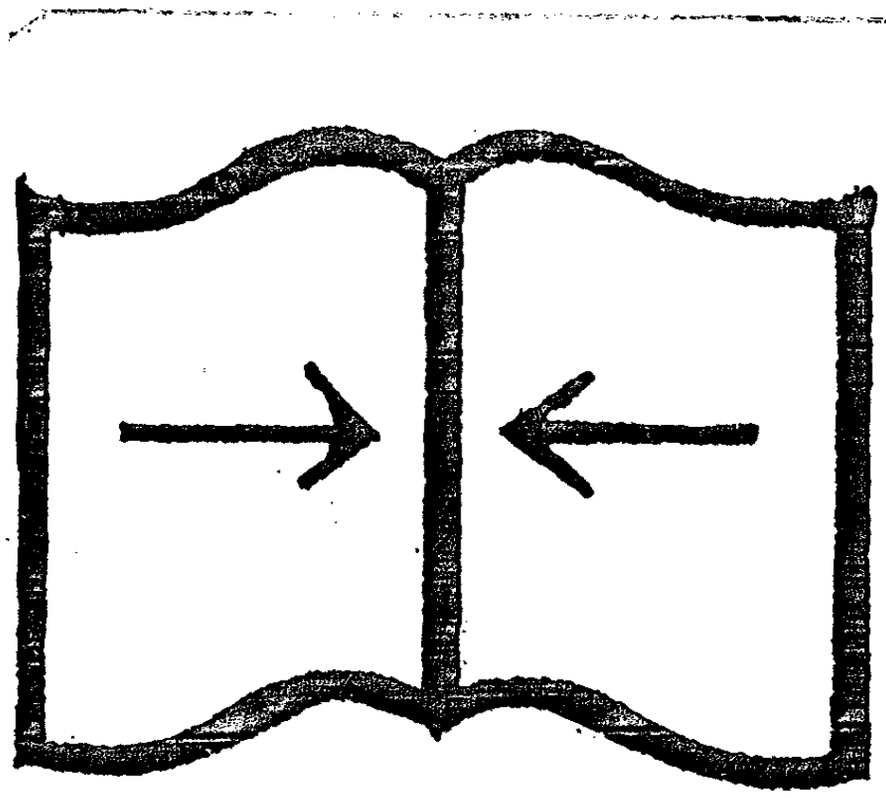
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

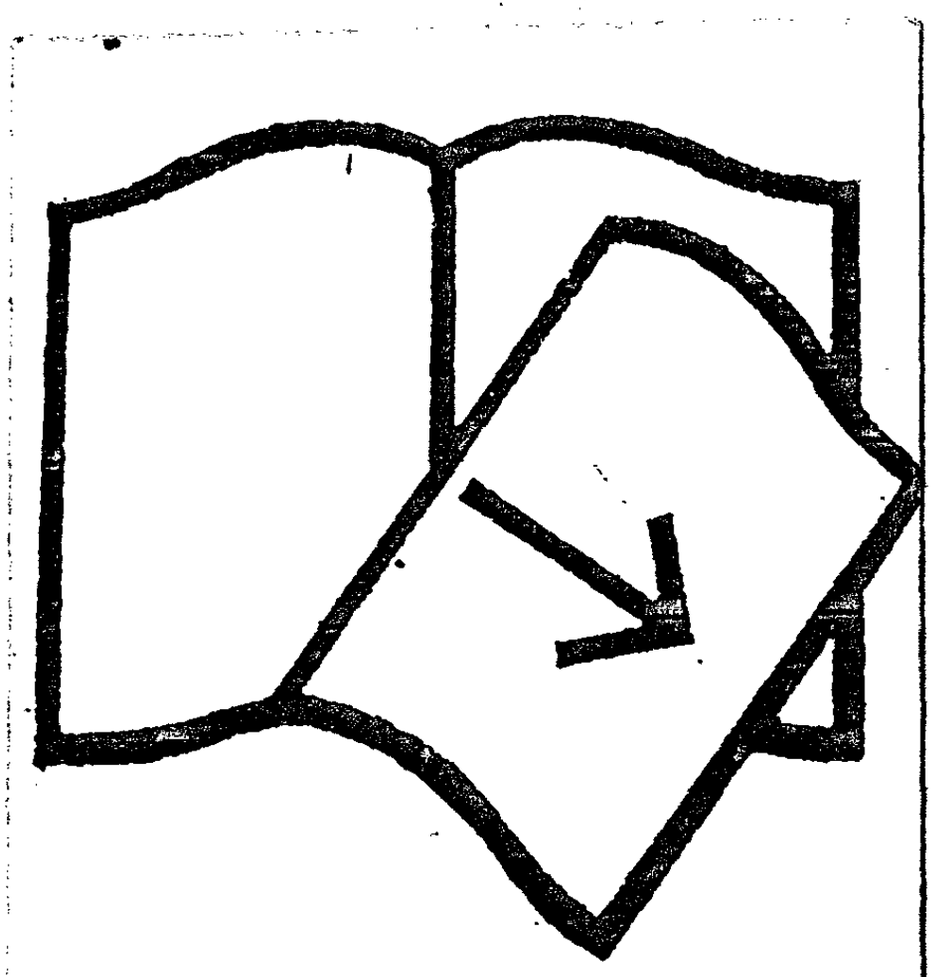
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



RELIURE SERREE
Absence de marges
intérieures

VALABLE POUR TOUT OU PARTIE
DU DOCUMENT REPRODUIT.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Couvertures supérieure et inférieure manquantes

3864

LE

JUIF FRANC-MAÇON

8° Y 2
4162

DU MÊME AUTEUR

LE FRÈRE DE LA DUCHESSE D'ANGOULÊME, étude sur les enfants de Louis XVI. Paris, Ferroud, in-8°. 3 50

LE MYSTÈRE DU SANG CHEZ LES JUIFS, étude sur les meurtres talmudiques, 3e mille. Paris, Savine, in-18 jésus. . . . 3 50

MENÉES JUIVES, réponse aux Juifs d'Angleterre et d'Allemagne. Paris, Savine, br., in-8°. . . . . » 30

TUÉ PAR LES JUIFS, histoire d'un meurtre rituel en 1890. Paris, Savine, br., in-18 jésus. . . . . » 75

LA SAINTE INQUISITION (En préparation).

VIE DE LOUIS XVII (En préparation).

LE

JUIF FRANC-MAÇON

ROMAN CONTEMPORAIN

PAR

L'ABBÉ HENRI DESPORTES

AVOCAT DE SAINT-PIERRE

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS

PARIS
13, RUE DE L'ABBAYE

LYON
3, AVENUE DE L'ARCHEVÊCHÉ

©

LE

JUIF FRANC-MAÇON

PREMIÈRE PARTIE

Le Guet-Apens.

I

Le 22 janvier 188..., le préfet d'une des villes du Nord-Ouest se promenait agité, fiévreux, dans son cabinet de travail.

Il était seul. Sur son secrétaire, chiffonnée, à demi déchirée, gisait une lettre assez longue que le dernier courrier venait d'apporter. Cela semblait être la cause du souci de l'honorable fonctionnaire.

D'une taille médiocre, le regard faux et fuyant, la chevelure et la barbe noires et épaisses, cet homme, malgré sa mise recherchée, laissait soupçonner, dans l'ensemble de sa physionomie, la race à laquelle il appartenait. L'examen de ses mains décharnées, aux doigts effilés et crochus, aurait facilement changé ce soupçon en certitude.

Après avoir, d'un coup de pied brutal, relevé le tablier de la cheminée — c'était chez lui une manière de témoigner sa colère, son mécontentement et... son manque d'éducation — le préfet se rapprocha brusquement de son secrétaire : à la vue de la fatale lettre, un spasme de douleur secoua ses flancs; d'une voix sombre, il murmura : « Oh! les gueux! qui osent se jouer ainsi de notre république! Mais, je vais les faire danser! »

Il se laissa tomber dans son fauteuil de cuir et se prit à réfléchir. Cela voulait dire que l'affaire était grave; car le doux nourrisson de l'honnête Marianne ne réfléchissait que pour faire le mal, tant son âme candide avait à lutter contre son amour du bien, auquel elle ne succombait presque jamais.

Puis, machinalement, il reprit la missive dont l'attrait sur lui semblait fatidique : il en rapprocha les morceaux que, dans un mouvement de colère, sa main fébrile avait maladroitement détachés, et il relut. A peine l'eut-il achevée, qu'il se leva brusquement, arpenta l'appartement à grands pas, en grommelant et en trépignant. Les bêtes féroces ne font pas autrement dans leurs cages.

Tout à coup, il s'arrêta, sa petite taille se redressa, et, se frappant le front, il s'écria : « Tiens! une idée! »

Tout joyeux d'avoir fait sortir une idée de son maigre cerveau — ce qui lui arrivait rarement — il se mit à griffonner quelques mots, les glissa dans une enveloppe, et frappa sur un timbre. Un huissier parut :

« Faites porter cela de suite chez l'inspecteur d'Académie, et qu'on se hâte! »

Satisfait sans doute du trait de génie qui venait d'éclairer son esprit, il se rapprocha du feu devant lequel chantait généreusement une bouilloire aux larges flancs,

et se versa une copieuse rasade de thé, sa boisson favorite.

Une heure après, la porte du cabinet s'ouvrit, laissant passer l'inspecteur d'Académie dont le large front étaït illuminé des lueurs d'une belle intelligence, mais dont l'œil timide et les épaules courbées indiquaient une disposition native au servilisme.

— Monsieur le Préfet, dit-il en saluant profondément, m'a manifesté le désir de m'entretenir quelques instants, et je me suis hâté de répondre à son appel.

— Je vous en remercie bien. Tenez, asseyez-vous là près de ce beau feu qui sème autour de lui des effluves de chaleur odorante et que j'ai attisé de mes mains. La valetaille n'entend rien à cela ; moi, j'ai un vrai talent pour ranger les bûches artistement sur les chenets, ne trouvez-vous pas?

L'inspecteur se contenta de sourire, un peu dédaigneusement; son regard moqueur semblait dire : « Le beau mérite, ma foi ! Est-ce là tout ce qui vous a fait préfet? » mais il garda pour lui cette réflexion désobligeante.

Il régnait entre eux une sourde antipathie, née de leur passé ; l'universitaire devait sa place à son travail et à son talent, tandis que le préfet n'avait été élevé à ce haut poste que sur la recommandation d'un sien cousin, employé dans je ne sais quel ministère, — la centralisation nécessite aujourd'hui tant d'employés, qu'on en perd la tête.

Les deux interlocuteurs s'assirent en face l'un de l'autre ; le juif se plaça de manière à tourner le dos à la fenêtre et à tenir son masque dans une ombre salutaire. L'inspecteur ne paraissant point pressé de rompre le silence, le préfet commença brusquement :

— Vous connaissez le village de Blanques, mon cher?

— Oui, répondit l'autre après quelques instants de recueillement. Un excellent pays, si je me souviens bien.

— Un excellent pays! dit le préfet avec un haut-le-corps ; comment l'entendez-vous?

— Je veux dire que c'est un village où l'étude prospère, qui nous a fourni plusieurs instituteurs sérieux, bon nombre de conscrits instruits, et dont les enfants remportent chaque année les prix régionaux.

— Et cela suffit pour que vous le proclamiez un excellent pays?

— Eh! oui, que voulez-vous de plus?

— Et les vertus civiques, mon cher?

— Les vertus civiques y sont en honneur et parfaitement pratiquées. Vous le savez bien vous-même, car jamais, que je sache, vous n'avez eu à relever dans ce village ni troubles de rue, ni infractions aux lois, ni outrages à la morale publique, ni entreprises contre la sécurité et la tranquillité des citoyens.

— Mais on y est de l'opposition.

— Quel crime abominable! repartit l'inspecteur en riant.

— Eh bien! que dites-vous de cela? demanda avec impatience le préfet que la gaieté de son adversaire offusquait.

— Je dis que cela me prouve — ce que je croyais depuis longtemps — qu'on peut être honnête homme sans être gouvernemental, et qu'une vertu solide existe chez des gens nombreux qui ne s'affublent pas de ce colifichet.

— Ah! çà, mon cher, oubliez-vous donc à qui vous parlez?

— Oh! je le sais fort bien. Je sais bien aussi que vous pouvez me retirer de la main le morceau de pain

qui me nourrit; je n'en suis pas moins heureux de vous avoir dit la vérité une fois en passant : vous l'entendez trop rarement.

— Allons ! calmons-nous, reprit d'un ton bénin le charmant préfet que la tournure de la conversation effrayait, et raisonnons sérieusement. Voici une lettre qui vous prouvera que les habitants des Blanques sont moins louables que vous ne croyez. »

Le préfet lui passa la lettre et posa le doigt sur le passage suivant : « Je n'avance en rien dans la tâche que je croyais si facile, et les brutes de cette commune sont incorrigibles : ce sont d'enragés royalistes. Hier, anniversaire de la mort du tyran, du Roy-martyr, comme ils l'appellent, a eu lieu dans l'église un service funèbre auquel assistait la majeure partie de la population. Je ne pourrais exprimer toute la honte que j'ai ressentie en voyant encore de pareils arriérés en plein dix-neuvième siècle, le beau siècle des lumières et du progrès. Il faut dire que nos paysans sont catholiques dans toute la force du terme. Ils croient aveuglément tout ce que leur conte leur curé, gaillard solide, qui a plus d'un tour dans son sac, et qui dispose à son gré du maire et de l'instituteur. Aussi tout marche selon ses vœux : ses administrés obéissent à son moindre signal, s'ils baiseraient la trace de ses pas sur le sable de la rue. Il n'est pas étonnant que le despotisme monarchique ait tant de prise sur ces esprits : la religion qu'ils pratiquent est la meilleure éducation pour préparer un homme à courber la tête devant un de ses semblables. Aussi n'ai-je jamais compris que des rois jaloux de leur autorité aient proscrit le catholicisme ; ils se coupaient le bras droit. Pour moi, je suis persuadé que les paysans ne seront jamais révolutionnaires, tandis qu'ils seront cléricaux ; c'est pourquoi je porte tous

mes efforts sur ce dernier point, mais je suis seul, faible, et je n'avance guère. »

L'inspecteur rendit la lettre qui n'avait produit qu'un médiocre effet sur lui.

— Eh bien ? interrogea le préfet avec colère.

— En tout cela, il n'y a rien d'étonnant. La République, telle que vous l'avez faite, est un gouvernement infâme : c'est l'arène où se déversent toutes les haines qui cherchent un assouvissement, où se déploient toutes les ambitions qui aspirent à monter; c'est l'antre bourgeois où les faibles sont inévitablement dévorés par les forts. Le peuple n'a rien à voir avec vous. La République de demain, celle que j'aime, trouvera le peuple tout prêt à l'acclamer.

— Vous êtes bien hardi ou bien sot, ce matin, repartit aigrement le préfet. Mais vous vous trompez absolument : le peuple est avec nous.

— Cette lettre dit le contraire.

— Dans un seul village. Et encore tout cela est-il le fait de l'instituteur..., le citoyen Rybar, double bigot bâté, qui va à confesse chaque semaine. Il me faut la destitution de cet homme.

— Impossible, monsieur le préfet, car nous n'avons contre lui aucun sujet de plainte.

— Il conduit les enfants à la messe et leur apprend le catéchisme.

— Les habitants l'ont exigé à l'unanimité; ce serait de la plus haute injustice que de contrevenir à leurs désirs, car leurs enfants leur appartiennent, et ils ont le droit de...

- C'est l'État qui paie, interrompit violemment le préfet.

— Et qui paie l'État? » Cette brusque repartie coupa la parole au juif; le silence se fit. Il le rompit en disant :

— Ainsi, vous refusez la destitution demandée?

— Je ne puis faire autrement. M. Rybar est un homme intelligent, instruit, dévoué; il a obtenu de nombreuses récompenses pour son enseignement; il touche à la fin de sa carrière, et je ne peux ainsi briser un dévouement de vingt ans.

— Monsieur, prenez garde. Il faut absolument que cette commune soit républicanisée, et c'est par l'instituteur qu'elle le sera. Si vous vous y refusez, j'en connais nombre d'autres qui seront moins récalcitrants que vous.

L'inspecteur passa la main sur son front, comme pour écarter un voile importun; ses yeux s'imprégnèrent de tristesse : on sentait qu'un douloureux combat déchirait son âme.

— Décidez-vous, glapit le préfet qui voyait venir la victoire.

— Je ne vois qu'un moyen de vous satisfaire. Vous êtes cruel de me pousser à cette extrémité; mais j'ai une famille à nourrir, vous le savez, et vous spéculez sur ce honteux trafic.

Un sourire méchant plissa les lèvres du fonctionnaire, et l'injure glissa sur le cœur de l'israélite sans le mordre. Ces hommes-là ne sentent point les injures quand ils y voient le succès d'un infernal projet.

— Voyons ce moyen.

— Il est assez simple. Ce serait de placer dans cett commune un instituteur adjoint, d'idées opposées, et qui peu à peu prendrait assez d'ascendant sur le peuple pour diriger son maître ou le supplanter.

— Votre moyen ne manque pas d'originalité et, pour ma part, je l'adopte bien volontiers. Mais avez-vous sous la main l'heureux mortel qui exécutera ce plan divin?

— Je le crois.

— A la bonne heure, je désire le connaître.

— Je vous l'enverrai, si vous le désirez; vous pourrez lui apprendre vous-même son changement de fortune, car je ne tiens nullement à communiquer avec lui.

— Et pourquoi? Vous devenez donc puritain, mon cher?

— Ah! monsieur le préfet, il suffit d'avoir gardé au fond du cœur un de ces grands sentiments que nos parents y déposèrent avec tant de sollicitude, pour ressentir une aversion insurmontable à l'égard d'un tel être.

— Il est donc bien dégoûtant?

— Oh! il porte ses idées infernales écrites sur son front; et jusqu'ici nous n'avons pas osé le lancer au milieu de nos populations paisibles, où il pourrait bien allumer l'incendie du mal et de la débauche.

— Mais c'est un vrai trésor que vous avez là, et je vais lui tailler une belle besogne. Envoyez-le ici demain; je m'entendrai avec lui.

— Vous pouvez y compter. C'est un dur fardeau dont vous soulagez mes épaules.

Il salua et sortit.

Le préfet, en le voyant s'éloigner, eut un haussement d'épaules comme en ont les hommes supérieurs à la vue de la médiocrité. « Pauvre homme, se disait-il, il voudrait encore paraître pur et innocent à ses yeux, et il n'ose pas faire le mal de gaieté de cœur. Ah! si nous n'avions que des gens comme lui, adieu le progrès! Je gage qu'il va avoir tous les regrets du monde pour la belle action qu'il vient de faire! »

Et c'était vrai.

Quand le malheureux inspecteur quitta la préfecture,

sa tête était en feu; il se mit à parcourir les rues de la ville, en marchant au hasard. Un regret dévorant pénétrait son âme, et sa conscience s'élevait, vengeresse, contre la promesse qu'il venait de faire.

« Non, se disait-il, je n'aurais point dû me laisser vaincre ainsi; le monstre doit rire de ma faible résistance, dont il a triomphé si rapidement. Ce pauvre village qui connaît encore les délices de l'âge d'or, je vais le plonger dans les ténèbres de notre âge de fer, dans les souffrances et les désespoirs qu'il traîne à sa suite. Que d'âmes candides vivent heureuses aujourd'hui et demain se lèveront pour me demander compte du calme que ma lâcheté leur aura ravi! Oh! si ma mère était là, quels vertueux reproches elle m'adresserait; comme son cœur serait broyé d'amertume et de douleur! Mais que dis-je? N'a-t-elle pas vu ma conduite? Elle vit aujourd'hui dans ces régions éthérées dont les doux récits berçaient autrefois mon âme, et son regard s'étend toujours sur ceux qu'elle aima... »

L'inspecteur marcha, silencieux, jusqu'à sa demeure. Quand il y entrait, son fils, dont le regard avait de doux reflets angéliques, vint offrir son front pur aux lèvres de son père, qui l'effleura d'un froid baiser. « Ah! c'est pour toi, murmura-t-il, que je viens de livrer à la corruption tant de jeunes âmes qui te ressemblent; c'est pour nourrir ton corps que je leur arrache la source spirituelle qui apaise leur soif de bonheur. Quel égoïste que l'homme! » Et il demeura sombre tout le jour.

L'infortuné avait préféré le bien particulier de sa famille au bien général de ses concitoyens, montrant une fois de plus l'inanité de la morale utilitaire, incapable de conduire l'homme à quelque chose de grand. L'égoïsme, ce mal cruel de nos temps troublés, est

essentiellement lâche; il vit de honteux compromis avec la conscience méprisée; la nation, qui attache au cœur de ses enfants cette lèpre hideuse, s'ensevelit aussitôt dans un dégradant avilissement et perd l'espoir des idées grandioses et des saints dévouements. Il en est toujours ainsi quand une nation cesse d'être chrétienne, et qu'elle raye de son enseignement les dogmes attachés aux bras sanglants de la Croix; quand on n'adore plus un Dieu crucifié, on adore l'homme exalté; on met l'orgueil et la misère à la place de la grandeur, de la beauté et de la puissance; et comment la misère engendrerait-elle autre chose que les ténèbres et l'ignorance?

Le lendemain, vers dix heures du matin, le préfet se trouvait encore seul dans son cabinet. Un domestique annonça: « M. César Olgan », et introduisit aussitôt un homme bien jeune encore, mais qui portait sur son visage flétri certaines marques réservées à la vieillesse. Son front, qui avait été autrefois pur et beau, était souillé des tristes stigmates de la débauche crapuleuse; sa taille voûtée, le sourire méchant qui plissait ses lèvres, l'éclair fauve et haineux que dardait parfois son regard sombre, tout décelait un de ces caractères étranges, nés pour la ruine des sociétés et la punition des humains prévaricateurs.

Le préfet promena un regard satisfait sur son visiteur, le fit asseoir et alla fermer lui-même les verrous des doubles portes de son cabinet; puis il entama la conversation. — L'entretien dura longtemps.

II

César Olgan à son ami Vulpius Adamo.

« Enfin, mon cher, la fortune tourne un regard favorable sur un pauvre citoyen de l'univers, qu'elle semblait jusqu'ici poursuivre de toutes ses haines; me voici dans les bonnes grâces d'un préfet juif, et tu sais que ce n'est pas peu dire, car les juifs, ces affreux petits juifs, comme tu les appelles, sont terriblement puissants aujourd'hui.

» Te voilà étonné de me voir en commerce intime avec des gens que nous détestons cordialement; mais, tu le sais, il faut quelquefois faire taire nos haines les plus saintes, quand ce silence forcé est pour nous un moyen d'atteindre la fin que nous nous proposons; car, si nous haïssons les juifs, nous haïssons encore plus les chrétiens.

» Les infâmes chrétiens! Et dire que j'ai été élevé parmi eux! dire que les ténèbres dans lesquelles ils se cachent ont appesanti mes yeux, et que, dans ma naïveté, je prenais l'obscurité pour la lumière!

» Oh! que ne te dois-je pas? C'est toi qui, le premier, t'es rencontré sur ma route, pour faire briller à mon regard étonné le divin flambeau de la vérité. Je croyais sottement, comme me l'avaient enseigné mes anciens maîtres, que l'homme doit crucifier sa chair, mortifier ses sens et vaincre ses passions. Je les croyais, et je suivais leurs conseils de mort. En vain la révolte et l'orgueil faisaient entendre dans mon sein de sourdes clameurs; en vain mes sens charnels demandaient

un peu de ce plaisir pour lequel ils sont faits ; en vain mon cœur soupirait après la sainte liberté et bondissait, jeune et vaillant, dans ma poitrine : je comprimais grossièrement toutes ces aspirations, et, l'œil en haut, les pieds dans la fange, comme je disais alors, je me consumais dans cette lutte dévorante qui me déchirait.

» Le dégoût et la tristesse qui s'emparèrent alors de moi faisaient contraste avec la franche gaieté et le doux épanchement de mes compagnons ; je les voyais heureux, et ce bonheur était mon tourment. Pour ne pas assister à une joie que je dédaignais de partager, j'allais au loin m'asseoir sur un banc solitaire, où je rêvais, perdu dans le vague et l'infini.

» Oh ! j'étais malheureux. Mes compagnons, me trouvant d'une autre nature qu'eux, ne s'occupaient pas de moi, et me rendaient avec usure le mépris dont je faisais profession à leur égard.

» Un jour, un de nos meilleurs professeurs, un prêtre laissa tomber sur mon infortune un regard d'indicible amour ; son cœur sonda le mien jusque dans ses profondeurs les plus intimes. Il voulait me guérir. Déjà sa douce main paternelle avait pansé les plus vives de mes douloureuses blessures ; je me reprenais à ouvrir mon cœur à l'espérance, comme une tendre fleur qui, flétrie par le souffle brûlant de l'aquilon, entr'ouvre sa délicate corolle et boit avec délices les rayons de vie que le soleil du printemps répand sur la nature.

» D'un pas léger, je m'élevais de nouveau vers les hauts sommets que désirait mon âme ; mais cette ascension devait être de courte durée.

» C'est alors que je te connus. Tu étais un peu

plus âgé que moi et tu rentrais au séminaire, après une longue maladie. T'en souvient-il?

» Dès ton arrivée, ton air superbe fit une grande impression sur moi : tu paraissais souffrir du mal terrible dont je n'étais pas encore délivré ; et c'est pourquoi je t'aimai. Mais cette fois ce fut le convertisseur qui fut converti ; à ta suite, je jurai adieu, adieu éternel à tout ce qui, dans les jours de mon enfance, avait fait tressaillir mon être ; je repoussai le pauvre prêtre qui avait versé un peu de baume dans mon cœur, et je me lançai dans le vide.

» Tu sais le reste, puisque, à dater de cette époque, tu as seul guidé mes pas. Depuis notre départ du séminaire, nous avons vogué ensemble sur les eaux noires de l'impiété et du blasphème, dédaignant tout ce qui fait la consolation des hommes, et nous moquant des hochets de superstition sous lesquels ils croient cacher leurs affreuses misères.

» Pour moi, j'arbore les miennes au grand jour ; mais elles n'en sont pas moins vives, ni moins amères. Je suis dans un état indéfinissable ; j'ai tout détruit en moi, et il n'y reste plus qu'un seul sentiment atroce : la haine !

» Ne te semble-t-il pas que nous autres, pauvres déclassés, comme nous appelle une société décrépite, nous ne sommes nés que pour haïr? — Haïr ! haïr Comme ce mot fait palpiter mon âme. Je sens tout mon être s'agiter ; un souffle inconnu me saisit ; et je jure haine et mort à tout ce qu'un immonde troupeau d'esclaves respecte et déifie.

» Cependant ce n'est pas là le bonheur. Le vide, à chaque pas, se fait autour de moi, plus grand, plus sombre ; je ne goûte déjà plus le plaisir auquel j'ai tout sacrifié. Je contente toutes mes passions, mes sens

règnent en maîtres; je ne puis rien faire de plus, et je ne suis pas heureux.

« Il y a quelques jours, je lisais Byron, le grand poète anglais, et volontiers je dirais avec lui : « A dix-» huit ans, la jeunesse s'enfuit, la vie s'use, l'espérance » elle-même se voile le visage.... O rêves de mon » enfance, combien je vous regrette ! Je ne puis vous » oublier, puisque devant moi je n'ai que des ténèbres; » le rayon du passé n'en est que plus cher à mon » cœur.

» Hélas ! nos jeunes affections s'épanchent en pure » perte, ou ne fécondent qu'un désert. Il n'en sort » qu'un luxe funeste de plantes parasites, qu'une ivraie » hâtive gâtée au cœur, bien que charmant la vue; » que des fleurs dans le sauvage parfum desquelles » nous ne respirons que des agonies, des arbres qui » distillent du poison. Ce sont là les plantes qui nais-» sent sous les pas de la passion, alors qu'elle prend » son vol dans les déserts du monde, haletante, et en » quête de je ne sais quel fruit céleste interdit à nos » vœux.

» Nous nous flétrissons dès notre aurore, sans cesse » haletants, défaillants, malades... Amour, ambition, » avarice, tout cela est funeste, également funeste. »

» Quel tableau ! et c'est celui de mon existence flétrie.

» Ah ! tu me parles quelquefois des frères que tu as rencontrés sur ton chemin de mort. Serait-il possible ? Moi, je n'en ai jamais trouvé. Oh ! que je voudrais partager votre vie !

» Mais, hélas ! tu me dis toujours que l'heure n'est pas encore venue. Quand sonnera-t-elle ? L'œuvre de destruction n'est-elle pas encore assez avancée dans mon âme, et ne suis-je pas un homme nouveau ? Ne

suis-je pas digne des nobles adorateurs du grand architecte de l'univers ?

» Eh bien ! sois assuré que je le serai bientôt ou jamais. J'ai tout détruit en moi ; il ne me reste plus qu'à détruire autour de moi, et c'est ce que je vais faire avec ardeur. Peut-être y trouverai-je le bonheur qui me fuit.

» Je suis envoyé au fin fond de la campagne, pour apprendre à lire à de petits paysans en sabots, comme je le fus autrefois ; et surtout, m'a dit le brave homme de préfet, pour apprendre à ce peuple demi-sauvage à apprécier les innombrables bienfaits de la République, dont il ne se montre pas assez friand, paraît-il.

» Tu vois que voilà une mission assez dégoûtante et qui ne me plaît guère, je t'assure. — Nous importe-t-il que ces marmots en haillons sachent lire ou non ? C'est bien le moindre de mes soucis. Aussi ne brillerai-je pas dans cette besogne fastidieuse. — Nous importe-t-il que la République soit aimée ou haïe ? République ou monarchie, c'est toujours la même chose — il n'y a que le nom qui change, — toujours quelques privilégiés du sort qui empochent les deniers du peuple.

» A côté de cela, cependant, il y a autre chose qui me va. On ne me l'a pas dit ouvertement, mais je soupçonne que dans l'intime de sa pensée sa seigneurie le préfet ne demande pas autre chose; et je t'assure qu'il sera servi à souhait.

» Il y a là un ci-devant noble qui a sauvé quelques lambeaux de son antique fortune et à qui l'on veut faire adorer un peu le dieu-Misère ; je lui promets que ses écus verront beau jeu.

» Il y a là un bon vieux curé qui fait semblant de croire aux bêtises qu'il débite du haut de sa tribune aux harangues : il s'agit de lui fermer la bouche.

» Il y a là une population profondément éprise de ces vieilles sornettes: il faut décaper le pur métal des âmes de ces rugueuses incrustations du passé.

» Enfin, il règne dans ces lieux enchantés un vertueux parfum d'honneur et de beauté que l'on veut souiller et flétrir.

» J'étais charmé de cette besogne, mais, en écrivant ces lignes, j'ai senti se réveiller en moi un remords que je croyais endormi à jamais. Cette foi dont je me moque aujourd'hui, ces vertus auxquelles je ne crois plus, furent celles de ma mère et de mon enfance : puis-je, en les foulant aux pieds, respecter à jamais, comme je le voudrais, ma mère et mon enfance?

» Aussi me déclarerais-je tout à fait incapable s'il n'y avait dans cette commune un sale juif qui se chargera volontiers, comme ses congénères, de la triste besogne; je tâcherai d'en garder seulement le profit. Le préfet m'a montré une de ses lettres : il a tout l'air d'un fieffé coquin, et les deux larrons s'entendent à merveille.

» Tel est le rôle brillant auquel on me destine; mais les moyens pour y arriver? Voilà le point noir. Tu sais le mot du fabuliste : « La difficulté fut d'attacher le grelot. » Il n'a jamais été plus vrai.

» Mais, bah! c'est la guerre qui fait les soldats et les généraux; une fois qu'on sera sur les lieux le plan s'élaborera de lui-même.

» Je serai bientôt, j'espère, à la hauteur de mes fonctions.

» César Olgan. »

III

Dans l'angle immense formé par les rives de la Seine et les bords de la mer, s'étend un plateau dont le sein

riche et fertile, coupé de luxuriantes vallées, nourrit abondamment ceux qui ont fixé leur tente dans ce séjour de simplicité et de bonheur.

Le pays est peu accidenté. Souvent d'immenses plaines s'étendent au loin, et se confondent avec les bords vaporeux de l'horizon, que l'admiration voudrait toujours reculer, tant est enchanteur le spectacle qui s'offre aux yeux du voyageur.

Ce n'est point la nature inculte, avec sa brutalité pittoresque et ses imprévus déploiements de sauvages beautés; ici; tout est simple, tout est naïf, comme le cœur pur du berger qui vit du lait de ses troupeaux. On n'y ressent point non plus cet accablement qui épuise dans la nature fardée par une fausse civilisation; et le beau ciel bleu semble se réfléter avec sa calme et puissante uniformité, dans la vie paisible des larges guérets cultivés.

Chaque famille a son petit champ qu'elle laboure de ses mains et qu'elle féconde de ses sueurs. Les grandes propriétés y sont rares, ainsi que les antiques demeures féodales; mais les abbayes abandonnées et les cloîtres en ruines y surgissent à chaque pas, et rendent témoignage, dans leur immortel silence, aux mains vénérées qui défrichèrent ce vieux sol normand et en firent couler les richesses qu'il renferme.

Les chaumières, n'ont pour toute richesse qu'une délicieuse propreté, qui disparaît de plus en plus depuis que l'humanité est courbée sous le triste joug du fer dur et du charbon noir.

L'on peut encore trouver dans ce pays de beaux vieillards, qui mourront sous le toit où leur mère les déposa autrefois, après avoir passé toute leur vie à l'ombre du clocher moussu de la vieille église. Leurs

jours se sont consumés au seuil de la cabane paternelle, sous les grands hêtres plantés par leurs aïeux ; au soir de leur existence, leur main débile s'appuie avec amour sur la jeune épaule de leurs fils, qui jurent de garder les mêmes traditions, tandis que, dans la campagne, les grands bœufs roux mugissent nonchalamment, et que les linottes sifflent dans les joncs.

Quand l'étranger s'étonne du parfum de pureté qu'il trouve encore dans ce pays — tandis que partout l'atmosphère est souillée de miasmes honteux s'échappant des boues morales qu'on se plaît à amonceler — on pourrait lui répondre que le pays de Caux, au moins pour la partie située au centre du plateau, a gardé son antique vertu, parce qu'il est inconnu des touristes ; et par là même inconnu aussi de la triste corruption qui semble s'attacher à leurs pas.

On ne connaît guère de ce pays que ses bords charmants. On admire surtout, et avec raison, les hautes falaises qui s'avancent hardiment dans les flots et défient l'acier rongeur de l'Océan.

Aujourd'hui on n'aime que la mer ; c'est une des plus fatales névroses de notre époque qui en connaît tant d'autres.

Car pourquoi cet élan universel vers les plages marines? Oh ! ce n'est guère pour les admirer. Peu d'âmes en effet sont sensibles à la sévère beauté et à la sublime majesté de l'Océan ; peu d'âmes sont assez élevées pour entendre la grande voix qui, mystérieuse, s'élève des profondeurs de l'abîme agité par les souffles du ciel.

Ce qu'on aime à la mer, ce sont les stations balnéaires, c'est-à-dire les lieux où l'on végète dans un languissant énervement qui n'est plus la vie, et pas encore la mort ; où les douceurs effrénées d'un hon-

teux sybaritisme permettent de dépenser follement un argent qu'on n'a pas gagné, et qu'on n'ose pas employer à une cause juste et sainte.

Les stations balnéaires sont les temples de la fainéantise, où l'on introduit les mauvaises habitudes prises à l'étranger dans les villes qui sont les foyers de la paresse et du vice.

A tous les cœurs de boue qui se plaisent dans ces lieux, l'Océan ne dit rien, et la plaine ne présente qu'une insupportable monotonie.

Elles sont belles pourtant, nos plaines normandes, lorsqu'elles agitent en cadence leurs jeunes moissons, d'où s'échappe un indéfinissable parfum de blés mûrs ; ou qu'elles dorment, silencieuses, sous leur blanc manteau de neige, lamé d'argent, qui scintille au soleil pâle de l'hiver.

Le village des Blanques s'élève vers le centre du plateau fertile dont nous avons parlé. Il se compose d'une centaine de maisonnettes assez propres qui cherchent en vain à s'aligner. Le XIX^e^ siècle y a planté quelques maisons branlantes, fardées de plâtre, sur un trottoir de silex, tandis qu'en face semblent protester les solides cabanes du XV^e^ siècle avec leurs poutres enfumées et leurs gracieux jardins où les choux poussent au milieu des roses.

On décore sérieusement du nom de place d'Armes un petit carré, prés de la mairie, pavé de cailloux et plus souvent de boue. Le fait est qu'on n'y a jamais vu que les pacifiques fusils des sapeurs-pompiers ; n'importe, les Blanquois sont fiers de leur place d'Armes, et dernièrement on a proposé au conseil municipal, grave assemblée s'il en fût, d'indiquer le nom aux quatre coins de la place. Mais un malin fit observer qu'il

faudrait autant de plaques que de maisons, car il y en avait justement quatre, une à chaque coin.

Au milieu s'élève la vieille église avec un clocher du XII[e] siècle, dont la massive flèche d'ardoise est ébranlée par les vents. A l'ombre du rustique édifice dorment les générations qui ont loué Dieu sous ses noirs arceaux. Pieuse pensée du christianisme qui avait placé le champ de mort près du champ de vie, afin qu'en passant auprès de leurs frères endormis, les vivants eussent une prière pour eux et pensassent à Dieu qui devait les juger eux-mêmes ! Touchante institution que les modernes veulent faire disparaître, parce qu'ils ont juré de détruire Dieu, et qu'ils n'ont plus le cœur de se souvenir de ceux qui les avaient élevés dans la foi.

Le village est bordé de fermes qui l'enferment dans une large ceinture de verdure.

Les fermes du pays de Caux ont une apparence pittoresque qu'on ne retrouve pas dans les autres pays. De hautes mottes de terre les entourent comme d'un rempart ; les hêtres aux faînes huileuses, les chênes au robuste feuillage et au gland amer, les sapins aux longues branches horizontales et au bois odorant, forment souvent autour de la ferme une triple ceinture du plus bel effet.

Derrière cet abri naturel s'étend le verger dont les proportions sont souvent énormes. Là, de beaux pommiers étalent leurs branches robustes chargées de fleurs blanches aux reflets de pourpre ou de fruits d'or à demi cachés sous les feuilles laineuses ; sur le frais gazon bondissent les pétulantes génisses, tandis qu'au loin un jeune poulain montre sa brillante encolure et fait entendre son hennissement sonore.

Les écuries, les étables et les autres bâtiments d'exploitation se cachent, sur les bords du verger, dans les

amas de verdure ; la cabane du laboureur blanche et solitaire, ouvre avec un air joyeux au soleil de midi ses larges fenêtres, dont la plupart gardent encore la croix antique qui fit donner à cette ouverture le nom de croisée.

Plus loin s'élèvent dans la plaine des hameaux populeux, quelques chaumières groupées autour de quelques fermes. Toute cette population vit en travaillant et en chantant.

Lorsque vient le dimanche, le laboureur conduit sous le hangar son hoyau luisant, le tisserand laisse reposer sa navette affairée, et toute la famille prend place au vieux banc ; tandis que le gros chat ronfle au logis, que le mâtin vigilant sommeille dans sa niche, et que les chevaux broutent l'herbe des champs ou hennissent à l'écurie.

Quand le curé des Blanques voit son fidèle troupeau prosterné sur le pavé du Temple, pendant que ses mains élèvent vers le ciel la victime d'amour, son cœur surabonde de joie, parce que son Dieu est glorifié.

L'abbé Joseph Bénigne était un beau vieillard de soixante-dix ans à l'époque où s'ouvre notre récit. Le poids de l'âge n'avait point courbé sa haute taille ni refroidi le sang généreux qui coulait dans sa large poitrine. Il était resté debout, alors que tous ses compagnons d'enfance étaient déjà descendus dans le tombeau ou s'inclinaient tristement sous la glace de l'âge.

Actif, vigilant, il était partout et veillait à tout. Levé dès les premiers feux de l'aurore, il courait au temple solitaire prier pour ses enfants qui s'éveillaient dans la plaine. Puis, dans la journée, il allait visiter sa paroisse, dont quelques hameaux se trouvaient très éloignés du centre.

Quand sa bonne figure, pleine de douceur, appa-

raissait près du grabat où gisait un pauvre malade, le plus triste réduit semblait avoir dérobé au soleil un de ses rayons d'or, et le soir de ce jour-là on disait dans la cabane que le ciel avait visité la terre.

Lorsqu'il passait au bout du champ où le laboureur, penché sur son hoyau, traçait son pénible sillon, il s'arrêtait, passait familièrement la main sur la croupe des fougueux chevaux, et s'intéressait aux durs travaux de la campagne.

Les enfants surtout aimaient ce bon prêtre, qui avait toujours pour eux dans ses larges poches une provision inépuisable de dragées et d'images. Aussi il fallait voir avec quel empressement ils couraient à lui, lorsque sa soutane paraissait au bout des rues du village ; avec quel amour ils l'écoutaient lorsqu'au catéchisme il leur expliquait les saints mystères du christianisme.

La paroisse, unie dans la même foi, produisait donc les plus beaux fruits.

Le curé était aidé dans sa besogne par l'instituteur et par le maire. L'instituteur, au dix-neuvième siècle, est devenu une puissance dans les petites communes de la campagne, où les plus savants savent lire et écrire. Le peu de science qu'il possède le rend formidable ; il peut exercer une grande influence sur les populations et sur les enfants qui lui sont confiés.

Ainsi en était-il aux Blanques.

Mais comme M. Rybar était un chrétien de vieille souche, son influence, loin de contrebalancer les efforts du prêtre, ne faisait que les favoriser.

André Rybar était un petit homme court et trapu, qui frisait la cinquantaine ; son front, sur lequel flottaient quelques rares filets d'argent, était large et beau, et ses petits yeux bleus pétillaient sous d'épais sourcils grisonnants.

Sa mise correcte indiquait un homme d'ordre; son abord un peu sévère laissait soupçonner un caractère de fer et un esprit sérieux. Le maître d'école, en effet, aimait les voies droites et était l'ennemi des fourbes et des lâches. Il y en avait peu dans le village et cependant il n'en était pas complètement exempt.

A l'encoignure de la seule rue alignée du village, s'élevait une maison, d'assez chétive apparence, où les longues lignes de briques d'un rouge sale tranchaient désagréablement sur les murs blanchis à la chaux, et dont les contrevents gris ne s'ouvraient qu'à de rares intervalles, comme s'ils avaient été destinés à cacher un secret ou un mystère.

Au-dessus d'une devanture en planches disjointes, barbouillées d'un vernis noirâtre, avec des lignes d'une couleur indéfinissable qui avait la prétention de passer pour du jaune d'or, on lisait en grosses lettres : Deutch, pharmacien.

C'était le correspondant du préfet de***.

Celui-là, quoiqu'il fût l'adjoint de la commune, n'était guère l'ami de l'instituteur : son regard était trop oblique, sa démarche trop tortueuse.

Il faut dire que dans la commune nul n'osait lui présenter la main; on ne voyait à son foyer que deux ou trois individus mal famés, de mauvaise mine, et méprisés de tout le monde.

C'était un libre-penseur; comme il était seul de son espèce dans le pays, il vivait solitaire et farouche.

Souvent, quand la cloche appelait les fidèles au service divin, il se plantait sur sa porte, se croisait les bras, et narguait ceux qui se rendaient au Temple, lequel s'ouvrait à quelques pas de son officine.

Une procession venait-elle à passer, il écumait comme une bête fauve; sa longue barbe blanche se hérissait,

son front se chargeait de plis menaçants, il enfonçait sa toque sur sa tête ; il semblait défier Dieu et redire comme celui qu'il avait choisi pour maître : « Non, je n'obéirai pas. »

Mais c'était surtout quand Max et Alice de Roqueverte se rendaient à l'église, que sa colère prenait des teintes terribles ; plus d'une fois, on le vit tendre, en blasphémant, son poing crispé vers les deux enfants, dont la pureté semblait exaspérer sa haine.

Max et Alice étaient les enfants du marquis de Roqueverte, le maire de la commune des Blanques. Le gentilhomme avait passé la cinquantaine ; quelques années auparavant, la marquise était morte en donnant le jour à un garçon qui avait reçu le nom d'Auguste, et qui avait alors huit ans ; Max en avait dix-huit, et Alice, seize.

La famille de Roqueverte était très ancienne dans le pays. Au moyen âge elle y possédait un magnifique château-fort ; mais le temps l'avait touché de son aile qui dévore, les ruines s'étaient faites, tandis que la Révolution morcelait les domaines ; et le dernier rejeton de cette illustre race était devenu un simple agriculteur.

Une ferme, ressemblant à toutes les autres fermes de Normandie, le nourrissait avec sa petite famille. Il n'avait gardé de son antique splendeur que quelques bijoux précieux, une grande urbanité dans ses manières, une délicieuse bonté avec les paysans et les serviteurs, et un amour des antiquités qui menaçait de dégénérer en manie.

Max de Roqueverte eût fait un excellent chevalier. Grand et beau, de cette beauté virile qu'ont seule connue les siècles de foi, il passait pour être très adroit dans tous les exercices du corps, pour avoir un

esprit très cultivé et un jugement ferme et droit, qualités qu'il partageait avec sa délicieuse sœur Alice.

Le marquis de Roqueverte était, depuis plus de vingt ans, maire de la commune, où il n'avait fait que des heureux. Seul, son adjoint semblait mécontent, et il ne perdait aucune occasion de déprécier son supérieur.

On disait tout bas, dans le village, que c'était une vieille rancune, et que le pharmacien voulait faire payer au marquis la longue cicatrice qui lui labourait la joue.

Voici comment on racontait l'histoire :

Peu de temps après le mariage du marquis, il y avait eu une grande fête au château de Roqueverte, si l'on peut appeler château une grande et spacieuse maison de ferme. Les familles un peu marquantes du pays y avaient été invitées.

Le pharmacien, qui venait de s'établir dans le village, n'avait pas reçu d'invitation, à dessein ou non. Il se sentit un peu humilié, et résolut de se présenter quand même.

Il vint donc au château et fit passer sa carte.

Le marquis répondit avec humeur au domestique :

« — Dites-lui que je ne reçois pas les..... » Le reste se perdit.

Comme l'apothicaire insistait, le gentilhomme le fit chasser par ses gens ; et le lendemain matin Deutch parut avec un emplâtre sur la joue.

Depuis ce jour il n'a cessé de manifester sa haine contre les Roqueverte.

La plupart croient que c'est par ressentiment ; mais ceux qui se prétendent bien instruits disent qu'il y a autre chose ; et ils regrettent fort qu'on n'ait pas entendu les dernières paroles du marquis, quand il fit

chasser le pharmacien, car il a dû dire alors pourquoi il ne voulait pas le recevoir.

Quand ils en ont parlé au vieux gentilhomme, il a eu un rire significatif qui ne les a pas désavoués, et il a ajouté :

« Peut-être la lumière se fera-t-elle un jour ! »

En attendant, les deux ennemis se font une guerre sourde, et les amis du marquis, le curé et l'instituteur, sont aussi devenus le point de mire du terrible pharmacien, qui, lui, est à peu près seul dans son camp.

Il reçoit parfois la visite d'hommes inconnus, avec lesquels il s'enferme mystérieusement et cause pendant longtemps.

A de longs intervalles, il fait des absences prolongées. On ignore où il va, et on est très intrigué de le voir rentrer avec des ballots qui semblent contenir toute autre chose que des drogues pharmaceutiques. Il les dépose dans son armoire dont lui seul garde la clef.

Souvent, d'honnêtes ouvriers sont tout étonnés de trouver sous leurs portes de petits volumes qui racontent d'étranges choses, qui déversent le blâme et le ridicule sur tout ce qu'ils ont appris à aimer et à respecter. On soupçonne fort le pharmacien d'être l'auteur de ces présents dangereux ; mais on n'a pas encore pu le prendre sur le fait.

Jusqu'à ce jour ces nouvelles doctrines ont produit peu de fruits : quelques défections ont affligé le cœur du pasteur, mais la majeure partie du troupeau est restée fidèle.

La conversation à laquelle nous avons assisté dans la préfecture a tout lieu de faire croire qu'il va en être autrement désormais.

IV

Dans les premiers jours de février, César Olgan était installé à son poste de destruction.

Afin de faciliter le succès du plan infernal qu'il avait dressé, le préfet avait demandé pour son affilié, à l'inspecteur, une lettre de recommandation qui avait été refusée net et d'un ton où perçait le remords ; ce qui fit sourire de pitié le digne préfet, car son âme vigoureuse était cuirassée contre ces beaux sentiments de la vile multitude.

Mais les juifs sont ingénieux et la lettre fut présentée quand même. D'où venait-elle ? Celui qui voudrait le savoir pourrait aller résoudre cette énigme dans une noire officine de la préfecture où un vieil israélite, au nez de corbeau, faisait de tout, même de l'écriture oblique, qui n'était pas légitime, comme dirait le valet de M. Turcaret.

Cette lettre produisit d'excellents résultats. L'instituteur qui était en bons termes avec l'inspecteur, dont il connaissait les grands sentiments et l'ame élevée, reçut à bras ouvert celui qu'il croyait son protégé, ne doutant pas qu'il ne fût digne de celui qui l'envoyait.

Son illusion fut de courte durée.

Peu de temps après son arrivée, César fut présenté aux principaux habitants de la commune, et en particulier au maire et au curé.

C'était un lundi. La veille, à l'église, le traitreux hypocrite avait merveilleusement bien joué son rôle.

On l'avait vu, tandis que les accords pieux du chant liturgique montaient lentement sous les noirs arceaux

de chêne et que les voix graves des chantres psalmodiaient l'office divin, on l'avait vu dans une muette contemplation, comme si son âme ravie eût délicieusement frémi sous le souffle des saints cantiques.

En entrant au temple, il avait, comme les simples fidèles, tracé sur son front le signe du salut; ses genoux avaient fléchi sur le pavé, et quand le prêtre avait montré son Dieu au peuple prosterné; il avait humblement courbé la tête et avait paru adorer en silence.

Un instant, l'hypocrisie fit place à la vérité.

Il y avait longtemps que le pauvre César n'entrait plus à l'église. Obligé ce jour-là d'y aller, il murmurait d'avance de l'ennui qu'il éprouverait ; mais quand il fut entré, un sentiment qu'il ne connaissait plus s'empara de son âme ; la simple grandeur de la pauvre église de campagne le remua jusqu'au fond de son être.

Tout son passé parut devant ses yeux. Il se rappela l'humble sanctuaire de village où il s'agenouillait près de sa pieuse mère, où, couvert d'un blanc vêtement de lin, il offrait à l'autel l'encens fumant. Il revit en un instant ces années de bonheur qui avaient fui à jamais; il retrouva le doux spectacle qui avait fait la joie de ses jeunes années, et il fut sur le point de briser avec ses haines et de se laisser aller au charme de cette divine poésie.

Mais un flot noir bouillonna dans son sein; ses atroces serments se dressèrent comme un fantôme devant lui; il se rappela qu'il avait juré haine au Christ, et, quand il courbait la tête, son âme insultait le Ciel.

Ceux qui l'avaient vu silencieux et recueilli dans l'attitude de la prière ne se doutèrent point de ce combat intime et de cette honteuse défaite. — Ils s'applaudirent d'avoir un instituteur chrétien, aujourd'hui que la peur

plutôt que l'irréligion, pousse ces pauvres gens loin de l'autel où ils voudraient puiser de douces consolations. Aussi reçurent-ils avec empressement le jeune homme, quand il fit ses visites, accompagné de M. Rybar, dont la présence seule eût suffit à faire respecter ceux qui étaient à ses côtés.

M. de Roqueverte, surtout, lui fit un accueil charmant, et lui parla paternellement de tout ce qui pouvait lui être agréable. Il lui présenta ses enfants, et, séduit par les bonnes manières du jeune César, lui exprima le désir de le voir souvent chez lui.

Devant les bonnes paroles qui tombaient sur son âme envenimée, sans l'adoucir, il ne rougit pas un instant de la noire dissimulation sous laquelle il s'abritait comme sous un suaire aux plis lourds; un méchant sourire contracta son visage dans l'ombre, tandis que sa langue de vipère murmurait: « Voilà qui va bien! continue, mon brave; va, nous saurons mettre à profit tes gracieuses avances; et l'on n'a jamais vu un poulet se venir faire tordre le cou de meilleure grâce. »

Comme on rentrait au village, César dit le plus innocemment du monde:

— Vous m'avez présenté au maire, mais vous savez que je désire connaître tout le monde: ne me conduirez-vous pas aussi chez l'adjoint?

— Vous pouvez y aller, lui fut-il répondu, nous passerons devant sa porte. Quant à moi, je me suis promis de ne jamais mettre les pieds chez lui, et je croirais vous faire injure en vous conduisant chez un tel homme.

Olgan réprima un sourire moqueur; ils continuèrent leur route en silence.

Pour rentrer à la maison d'école il fallait passer devant la pharmacie.

Le vieux Deutch était assis, comme d'habitude, à son sempiternel bureau, lisant son sempiternel Voltaire, dans un volume tout écorné et pelé, aussi laid que le portrait du singe grimaçant qui porta ce nom néfaste.

Quand le magister et son compagnon passèrent devant sa boutique, il releva la tête ; son regard fauve parut interroger le jeune homme; celui-ci frémit au contact de l'effluve brûlant qui s'en dégageait.... Olgan étendit la main en arrière, et laissa tomber sur la neige un petit rouleau de papier.

M. Rybar n'avait rien vu.

Quand ils furent éloignés et que la courte rue fut déserte, le pharmacien sortit sans bruit, ramassa le papier, et lut: « Ce soir, de neuf à dix heures, je serai chez vous. »

V

— Soyez le bienvenu, mon cher; je commençais à vous attendre avec impatience. Et Deutch referma sur le jeune homme la porte du sombre magasin, tandis qu'au dehors la neige tourbillonnait, soulevée par un vent violent.

En même temps le pharmacien prenait la main du nouveau venu et la lui serrait selon un rite mystérieux; l'autre, étonné, le laissa faire.

Le pharmacien dit à part lui: « On ne m'avait pas trompé, il ignore nos usages et nos rites ; c'est encore un grand innocent. Reste à savoir si le reste, aussi, est vrai, et s'il est bien préparé au rôle qu'on attend de lui. C'est ce que nous verrons tout à l'heure. »

L'horloge du vieux clocher tinta lentement dix coups;

le vent sifflait plus fort ; la nuit se faisait plus noire, les étoiles tremblaient aux cieux. Le jeune Olgan, ressentant dans son âme une vague frayeur, suivit le vieillard qui l'entraîna dans un cabinet où il avait coutume de passer plusieurs heures chaque soir.

Ce cabinet était pratiqué dans les profondeurs de la cave, et ils durent descendre une vingtaine de marches pour y arriver.

C'était une petite pièce oblongue, de quelques pieds carrés seulement. A chaque extrémité, des étagères supportaient des fioles nombreuses et des instruments aux formes bizarres, tels que devaient en avoir les alchimistes du moyen âge. Sur l'un des côtés était placée une bibliothèque bien fournie : en y jetant un coup d'œil rapide, César y reconnut beaucoup d'ouvrages scientifiques, les œuvres des philosophes impies des deux derniers siècles, plusieurs livres intitulés : Tuileurs, qui demeurèrent une énigme pour lui, et enfin quelques autres auxquels il ne comprit rien non plus, et qui traitaient des sciences occultes.

Il y avait encore plusieurs cartons remplis de nombreuses feuilles de papier; l'une qui dépassait laissait apercevoir des empreintes de médailles. Il se demandait si le pharmacien était antiquaire, lorsque sur le sol il aperçut dans une caisse un grand nombre de médailles que la terre humide s'efforçait de rendre vieilles.

Son étonnement allait grandissant. Deutch, qui s'en aperçut, lui dit : « Vous voyez que je vous introduis au milieu de mes secrets. Aussi je compte sur un silence absolu de votre part; d'ailleurs je sais que cela vous a déjà été recommandé, puisque M. le préfet me l'a écrit. C'est à ce prix seulement que nous pourrons réussir. Tout ce que vous voyez dans cette salle doit

nous servir, c'est ici mon arsenal. Mais je vous expliquerai cela plus tard ; pour le moment, posons nos jalons.

Ils s'assirent près d'une petite table sur laquelle le vieillard posa la lampe qu'il tenait à la main, et dont les lueurs vacillantes luttaient en vain contre les ténèbres de la nuit.

Une vision de l'antique passa sous les yeux du jeune Olgan : dans le vieillard qui lui parlait il s'imagina reconnaître un prêtre des dieux infernaux dévoilant à un jeune disciple les splendeurs de leur culte mystérieux. L'œil fixe, le corps penché en avant, il but avec avidité les paroles étranges qui lui furent adressées.

Le vieux juif, ravi de trouver un auditeur aussi attentif, résolut de profiter de ses bonnes dispositions pour lui faire accepter son système en entier.

Il lui parla d'abord du curé et de la religion catholique. Il déversa toutes ses haines de juif dans le cœur de celui qui avait été un enfant de chœur du Christ, et qui maintenant se levait contre son maître et son enfance, et blasphémait avec l'israélite.

L'instituteur eut son tour ; les deux compères tombèrent rapidement d'accord sur le plan à suivre pour lui faire expier son attachement à la foi catholique et pour ruiner son influence sur la population du village.

Dans la discussion de ces deux questions, Olgan porta son cynisme ordinaire ; les deux coquins s'entendirent facilement, car leurs âmes, noires et viles, vibraient à l'unisson.

— Venons-en maintenant au vieux marquis de Roqueverte, dit le pharmacien. C'est là surtout qu'est le nœud de la guerre, car il a en mains l'autorité, et il sait l'exercer. C'est lui d'abord qu'il faut attaquer et

vaincre ; quand il aura disparu de la scène, la besogne sera facile.

— Quand le vent de la grande Révolution eut balayé tous les tyrans, mon père, qui était jeune alors, acheta les biens des Roqueverte. Mais le grand-père du marquis actuel sut s'attirer les bonnes grâces de Bonaparte ; cet homme, qui ne connaissait pas les obstacles, rendit au marquis les biens que mon père avait légitimement acquis. Celui-ci se plaignit ; pour réponse on l'envoya languir au donjon de Vincennes. Il en sortit à la Restauration, mais il ne put recouvrer une parcelle de ce qu'on lui avait pris : il mourut pauvre, et ne me laissant pour héritage que sa haine contre les Roqueverte, qui était déjà de tradition dans notre famille. Une partie de ma vengeance, c'est de reprendre cette fortune.

— Cela me semble difficile ; il y a longtemps que la prescription a consacré les droits du détenteur, et je ne vois pas quel moyen légal on pourrait employer.

— Oh ! cela m'importe peu. Souvenez-vous que tout fin renard a plus d'un tour dans son sac.

— Cela est heureux, dit ironiquement le jeune homme. Je serais cependant curieux de savoir quel tour vous emploierez.

— Je fais d'autant moins difficulté de vous l'apprendre, que vous me serez nécessaire pour les succès de mon entreprise.

— Moi ? Voilà qui est curieux. Je m'imagine cependant que vous n'allez pas faire de moi un bandit de grand chemin ?

— Ne le sommes-nous pas un peu tous ? Mais soyez tranquille : nous triompherons d'une manière toute pacifique. D'ailleurs vous savez bien que c'est notre méthode à nous qu'on a quelquefois surnommés les

taupes : nous n'aimons pas à nous brûler les pattes inutilement, et nous savons que dans toutes les batailles le vainqueur souffre presque autant que le vaincu.

— Vous allez donc ruser. Pour moi, j'avoue que cela ne convient guère à ma nature et, franchement, j'aime mieux être loup que renard.

— Aussi pourrez-vous me laisser finasser tout à mon aise ; vous n'avez qu'à lire les anciens procès pour voir que les juifs s'y entendent à merveille.

— De la sorte tout ira bien. Quelle sera donc ma part?

— Vous voyez cet amas de vieilles médailles ?

— Parfaitement.

— C'est ici que repose tout mon espoir de reconquérir ma fortune.

— Mais comment ?

— Hé parbleu ! en les vendant au marquis qui raffole de vieilleries.

— Dans ce cas vous ne le ruinez pas ?

— Jusqu'au dernier écu.

— Je n'y comprends rien. S'il vous achète vos médailles, il n'en devient pas plus pauvre, puisque ce sont des objets de prix, et que le marquis, je pense, est assez connaisseur pour ne pas les payer au-dessus de leur valeur.

— Tête de Breton ! Vous ne voulez donc pas comprendre. Hé bien ! attendons quelques mois, et rira bien qui verra la fin. Voulez-vous seulement me prêter votre concours ?

— Je suis prêt.

Deutch avait pris une pose tragique ; son accent guttural avait des tons lugubres :

« Il y a trop longtemps, disait-il, que je me tais, que je dévore en silence mes humiliations et celles des

miens, et il y a trop longtemps que lui, dont la famille a précipité la mienne de son piédestal de gloire, vit riche, honoré, triomphant, et crache, dédaigneux, sur le pauvre juif, qui doit se courber devant celui qu'il hait. Ah ! tu as dit : Le juif n'a droit à aucun égard ; c'est un mécréant que nous pouvons fouler aux pieds ; et tu as cru que l'insulte passerait oubliée et sans vengeance. Erreur ! erreur ! Le juif, quand il n'est pas fort, sait plier comme le roseau ; il baise, s'il le faut, le pied qui le frappe, mais il n'oublie jamais, et toutes les injures s'impriment sur son âme d'airain. Puis, quand vient l'heure de la vengeance, le juif, le méprisé, l'outragé, se lève, porte la main à son tour sur son oppresseur et le brise : sa colère ne connaît plus de bornes, elle est aussi vaste que la vaste mer, et aussi dangereuse. »

Olgan écoutait sans comprendre, subjugué par ces accents frénétiques.

« Elle a sonné pour toi, marquis de Roqueverte, cette heure bénie de la vengeance. Le juif est vieux, il n'a plus que la force de se souvenir ; mais le génie des morts vient de lui envoyer un bras vigoureux qui va frapper d'estoc et de taille. C'est toi, jeune homme, que le destin a désigné pour me venger. Veux-tu accepter cette lourde tâche, dis, le veux-tu ? »

Et l'œil étrange du pharmacien lançait des éclairs. Il saisit le bras du jeune homme et se pencha sur lui. César, presque inconscient, répondit : — Je suis venu ici pour vous obéir.

— J'y comptais. Il faut nous mettre de suite à l'œuvre, car je ne veux pas que ma vengeance m'échappe, pour cela il faut se hâter : les cheveux du marquis commencent à blanchir ; les miens tombent de mon front. N'attendons pas que la mort frappe l'un ou l'autre. Le

vieux marquis doit perdre jusqu'à sa dernière obole; et sa fortune doit venir dans mes mains, elle m'appartient. Je vous l'ai dit.

Il s'agit, pour vous, d'être l'entremetteur entre le marquis et moi, car il m'est tout-à fait impossible de négocier cette affaire avec lui, et même de pénétrer dans sa maison et de lui adresser la parole.

Le jeune homme jeta un regard sur le trait rouge qui labourait la figure du pharmacien; celui-ci remarqua ce mouvement.

— Oui, dit-il, c'est sa damnée cravache qui a imprimé sur ma face ce stigmate de honte et de mépris, et vous pourrez dire, lorsque je m'exposerai à en recevoir un second, que ma vengeance sera bien près de s'accomplir. Vous serez mon courtier, n'est-ce pas?

— Sans doute; mais je vous avertis que je suis complètement neuf.

— Oh! votre éducation sera bientôt achevée : vous n'avez qu'à suivre mes conseils. La première chose que vous avez à faire, c'est de capter l'amitié du marquis : admirez ses collections d'antiquités, il sera bientôt fou de vous.

— Ce me sera facile, car il m'a déjà invité à le visiter souvent. Je crois que la première impression que j'ai produite sur lui m'est favorable.

— Tant mieux. Quand cela sera obtenu, nous agirons. Mais ce n'est là qu'une partie de ma vengeance, et si un juif commence toujours par dépouiller celui dont il a à se plaindre, il faut y ajouter autre chose pour que la vengeance soit assez sanglante. Ces diables de Français — je parle des vrais Français qui se font rares — tiennent peu à l'argent, et, quand l'honneur leur reste, ils s'estiment toujours riches. Il ne nous suffit donc pas de dépouiller le Roqueverte de sa for-

tune, il faut aussi lui arracher l'honneur; et comme il nous serait difficile de l'atteindre ici dans sa personne, nous jetterons de la boue sur ses enfants : cette fange sera si épaisse et si noire qu'elle rejaillira sur le vieux gentilhomme, et le couvrira tout entier de ces flots empoisonnés qui donnent une mort horrible.

Deutch baissa la voie, il se rapprocha de son compagnon; ses yeux s'éclairèrent d'un regard de brute insensée, et son visage se contracta sous une horrible apparence bestiale que la plume se refuse à décrire, tandis que sa langue de vipère murmurait tout bas ses infâmes projets. Il semblait craindre d'être deviné par les murailles silencieuses, ou peut-être rougissait-il d'entendre sa voix prononcer de telles paroles, car on voit souvent les grands criminels eux-mêmes conserver un reste de pudeur, au point de ne jamais oser parler ouvertement de leurs desseins affreux.

— « Quelles atrocités vous me proposez là! s'écria César. » C'était la dernière fibre ignorée de sa conscience qui frémissait en lui; elle ne devait pas vibrer longtemps. Il y eut un moment de silence écrasant.

Tout à coup, comme un ressort qui se détend, le vieux juif se leva, et, dressant le poing dans la direction du château de Roqueverte :

« Oui, nobles infâmes, la vengeance du juif sera terrible. Cet homme honni, méprisé, relégué par vous dans les bas-fonds de la société, écrira sur votre front le stigmate de honte que vous avez voulu imprimer sur sa race, et il souillera de boue l'écusson d'azur dont vous êtes si fiers. »

Il disait cela avec une exaltation sauvage. Cet être, aux formes si frêles, apparut alors à César avec une énergie de damné. Une sorte de vague remords perçait au cœur le jeune homme, et des souvenirs qui n'étaient

pas tout à fait éteints réveillaient dans son âme quelques sentiments du passé. Il voulait bien faire le mal, combattre la foi des peuples, poursuivre avec acharnement les derniers vestiges de l'ancien régime et renverser sous un souffle de mort les dernières ombres d'autorité, mais en se persuadant qu'en agissant ainsi il procurait le bien du monde; il lui en coûtait de sacrifier ces rêveries caressées avec tant d'amour, pour servir la misérable vengeance d'un juif. Et par quels moyens? A lui qui voulait toujours agir au grand jour et qui avait un sentiment profond de l'honneur, on lui proposait sans vergogne d'employer à chaque instant les ténèbres, l'hypocrisie, la calomnie, tout un monde étrange, encore inconnu pour lui, et dans lequel il ne pourrait vivre, car ici toute généreuse illusion tombait, et le mal apparaissait nu et hideux.

C'était surtout contre les deux enfants de M. de Roqueverte qu'il lui répugnait d'employer de telles armes; il les avait vus si bons, si purs, si grands, qu'il ne pouvait se résoudre à souiller ces jeunes fronts dont la blancheur lui avait fait battre le cœur. Il fut sur le point de repousser l'affreux contrat; mais à l'instant son œil épouvanté vit l'abîme immense qui s'étendait entre lui et la vertu : il n'osa le franchir. Ainsi le mal appelle le mal; et, quand le premier pas dans le vice est fait, une force aveugle et irrésistible entraine toujours en avant.

Au moins voulut-il se cramponner une dernière fois à cet honneur qui faisait palpiter son âme et qui n'était plus déjà qu'un souvenir pour lui ! « C'est là une besogne qui me sourirait, dit-il au pharmacien, si on pouvait l'accomplir en tout bien et tout honneur, sans tremper ses mains dans la fange. »

Le juif fit entendre un ricanement féroce qui exaspéra le jeune Olgan.

« Ah ! riez de ma naïveté, s'écria-t-il en frémissant, mais ne riez pas des scrupules d'une âme. Jusqu'ici j'avais cru que ceux qui combattaient les chrétiens étaient plus grands qu'eux et avaient un idéal plus élevé : vous me donnez un cruel démenti. J'ai presque envie de me retirer de la lutte.

— A votre aise, mon cher ; que n'allez-vous les défendre !

— Hélas ! je ne puis défendre des croyances que je ne partage pas, que je hais même. Ah ! si vous vouliez employer des moyens honnêtes...

— Qu'entendez-vous par des moyens honnêtes ?

— Ce qu'entend tout le monde ; je pense qu'il n'est pas besoin de définir un mot si connu.

— Et qui est un non-sens. Vous êtes encore sous l'influence des préjugés de votre première éducation, mon ami ; mais nous ferons disparaître tout cela, et vous deviendrez limpide comme le cristal.

Ecoutez d'abord l'un des principaux préceptes du divin Talmud :

« Tous les moyens sont bons pour dépouiller le goy » — le goy, c'est le chrétien. — Le goy est matière à » pillage pour le juif, et il peut se servir de lui pour » ses plaisirs, pour ses haines, et en telle manière qu'il » lui plaira. »

— Mais je ne suis point juif, moi ! » s'écria César avec impétuosité. Et l'on sentait dans quel mépris il enveloppait la race israélite.

Le vieux Deutch sourit ; puis, prenant un livre dans sa bibliothèque, il l'ouvrit, le feuilleta pendant quelque temps, et s'arrêta sur ce passage écrit en gros caractères, qu'il fit lire à César : « Les choses com-

» mandées par l'ordre cessent d'être injustes dès qu'elles » deviennent un moyen d'arriver au bonheur et d'ob- » tenir le but général ; la fin justifie le moyen. »

« Voilà qui doit faire cesser vos colères d'enfant gâté.

— Point du tout, car je ne sais quel est cet ordre. »

Le juif montra le titre écrit en traits de feu sur la couverture noire : *Le véritable illuminé*, par Weishaupt.

« Vous n'en n'êtes pas plus avancé, dit Olgan, puisque je ne suis point un adepte de l'Illuminisme.

— Mais l'Illuminisme ne fait qu'un avec la Maçonnerie.

— Aussi, ne suis-je pas plus maçon qu'illuminé.

— Vous vous trompez, mon ami : vous êtes franc-maçon, et des meilleurs.

— Franc-maçon, moi ? Ah ! çà, vous rêvez donc, ce soir ?

— C'est la pure vérité. Vous êtes maçon inconscient, je le veux bien ; mais vous l'êtes.

— Comment cela ?

— C'est tout simple. Ne tendez-vous pas à anéantir l'Église catholique et Dieu ensuite ? Le mot fameux de Voltaire : *Écrasons l'infâme !* n'est-il pas votre devise ?

— Et cela suffit pour être franc-maçon ?

— A peu près, car la Maçonnerie, quel que soit le nom qu'elle prenne, n'a pas d'autre but que celui que je viens d'exprimer.

— Ce n'est donc pas une société purement philanthropique ?

— Pas le moins du monde. Comment avez-vous pu vous abuser à ce point ? C'est vraiment un mystère insondable que cette stupidité humaine qui nous permet de tout oser. Nous avons beau frapper les coups les plus audacieux, énoncer les idées les plus claires,

c'est tout au plus si quelques-uns dressent l'oreille et poussent un cri étouffé. Le grand nombre ferme les yeux, et reste dans sa somnolence paisible. C'est heureux, car le jour où l'on voudrait faire attention à nos projets, on ne nous laisserait pas vivre vingt-quatre heures, si l'on voulait conserver tout ce qui a fait la gloire du passé et que nous réduisons en poudre tous les jours, pendant que les catholiques et les défenseurs de l'ancien ordre de choses dorment tranquillement et prennent pour un lac paisible l'océan de feu qui frémit sous leurs pieds.

Beaucoup même, tout en se défendant d'appartenir à la Franc-Maçonnerie, font presque autant de besogne que nous. Tels sont ceux qui propagent avec tant d'ardeur ce qu'on appelle si bruyamment les idées modernes, idées qui, pour la plupart, ont été semées dans le vieux monde par la maçonnerie, et qui n'ont, comme elle, qu'un but : renverser toute autorité humaine dans la société, parce qu'elle vient de Dieu, et qu'une fois la royauté détruite dans la nation, il nous sera facile d'abattre le règne de Dieu dans l'individu et la famille. Cette classe de francs-maçons est la plus nombreuse et la plus active ; les adeptes avoués ne font que diriger le mouvement. Vous indignez-vous toujours d'être franc-maçon ?

— Ma foi ! non ; et même un jour viendra, puisque cela est ainsi, où je ne le serai plus seulement de fait, mais aussi de droit.

— Je l'espère bien.

— Seulement je voudrais l'être sans combattre par des moyens aussi détestables que ceux dont vous m'avez parlé ; et je désirerais combattre le catholicisme que je crois faux, sans perdre pour cela la vertu.

— Eh ! vous la conserverez en agissant comme nous ;

vous l'augmenterez même en cherchant les moyens de diminuer le mal qui est dans le monde, car, par le mot de vertu, que peut-on entendre, si ce n'est le désir du bonheur général? — Ainsi, la probité que je regarde comme la vertu mise en action, n'est chez tous les peuples et dans tous les gouvernements divers que l'habitude des actions utiles à sa nation; en fait de probité, c'est uniquement l'intérêt public qu'il faut consulter et croire, et non les hommes qui nous environnent.

Au tribunal de la philosophie, sachez-le bien, ce qui détermine nécessairement la vertu n'est que ce qui convient à l'utilité commune. Ainsi, nos actions sont plus ou moins vertueuses selon qu'elles tournent plus ou moins au profit commun de la société. Etre vertueux, c'est être utile; être vicieux, c'est être nuisible.

— Je comprends bien qu'il en soit ainsi par rapport à la société, mais beaucoup de mes actions ne regardent que moi, n'ont rapport qu'à moi; il n'y aura donc pas de vertu dans ces actions?

— Au contraire; mais au lieu de l'intérêt général vous consulterez simplement votre intérêt propre, dont on peut dire que les modifications causent les vices et les vertus. La probité, par rapport à un particulier, n'est que l'habitude des actions personnellement utiles à ce particulier.

— Mais il me semble qu'avec ce système l'ordre ne peut plus subsister.

— Il est affermi, au contraire, car l'ordre, c'est le respect de la justice; la justice, le respect du droit commun, et le droit commun est la liberté. C'est sur ce principe que repose l'encyclopédie de tous les droits.

Là est le point de départ de la société, là est le fondement du pacte social.

Telle est la doctrine de nos maîtres, les illustres philosophes maçons du XVIII^e^ siècle, Voltaire, Helvétius, Raynal, d'Alembert; c'est la vraie.

César, comme beaucoup d'hommes de son époque, était incapable de résister dès qu'on lui jetait de grands noms à la tête et qu'on l'embarrassait dans des phrases sonores où brillaient de loin en loin des mots magiques; il n'y comprenait rien, mais il eût craint de passer pour un sot en l'avouant, et il répondait bravement : je comprends. Que d'hommes font comme lui tous les jours, commettant ainsi les sottises les plus absurdes! On ne sait plus guère penser, ni raisonner en France; et c'est pourtant à cette heure que la raison rebelle et aveugle revendique avec audace des droits qu'elle est incapable d'exercer : la dernière preuve de sa puissance a été donnée par le cerveau mal équilibré qui ose proclamer sans rougir l'identité des contraires. Et on ne jure plus que par cet homme-là! Quelle insanité! Où en viendrons-nous?

Deutch était grand admirateur de la doctrine de F.·. Renan, et il tâcha de l'inculquer à son jeune disciple.

« Il faut bien, lui dit-il, une nouvelle classification des vertus. Longtemps on a voulu établir une distinction positive entre le bien et le mal, le juste et l'injuste. C'est une erreur : le bien n'est autre chose que le développement de l'humanité; tout ce qui peut y contribuer est juste; ainsi se confondent l'utilité et la justice trop longtemps séparées; ainsi encore le mal disparaît de la terre, le crime et le vice ne sont plus

qu'un manque de perfection, effet d'un développement peu avancé, faible encore.

— Que de choses vous exprimez qui étaient à l'état latent en moi. Voilà bien tout ce que je ressens; mais une voix, celle de mon enfance, m'appelle encore doucement et me dit de repousser tout cela comme des chimères.

— Ne l'écoutez pas, c'est la voix du préjugé : ce qui s'agite en vous, ce n'est pas vous, c'est ce que les autres vous ont donné. Il est bien temps que vous pensiez à votre tour et que vous écartiez les guenillles dont on a voilé la vérité à vos yeux.

— Vous avez raison, je vais y porter tous mes efforts. »

Au dehors, les gémissements du vent semblaient pleurer l'abandon qu'il faisait de ses premières joies et le sans-gêne avec lequel il brisait l'œuvre de sa mère. Il n'y pensa pas, son cœur se faisait de pierre.

La nuit avançait; il quitta le pharmacien qui se frotta joyeusement les mains après avoir fermé la porte, en disant : « L'affaire est en bon train, et ce jeune homme ira loin, pourvu que je le conduise, car il n'a aucune idée de la manière dont il faut faire la guerre aux catholiques. Est-il simple avec son idée de les combattre loyalement! Mais, de la sorte, nous n'avancerions pas d'une semelle, car où seraient les accusations, si nous ne les inventions pas? Évidemment, il n'y aurait rien à faire. Mais avec la rage que nous y mettons et la bénévole patience dont ils se font gloire, tout va pour le mieux! »

Le lendemain, Olgan resta rêveur toute la journée! les nouvelles idées bouillonnaient dans sa tête.

Le soir, un domestique du château vint lui remettre

une carte par laquelle le marquis l'invitait à un dîner de famille le jour suivant.

— Remerciez M. le marquis, je suis confus de ses bontés, et je me ferai honneur de répondre à son invitation. »

VI

A l'heure indiquée, Olgan arrivait chez le marquis de Roqueverte, en compagnie de son maître. Ils y trouvèrent le curé des Blanques, arrivé quelques minutes avant eux.

C'était toute la société du vieux marquis, ce soir-là. Il aimait à réunir ses amis autour de sa table, car c'est là que se manifeste souvent le bon caractère de chacun; mais il voulait aussi jouir de ses convives; et c'est pourquoi il n'en invitait que peu à la fois : il préférait multiplier les jours d'invitation.

M. de Roqueverte les avait reçus dans son cabinet de travail, et César put se convaincre, en y entrant, que le pharmacien ne l'avait pas trompé sur les goûts du marquis. Un grand nombre de médailles étaient exposées dans de petites vitrines, artistement disposées; on ne voyait sur la table que des ouvrages de numismatique.

— Comment un juif, qui n'est jamais entré ici, se demandait-il, peut-il si bien savoir tout ce qui s'y passe? On m'a beaucoup parlé autrefois de sorciers qui voyaient à travers les murs, je finirai par y croire.

Ses réflexions s'arrêtèrent là, car le domestique du

marquis, ouvrant la porte, annonça que le dîner était servi. L'on passa dans la salle à manger.

Toute la famille du marquis s'y rendit également.

Le couvert de César se trouva entre celui du curé et celui de Mlle de Roqueverte, le jeune Max était en face de lui. Son père lui trouvait depuis deux jours un air boudeur dont il ne pouvait deviner la cause ; elle devait se révéler ce soir-là.

Dans la large cheminée, dont les vieux chambranles de marbre portaient en relief l'écusson des Roqueverte, pétillait un bon feu aux flammes vives et joyeuses.

César trouvait un peu suranné cet ameublement moyen âge ; les vieilles tapisseries, aux naïves figures, lui arrachèrent un sourire ; et, malgré lui, il jeta un regard moqueur sur le vaste manteau de la cheminée, sous lequel s'engouffraient en pétillant les flocons de fumée aux reflets jaunâtres.

Le marquis s'en aperçut et ne s'en offensa pas ; mais il dit en riant au jeune homme :

— N'est-ce pas que j'ai une bizarre idée d'habiter une salle si singulièrement meublée ?

— Mon Dieu ! oui.

— Et que direz-vous donc, reprit M. de Roqueverte, en riant de plus belle, quand vous saurez que cette maison a été bâtie assez récemment, et que j'ai tenu à y transporter l'ancienne salle de mon château, seule relique que la dent envieuse du temps ait respectée dans l'habitation de mes ancêtres ?

— C'est original ; mais, pour moi, je l'aurais laissé tomber en poudre, ou plutôt, si la besogne n'avait pas été assez vite, j'y aurais mis le feu.

Le vieux gentilhomme riait toujours ; son fils lança un regard de travers sur le jeune instituteur, et lui dit assez sèchement :

— Libre à vous, monsieur ; mais quand on est jeune et qu'on a du cœur, je ne comprends pas qu'on fasse fi du passé. Il me semble que ces mille objets touchés par nos ancêtres ont gardé quelque chose de leur âme, qui s'attache à la nôtre et la force d'aimer tout ce qu'ils firent et aimèrent autrefois.

— Bah ! le passé, ce n'est qu'un mot; avant tout, il faut être de son siècle.

— Oui, en ce qu'il a de bon, et le mépris des ancêtres.....

Le marquis, étonné de la manière dont son fils attaquait Olgan, l'interrompit en disant avec bonne humeur :

— Je gagerais que vous préférez les petits cabinets de Paris, où nous pourrions à peine tenir tous les sept, avec une cheminée minuscule et économique, et des murs couverts de papier aux bizarres arabesques, avec des colifichets de fausses dorures qui sentent leur pauvreté d'une lieue.

— C'est plus élégant que vos tapisseries aux formes lourdes et surannées.

— Oui, mais c'est beaucoup moins grandiose. Demain vos papiers riants tomberont en tristes lambeaux. et mes vieilles tapisseries seront toujours là, défiant le venin des siècles.

A notre époque, on a la manie de tout changer, on se remue beaucoup pour ne rien produire; on détruit toujours et on n'édifie jamais. Pour moi, j'ai assis ma vie sur une base tout opposée. Je dis : Ne changez rien, même dans l'intention de faire mieux; et je m'en suis toujours bien trouvé. Cela vous donnera l'explication de tout ce que vous verrez faire chez moi.

César allait répliquer vertement, mais il se rappela

qu'il devait ménager les hôtes du château, et il enchaîna sa langue, en poussant un soupir. Max de Roqueverte qui l'observait remarqua cette contrainte; puis il se mit à causer avec M. Rybar, placé près de lui, tout en surveillant Olgan qu'il ne quitta pas du regard pendant la soirée.

Le marquis reprit :

— Quel heureux temps que celui où les châteaux-forts couvraient de leur ombre protectrice les cabanes qui venaient s'abriter au pied de leurs bastions ! Tout vibrait de poésie ; la plus humble chaumière se revêtait de teintes plus pittoresques que les myriades de maisons borgnes, en terre cuite, qu'on élève aujourd'hui et qui croûleront demain, tant elles sont peu solides.

— C'est une chose remarquable, dit le curé, que plus l'humanité s'avance dans la suite des âges, plus l'art de bâtir perd de noblesse, de grandeur, de majesté et de solidité. Les pagodes de l'Inde, les pyramides de l'Égypte, les temples de la Grèce, semblent bâtis pour l'éternité. Les cathédrales gothiques du moyen âge sont debout après des siècles ; et nous, nous ne bâtissons que pour quelques années, comme si nous pressentions la fin des temps, ou plutôt comme si nous étions honteux de laisser à nos descendants des bâtiments sans caractère et sans style.

— C'est vrai, dit César; mais ce n'est pas une raison pour ressusciter les temps qui dorment dans la poussière, surtout quand la science condamne les usages passés.

— La science, c'est bien, l'art c'est mieux, reprit le marquis. Convenez que notre siècle n'entend rien à l'esthétique, et je ne m'en étonne pas, car il est

affreusement positif. C'est le règne du bourgeois sans grandeur et sans idéal.

« Depuis que le roi au parapluie a souillé de ses brodequins le trône de France, nous sommes envahis par le bourgeoisisme, et tout dans la Société se règle d'après ses vues mesquines et étroites. Le bourgeois est, à mon avis, la plaie de la société de notre époque, car il introduit partout son étrange positivisme et son amour de bien-être à bon marché. Aujourd'hui l'ambition du gentilhomme comme du paysan, c'est de devenir bourgeois, et on y tombe avec une facilité déplorable.

» Tant que la noblesse fut distincte de la bourgeoisie, et qu'au-dessous de ces deux classes vivaient les paysans attachés noblement à la culture de la terre, tant que ces trois ordres vécurent en se prêtant un mutuel appui, mais sans se mêler et en gardant chacun sa physionomie autonome, l'ordre régna dans la société française et répandit une merveilleuse beauté dans la variété qui la composait.

» Alors nous nous drapions fièrement dans nos manteaux, le chapeau aux plumes brillantes posé sur l'oreille, et l'épée au côté; le bourgeois, humble sous sa sévère casaque, avait le monopole du négoce; le paysan, aux larges braies et à la petite veste de toile, était heureux en aspirant les souffles parfumés de son champ. Aujourd'hui, cet ordre si beau est renversé, et la faulx de l'égalité a tout tranché. C'est en vain que les successeurs des grands noms d'autrefois essaient de relever un front aristocratique, le premier manant venu peut en faire autant, car tout se confond sous la triste redingote noire, l'ignoble col de chemise et la cravate gueuse. Et nos paysans, au lieu de leur costume si pittoresque d'autrefois, quand ils ne traînent pas la

redingote, sont affublés de l'ignominieuse casquette et de la blouse. Voilà un des immenses progrès réalisés par les temps modernes : l'égalité dans le laid. »

Le dessert interrompit cette diatribe qui menaçait de s'éterniser; les petits gâteaux donnèrent un autre tour aux idées du marquis, et le dîner s'acheva gaiement.

Après une petite demi-heure de causerie fine et agréable, le pasteur se disposa à regagner la maison curiale.

César parut s'étonner de ce départ qui lui semblait précipité ; mais on lui expliqua que le curé des Blanques n'était point du nombre de ces prêtres qui, sans être précisément gourmands, aiment à savourer un bon dîner, en se dandinant mollement dans un fauteuil, et qui, selon la remarque d'un écrivain un peu mauvaise langue, seront bien malheureux dans le ciel, s'il n'y a pas quelquefois de bons repas et des conversations oiseuses où l'on passe le temps dans un doux *farniente*.

Le bon abbé ne refusait jamais de rompre le pain à la table de ses ouailles, mais il y paraissait toujours en digne prêtre de Jésus-Christ ; sa modestie, sa retenue, étaient une prédication vivante, et empêchaient souvent les petits excès de table auxquels les Normands ne sont pas étrangers.

Après son départ, on causa de choses et d'autres et César, sans avoir l'air d'y prendre garde, fit tomber la conversation sur les médailles antiques.

Le marquis était sur son terrain. Quand il s'aperçut que les goûts de César sur ce sujet paraissaient d'accord avec les siens, il l'entraîna dans son cabinet, laissant son fils et M. Rybar faire leur partie d'échecs,

tandis que Mlle Alice présidait au coucher de son jeune frère, en lui faisant dévotement réciter sa prière.

Les deux antiquaires visitaient la collection de médailles, et le marquis, heureux de trouver un admirateur de ses petits morceaux de bronze taillés, ne tarissait pas. Il énuméra ainsi toutes ses richesses, leur provenance, le soin avec lequel il les avait recherchées. César se fondait en éloges.

— Il y a quelque chose qui me manque, dit le marquis, je n'ai presque pas de médailles assyriennes et égyptiennes. J'ai déjà fait beaucoup de démarches pour enrichir ma collection de ces objets précieux, mais elles sont rares et coûtent extrêmement cher; néanmoins, si j'en trouvais d'authentiques, je crois que je sacrifierais volontiers une pièce de terre pour les acquérir. »

Chose étrange! C'était justement des médailles assyriennes que César avait vues chez le pharmacien Deutch. Il eut comme un éblouissement, mais il se remit aussitôt, et, saisissant la balle au bond, il proposa à M. de Roqueverte de lui procurer ce qui manquait à sa collection.

— Je connais, dit-il, un dépôt précieux de médailles assyriennes, et je crois qu'on vous les céderait à des prix respectables.

— Je vous en prie; faites-moi connaître l'heureux possesseur de ce trésor.

— Malheureusement cela n'est point en mon pouvoir. L'ami qui les possède est une sorte de sauvage, qui vit dans une retraite profonde, par amour de la science: son sanctuaire n'est accessible qu'à quelques intimes; il faudrait donc que la négociation se fît par mon intermédiaire.

— Qu'à cela ne tienne! dit le marquis, ravi au quatrième ciel. »

Ils rentrèrent au salon. La partie d'échecs s'achevait ; Mlle de Roqueverte avait pris un ouvrage à l'aiguille qui n'occupait que ses mains, car ses yeux suivaient attentivement la marche des pions sur le damier, et elle souriait des coups que se portaient les deux adversaires.

A la vue de son père, elle se leva et alla au-devant de lui. Sur sa demande elle se mit au piano, et enleva avec talent une marche difficile. M. de Roqueverte était ravi.

— « N'est-ce pas qu'elle joue admirablement? « dit-il à celui qui était devenu son cher ami, grâce à l'affaire des médailles.

— Comme un ange.

— Vous connaissez le jeu de cet instrument?

— Un peu.

— Essayez donc. »

César se confondit en excuses ; mais il ne put résister longtemps aux instances du marquis et de sa fille.

Il attaqua de mémoire une sonate de Mozart, de l'effet le plus saisissant. Les premières notes avaient à peine gémi sous les touches d'ivoire, que les joueurs relevaient la tête, et que le gentilhomme éclatait en applaudissements.

— « Antiquaire et musicien ! s'écriait-il. Vous êtes presque un génie.

Olgan chanta ensuite une méditation de *Faust*. Il avait une voix dont la densité métallique et le timbre un peu sauvage se mariaient harmonieusement avec les teintes sombres de ce morceau, qui convenait parfaitement d'ailleurs à son imagination rêveuse et peuplée des mêmes fantômes que celle du penseur allemand. Aussi son succès fût-il complet ; il achevait à peine que M. de Roqueverte, saisissant le bras de sa fille :

« Alice, dit-il, voilà ton maître. »

Et il proposa à César de se faire l'éducateur musical de la jeune fille.

Le jeune homme aurait bien voulu se faire prier davantage, mais, réfléchissant que ce poste lui donnait une entrée facile dans la maison et favorisait singulièrement les vues de son ami, le pharmacien juif, il accepta avec empressement, dans la crainte que pareille occasion ne se présentât pas de sitôt, s'il manquait celle-là.

L'heure avançait: M. Rybar et son compagnon se retirèrent, chaudement enveloppés dans leurs pelisses d'hiver, car au dehors la bise gémissait, âpre et méchante, et la neige durcie craquait sous les pieds. Alice s'en alla appeler les domestiques à la prière, Max et son père restèrent seuls au salon.

Le jeune homme, assis près d'un guéridon, semblait poursuivre un rêve douloureux: son beau visage s'assombrissait, et sa tête pesante s'appuyait sur sa main gauche; ses doigts crispés tourmentaient ses longs cheveux soyeux, tandis que de sa main droite il jouait nonchalamment avec un couteau de bois laissé sur la table de marbre.

Le marquis, s'apercevant de l'air préoccupé de son fils, vint s'asseoir près de lui, lui pressa paternellement la main, et lui demanda quelle était la cause du chagrin qui semblait le miner depuis deux jours.

« Ah! mon père, si vous vouliez, ce serait bientôt fini, et je retrouverais vite ma gaieté, ma douce gaieté d'autrefois.

— Mon cher enfant, s'il est raisonnable et en mon pouvoir de faire cesser ce chagrin qui m'afflige, je veux accéder dès ce soir à tes désirs.

— Rien n'est plus raisonnable, rien n'est davantage en votre pouvoir.

— Et de quoi s'agit-il?

— Il s'agit, dit Max en accentuant ses paroles, d'éloigner à tout jamais de votre seuil l'hôte que vous avez reçu ce soir.

— M. Rybar? demanda le gentilhomme étonné.

— Eh non! ce M. Olgan, dont le nom sinistre, dont l'œil fauve et méchant m'inspirent un dégoût insurmontable. Je crains...

— Ce n'est pas raisonnable, mon ami. César (il l'appelait déjà César tout court!) m'a paru un excellent jeune homme, bien élevé, instruit, qui pourra nous être très utile.

— Et probablement aussi très nuisible.

— D'abord, il m'a promis de me procurer des médailles assyriennes: c'est un antiquaire hors ligne.

— Affaire de chantage; il ne tient pas plus aux antiquités que moi je ne tiens à la peau d'Hercule. S'il vous parle d'antiquités, c'est uniquement pour flatter vos goûts et capter vos bonnes grâces.

— Pourquoi croire cela?

— Je l'ai observé pendant le dîner, et je puis affirmer qu'il n'a pas découvert le fond de sa pensée, si ce n'est quand il a sottement manifesté sa répugnance pour le passé. J'ai fait remarquer sa contrainte à M. Rybar, qui en a presque tiré les mêmes conclusions que moi.

— Cependant M. Rybar nous l'a présenté comme digne de nous; et tu sais que l'inspecteur lui-même avait pris la peine de le lui recommander.

— La lettre peut être fausse, et l'inspecteur peut le mal connaître.

— Non, Max, je crois que tu te trompes. Enfin tu as vu qu'il serait très utile à ta sœur pour achever son éducation musicale.

— Raison de plus pour l'éloigner.

— Je ne te comprends pas. Explique-toi plus clairement.

— Voici l'idée que je me suis faite. Vous savez que notre village est resté chrétien au milieu de la corruption générale ; je crains fort que le nouveau venu ne soit un séide des sociétés secrètes, envoyé ici pour y accomplir l'œuvre de haine et de destruction qu'elles promènent dans le monde. Ses allures sourdes et mystérieuses dénotent bien le franc-maçon.

— Allons, toujours les mêmes sornettes ! Tu vois des francs-maçons partout. Je t'assure, moi, que ce jeune homme n'est pas plus franc-maçon que ces sociétés n'ont d'influence dans le monde.

— Dieu le veuille ! »

L'heure de la prière était venue, l'entretien fut interrompu ; mais le vaillant Max se promit de veiller attentivement le maître de sa sœur. De ce jour, Olgan eut un adversaire actif, et la maison des Roqueverte un défenseur intelligent ; ces deux choses allaient être souverainement nécessaires.

Les premiers murmures de la prière l'arrachèrent à ces pensées ; il se mêla aux voix qui montaient vers le ciel.

Tous les serviteurs du marquis de Roqueverte se réunissaient chaque soir autour de lui : chacun courbait humblement les genoux sur le sol, et le noble gentilhomme mêlait gracieusement sa voix à celle de ses plus infimes domestiques : il savait que devant Dieu le petit vacher couvert de méchants haillons est autant que le seigneur enveloppé dans un manteau de fin drap.

Cette pratique, renouvelée des temps anciens, donnait une physionomie particulière au modeste château, qui ressemblait fort en ce point, aux somptueuses de-

meures des grandes patriciennes de Rome devenues chrétiennes.

Les serviteurs étaient fiers de s'agenouiller auprès de leur maître. Cette coutume leur montrait la véritable égalité, la seule qui puisse exister sur la terre, et quand ils voyaient la belle tête du marquis s'incliner devant le crucifix, leur foi en devenait plus ardente, leur prière montait vers le ciel avec plus de ferveur, et leur maître lui-même grandissait devant eux. Aussi le marquis avait-il toujours des serviteurs aimants et fidèles.

C'est là une des plus grandes marques de la supériorité du christianisme, je dirai même de sa divinité; il apprend à obéir avec soumission et, en même temps, sans bassesse; il apprend à aimer et à respecter celui qui commande, parce qu'il voit en lui la manifestation de la divinité. Malheur aux maîtres qui oublient ce grand principe, et qui se contentent de jeter dédaigneusement à ceux qui les servent une vile pièce de monnaie, sans se baisser amoureusement vers eux, dans la pratique simple et pure du christianisme, pour les aider à supporter leurs chaînes douloureuses.

VII

Le même soir, dans une misérable cabane d'où l'on apercevait les toits neigeux du châteaux scintiller sous les rayons de la lune blanche, on tenait une conversation qui va nous révéler encore quelque vilain côté du juif.

A peine la terre s'était-elle enveloppée du manteau sombre des longues nuits d'hiver, que le pharmacien

avait quitté son officine. Décidément cet homme aimait les ténèbres.

Tristement penché sur la terre durcie, il s'en allait flairant sa proie, comme les hyènes et les chacals, vont la nuit, dans les plaines désertes, à la recherche des lambeaux de chair pourrie qui doivent satisfaire leur ignoble appétit. Le juif, au regard oblique, agit souvent de même dans notre société; il se souvient encore que l'antique sabbat se passait dans la profondeur des bois épais.

Le monde d'aujourd'hui, qui est hors de ses gonds, selon l'énergique expression d'Hamlet, a hérité de cet amour du juif pour les ténèbres. Les enfants d'Israël ont une raison de se cacher : ils sont laids au physique et au moral, et ils croient que sous la lumière ténébreuse des lampes leur teint bistré, leur peau jaune aux reflets métalliques, ne choquent plus les yeux trop délicats; que leur regard fuyant plongera plus facilement les replis secrets des âmes qu'ils veulent duper. L'Aryen, dont la peau pure et blanche, le visage aérien, semblent réfléter les harmonies d'une âme qui ne connaît pas le mal, n'a aucune raison de rechercher l'obscurité et d'espionner dans l'ombre.

Et pourtant, lui aussi, il se plonge dans la nuit. Il semble qu'en nos jours de douleurs, les hommes écrasés de crimes et debassesses, n'osent pas étaler en plein midi leur fardeau d'ignominies.

Au commencement des temps, Dieu a dit au soleil : « Tu présideras au jour et aux occupations des hommes ». Et l'homme, cet être fait de boue et d'esprit, a laissé la boue le souiller en entier; il s'est levé contre Dieu, et il a dit dans un odieux blasphème : « Tu m'as donné un soleil pour éclairer mes travaux, pour illuminer ma vie, mais je méprise tes dons, je veux faire

ce qui me plaît. Vois, je suis aussi puissant que toi : le jour, comme pour narguer ton œuvre et tes commandements, je m'enfonce dans la lâcheté du sommeil, je ferme les yeux à la lumière que tu as créée ; et la nuit, alors que l'ordre des choses établi par toi me conduit au lit de repos, je m'élance au festin de la vie et j'en prends ma part avec frénésie. Moi aussi je suis roi : je commande aux forces de la nature et elles répandent sur ma tête des flots éblouissants de lumière ; je danse, je ris, je mange. Je t'ai détrôné. »

Tel est le cri, inavoué souvent, explicite quelquefois, que pousse sans cesse la société contemporaine ; mais on s'aperçoit vite que la parole de l'Écriture est toujours vraie, et que Dieu a bien fait toutes choses. L'homme, créé pour vivre dans le jour, dans les ondes salutaires de la lumière divine, a voulu vivre dans la nuit : et aussitôt sa pure intelligence, à l'instar des ténèbres dont il s'entourait, s'est fondue en obscurcissements affreux.

On se plaint beaucoup, et avec raison, de l'affaiblissement des esprits à notre époque. Cet affaiblissement tient sans doute à des causes multiples ; mais ce n'est pas être paradoxal d'écrire que l'existence factice dans laquelle nous nous plaisons est pour beaucoup dans cette chute déplorable.

Le jour est fait pour l'activité de la vie : la clarté majestueuse, l'air pur et léger invitent l'esprit à l'épanouissement le plus complet. Tout indique au contraire que la nuit est faite pour le repos de l'âme ; lorsque l'homme s'insurge contre la nature, il est obligé de recourir à des ruses sans nombre pour la vaincre. Tenez, jetez les yeux sur ce beau jeune homme, à la riche organisation intellectuelle, au front sculptural,

lancé pour la première fois dans la lave dévorante des salons.

D'abord il s'y trouve mal à l'aise, il souffre de cette vie qui n'était pas faite pour être celle de l'homme; élevé jusqu'ici dans le religieux silence de la méditation, il semble effarouché du vacarme dans lequel il est tombé. Mais, peu à peu, le revirement se fait profond, entraînant, irrésistible; les parfums qui vibrent dans l'air le grisent; les lumières miroitantes des candélabres dorés l'enivrent; l'orchestre, mêlant ses accords à cette fausse mélodie, éveille dans son cœur tous les frémissements de la volupté; et il s'accroche aux cheveux de la passion qui passe toujours dans le monde, en quête de je ne sais quel mal honteux, et semant des ruines affreuses sous ses pas brûlants. A partir de cette heure, cette âme est tronquée, affadie, perdue: elle ne pense plus, elle sent.

Le sémite pousse de toutes ses forces à ces éblouissements: le plus souvent, il en fait les frais lui-même, et y attire l'Aryen qu'il sait ne pouvoir résister à de tels entraînements, tandis que lui, né sans le germe généreux des passions, demeure debout et gouverne à son gré les âmes sans force qui se sont livrées à ce corrupteur. N'est-ce pas ce qui nous arrive tous les jours?

Pourquoi les juifs sont-ils si puissants sur notre société sans force et sans vie? Le train d'existence qu'il font mener à notre noblesse, à nos hommes instruits, à nos penseurs, ne peut conduire à autre chose, et tant que la vie active se passera dans les ombres de la nuit, le juif sera maître.

Je n'ai pas encore compris comment quelque représentant des beaux noms d'autrefois ne s'est pas insurgé contre ce honteux esclavage. S'il y avait encore des

hommes de cœur en France, ce serait fait. On aurait renouvelé ces salons si purs, si simples, si élevés du XVIIe siècle, et, au lieu de ces vacarmes de mardi-gras, de ces foires de bric-à-brac, de ces assemblées assourdissantes de vrais sauvages américains, de ces mascarades écœurantes, nous aurions de petites réunions littéraires, scientifiques, où la pensée recouvrerait ses droits sur les sentiments et redeviendrait la maîtresse du monde.

Mais revenons au pharmacien Deutch dont le goût pour les promenades nocturnes nous a entraînés loin.

Après une marche de quelques minutes, il se trouva devant la cabane dont nous avons parlé. Elle se trouvait sur les terres du château de Roqueverte. C'était une satisfaction de plus pour ce cœur haineux que de conspirer sous un toit appartenant à celui dont il avait juré la ruine.

Quand il fut arrivé à quelques pas de la misérable chaumière, il s'arrêta et écouta. Les étoiles brillaient silencieusement au ciel; et les lourdes branches des pommiers surchargées de neige ne remuaient pas sous l'haleine de la nuit; le grésil incrusté sur les vitres crasseuses étincelait doucement en reflétant un grand feu allumé dans la cheminée de la vieille masure: on voyait de grandes ombres qui allaient et venaient à l'intérieur. Nul bruit ne troublait cette sauvage harmonie; Deutch poussa comme un soupir de soulagement et frappa dans ses mains d'une manière particulière.

Au même instant, la porte s'ouvrit; les rayons des lumières projetés sur la neige immaculée laissèrent deviner une forme humaine tapie derrière le tronc rugueux d'un orme; le pharmacien lança à tout hasard un: « Qui va là? » un peu craintif, et ne recevant pas

de réponse, il allait s'avancer vers l'arbre malencontreux, lorsqu'il reçut en pleine figure une grosse balle de neige qui l'aveugla. Tandis qu'il cherchait à se remettre, l'ombre s'enfuyait rapidement ; il crut cependant reconnaître un des jeunes garçons de ferme du château, le favori de M. de Roqueverte, et cette pensée lui donna froid dans les os.

— La prochaine fois que je viendrai par ici, se dit-il, je me ferai accompagner par mon Louis-Quatorze. » C'était un affreux chien de chasse qu'il avait ainsi appelé en haine du grand roi sous lequel les juifs ne purent rançonner la France.

Enfin, il entra dans la cabane : « Hé ! la mère, dit-il, il me semble que les abords de votre demeure deviennent bien peu sûrs. Vous n'avez donc pas secoué le grand chardon sur le pas de la porte?

— Hé ! si, par les cornes de notre maître. Mais les maléfices des prêtres ont conjuré tous mes sortilèges, et tous mes pouvoirs semblent avoir disparu.

— On les fera revenir, car il faut nécessairement que notre forteresse soit plus en sûreté qu'elle n'était ce soir. Les autres ne sont pas venus encore?

— Non, tu es le premier. D'ailleurs, tu sais bien qu'ils ne sont pas plus braves que toi, et qu'ils ne sortent qu'à la nuit close ; or, comme ils ont plus de chemin à faire...

— Oui, je sais bien qu'à vous entendre je ne suis qu'un poltron.

— Ah ! que c'est bien dit !

— Mais, je sais bien aussi que la prudence m'est plus nécessaire qu'à personne.

— A quoi te sert-elle ta prudence? à te faire surprendre par un petit vacher !

— Parbleu ! c'est parce que tu as voulu me faire une farce ; tu n'as pas remué le grand chardon.

— Et tu crois à de pareilles blagues, toi qui plaides sans cesse pour l'émancipation de la pensée ?

— Ah ! ça, finiras-tu, vieille duègue ? »

La créature à laquelle s'adressait ce gracieux compliment était ce qu'on peut imaginer de plus sale, de plus décrépit, de plus misérale. Dans le pays, on l'appelait la mère *Mort-à-rats!*

C'était une de ces sorcières si redoutées dans les campagnes. Longtemps elle avait fait la terreur des pauvres gens du village : quand il tombait du lait bleu de la mamelle des vaches, quand le beurre ne se faisait pas assez vite ou quand les pauvres bestiaux tombaient épuisés devant le râtelier qu'ils ne pouvaient plus vider, on disait : « C'est un sort ; la main de la mère « Mort-à-rats » a passé par là. » Et on la maudissait de tout cœur. Souvent la malédiction n'en resta pas aux paroles, et une bonne volée de bois vert venait de temps en temps apprendre à la malheureuse qu'il ne fait pas toujours bon s'amuser du paysan normand.

Haïe, repoussée de tous, elle était descendue aux dernières limites de la misère ; lorsque, cinq ou six ans avant notre récit, M. de Roqueverte la recueillit et la plaça sous sa protection dans la chaumière dont nous avons parlé, à condition qu'elle ne ferait plus usage de ses maléfices contre les paysans de la contrée. Elle avait deux filles ; l'aînée fut placée au château, l'autre resta près de sa mère.

Le pays fut tranquille quelque temps. Mais les habitants du village l'avaient toujours en exécration ; aucun d'eux ne passait près de sa cabane sans se signer, et il fallait toute l'autorité de M. de Roqueverte pour empêcher le peuple de la chasser honteusement.

Nous verrons comment elle paya les services de l'imprévoyant gentilhomme. Mais Max étant moins

bonhomme que son père s'était promis d'avoir toujours l'œil ouvert sur cette créature, et c'est pourquoi Joseph, son valet d écurie, était en observation, ce soir-là, devant la cabane de la sorcière.

Celle-ci n'avait pas fermé la porte quand Deutch était entré; elle s'appuya sur les chambranles, offrit avec une sorte de frénésie ses membres décharnés et demi-nus au froid de la nuit âpre, et d'un œil sombre scruta l'horizon noir. De haute taille, les cheveux grisonnants, elle n'avait plus d'âge; l'usage immodéré de l'alcool avait donné à son visage cette apparence de bestiale férocité qui n'est plus de l'homme. Elle affectait de s'habiller autrement que les femmes du pays. Le soir-là, elle avait jeté une vieille couverture sur ses épaules pointues, et, bizarrement drapée dans ce manteau grêle, elle formait un spectacle fantastique avec le juif accroupi à ses pieds dans une houppelande grasseuse. Les deux vauriens étaient dignes l'un de l'autre, et Deutch baisa les mains de la sorcière.

— Que regardes-tu dans la nuit sombre? dit le pharmacien.

— Je cherche ton astre.

— Pourquoi ?

— Pour savoir combien de temps tu m'ennuieras encore, car je commence à avoir assez de ta société infâme; quand je songe aux honnêtes femmes qui m'entourent, je me dis que j'aurais pu être comme elles, si je ne t'étais point rencontré sur mon chemin pour m'ensevelir dans tes hontes.

— Allons, voilà ta « lubie » qui te reprend. Quitte tes rêves insensés.

— Ah! tu ne vois pas combien la haine des autres est dure à porter !

— Veux-tu un moyen de l'alléger?

— Propose.

— C'est de leur rendre les sentiments qu'ils ont pour toi, et de leur enlever leurs richesses.

— Tu n'as rien de mieux?

— Tiens, regarde là-bas cette étoile qui vacille, et qui s'en va lentement, comme une perle dédaignée, tomber au sein profond du néant; c'est l'astre du Roqueverte. Je l'observe depuis longtemps : il décline toujours, et il sera bientôt à sa dernière heure. Quelle curée, ma chère!... Et le mien, le vois-tu là-haut, au-dessus de nos têtes? Vois-tu le triangle mystique qu'il forme avec l'étoile Zod et l'étoile Nadir? Ce signe — rappelle-toi les leçons d'astrologie que je t'ai données — indique infailliblement que je réussirai dans la lutte dont je charge mon bras, que je serai dangereux, que je serai vainqueur, que je serai roi! Veux-tu être ma reine?

— Non, jamais; car alors, je serais deux fois maudite. Maudite! il me semble que, tout le jour, une voix importune répète ce mot à mon oreille épouvantée : Maudite! maudite! Je l'entends dans le chant innocent de ma fille, dans le murmure du grillon qui remue les cendres du foyer, dans la flamme murmurante qui lèche la suie de la cheminée, dans les gémissements de la brise qui me lave le visage, tout me redit ce mot affreux.

Un éclat de rire strident l'interrompit. Incisive et mordante, elle reprit :

— Ah! tu as beau rire, cela n'éteint pas le feu qui me ronge le cœur. Tu n'es pas constitué, toi, pour ressentir ces douleurs. Tu infuses la mort, et tu passes sans sourciller près du cadavre que tu viens de faire : tu ris et tu oublies. Celui qui fut chrétien autrefois a

gardé sur son âme un stigmate sacré; et le repentir vient lui montrer de temps en temps ce qu'est le mal.

» Autrefois, j'aurais été me jeter aux pieds d'un prêtre, et il aurait versé sur mon âme impure le sang vivifiant de son Dieu. Aujourd'hui que pour te plaire j'ai arraché la foi de mon cœur, le remords douloureux enfante encore dans mon être des frémissements sans nom; mais le pardon qui console et vivifie ne descend plus sur ma tête coupable. Tiens! ce ne sont pas ceux qui m'exècrent que je maudirai, mais toi qui m'as entraînée dans un abîme sans fond.

— Tu es vraiment éloquente, et je regrette de ne pas t'avoir fait nommer professeur de morale dans un de nos chers lycées de jeunes filles établis récemment; on y a mis quelques maîtresses qui n'avaient pas plus de titres que toi à la confiance des familles. Mais, au fait, cela eût été dangereux, car avec tes bouffées de vertu tu aurais pu faire de petites saintes; et, de par le diable, ce n'est pas ce que nous voulons.

— Ah! je sais bien que vous ne voulez pas cela. Vous êtes tombés dans un tel abîme de hontes et de souillures, que, faute d'en pouvoir sortir, vous voulez y conduire avec vous le reste du genre humain. Et je me prends quelquefois à pleurer sur le sort de ces malheureux enfants dans le cœur desquels vous tuez toute croyance, de ces filles infortunées qui, dans vos écoles, courent au déshonneur. Et tu approuves toutes ces horreurs?

— Sans doute, puisque c'est la pure doctrine du Talmud.

— L'infâme!

— Comme tu es gracieuse ce soir.

— Tes honteux procédés, ton cynisme écœurant me révoltent. Quoi! tu n'as pas un sentiment de pitié

pour les jeunes âmes qui, après avoir reçu une instruc-
tion corruptrice, vont semer leur pureté sur le pav
des grandes villes?

— De la pitié, de la pitié pour un chien de chré-
tien! Mais tu oublies donc à qui tu parles? Ne t'ai-j
pas répété cent fois que pour le juif tout ce qui port
le nom de chrétien doit être détruit, n'importe com-
ment : toute chair chrétienne pour nous, c'est de l
chair à fusil, de la chair à canon, de la chair à plai-
sir, tout bien de « goy », c'est un bien à rançonner
à dépecer? Ainsi parle le Talmud, ainsi parle l'his
toire.

» Écoute. Dans les temps plus reculés, les villes qu
nous reçurent, sans nous connaître, je l'avoue, furen
à peu près des villes perdues. Il est étonnant combie
le chrétien, perdu dans la contemplation des éte
nelles Vérités, comme il dit, se laisse dépouiller fac
lement : on lui prête un écu et l'imbécile en re
consciencieusement cinq, tandis qu'il lui suffirait de l
ver un peu la tête et de dire : je ne veux pas; la pl
part du temps Israël n'oserait bouger, car Israël e
faible...

— Et lâche!

Le pharmacien sourit comme s'il avait reçu un co
pliment; il continua :

— Mais le « goy » ne voit pas cela. Éternel échap
de l'Eden céleste, il semble vivre encore dans ce mon
idéal qu'il regrette, et la vie réelle n'est guère fa
pour lui, mais s'il lui plaisait une fois d'y descend
nous serions perdus.

— Plaise à Dieu que ce soit demain!

— Sois tranquille : il ne le fera pas.

— Qui sait?

— En attendant, nous l'avons épluché de la be

manière. Il est venu un jour où, toute sa fortune étant passée dans nos mains, il n'avait plus rien que sa vie et sa chair : il nous a donné du sang pour de l'or. Et nous l'avons pris avec une sorte de frénésie; c'est si bon du sang de « goy »!

Le vieux vampire fit le geste de vautrer ses bras jaunes dans une mare de sang; le feu de sapin éclaira son rictus féroce; la sorcière le regardait avec un indicible dégoût.

— Du sang de « goye » reprit-il, en a-t-il roulé sous le couperet sanglant de 93! On a fait mousser de grands mots : liberté, égalité, affranchissement, régénération sociale; mais, au fond, il n'y avait qu'un agent. C'étaient nos pères qui voulaient se rassasier de sang chrétien, et se donner la suprême volupté de le voir répandre par des mains chrétiennes, marquées au baptême du sceau de leur Christ. La plupart de ceux qui ont parlé de ces grands jours n'en ont pas vu la vraie cause, cause qui se retrouve dans les événements un peu importants de l'époque contemporaine. Ah! si l'on savait tout, si l'on savait combien la haine d'Israël pour l'Eglise du Christ a amoncelé de ruines, de quelles malédictions on nous couvrirait!

Alors on entendit les aboiements d'uu chien dans la campagne, non loin de la cabane; le pharmacien pâlit et dit à la sorcière en balbutiant;

— Ah! encore un espion! secoue donc le grand chardon!

— Pauvre niais! comment peux-tu croire à de pareilles fadaises?

— Le livre de toute vérité, le manuel des sciences occultes le dit. Secoue le chardon!

— Secoue-le toi-même!

— Non, il faut qu'il soit secoué par une main de femme.

Les aboiements redoublèrent. Deutch, pâle sous sa crasse noire, se traîna aux genoux de la magicienne, et lui dit en se tordant les mains :

— Je t'en supplie, secoue le grand chardon.

Celle-ci d'un air moitié rieur, moitié boudeur, alla prendre dans un coin de l'habitation un grand chardon tout desséché, et, placée sur le seuil de la porte ouverte, elle le secoua aux quatre coins de l'horizon. On n'entendait plus rien; Deutch ferma la porte et vint s'asseoir près de l'âtre, sans parler. La sorcière mit une bûche dans le foyer et le regarda en haussant les épaules.

— Eh bien! dit-elle au bout de quelque temps, continue donc; ton récit sur les siècles passés est intéressant.

— Oui, du sang pour de l'or, de l'or et du sang, voilà ce qui se passait autrefois.

— Et aujourd'hui?

— Ah! aujourd'hui, ce n'est plus la même chose: la vengeance du juif continue toujours ardente, implacable, mais elle ne s'exerce plus de la même manière. Les mœurs ne sont plus les mêmes, et on aurait trop horreur du sang versé, aussi nous ne tuons plus le corps, mais nous empoisonnons l'âme.

— C'est encore plus terrible et plus sauvage.

— Il a été un temps en France où la nation juive fut bien malheureuse: elle ne pouvait nulle part obtenir droit de cité, et les nobles avides en avaient fait une sorte de vache à lait dont ils tiraient de grandes sommes d'argent qu'ils dépensaient follement. Mais nous nous dédommageons amplement de ces exactions, et les descendants de ceux qui nous fouaillaient

autrefois sont prêts aujourd'hui à baiser la boue de nos mocassins; nous leur avons fait cracher sur ce crucifix que leurs ancêtres entouraient d'une si brillante auréole de respect; nous leur avons fait vendre les portraits de ceux qui ont illustré leur race, et bientôt ils les traîneront eux-mêmes aux gémonies; ils ont apporté dans nos échoppes les pluies de diamants et de rubis qui parèrent le front de leurs mères, ils nous les ont livrés à vil prix, pour un peu d'or que nous leur avons jeté dédaigneusement, et maintenant les richesses s'étalent sur les épaules de nos princesses d'Israël, de la compagnie desquelles ils se trouvent fort honorés.

« A défaut de sang, nous prenons l'honneur : La vengeance n'en est ni moins vive ni moins implacable.

» Voilà ce que nous faisons depuis un siècle, et aujourd'hui plus que jamais; lorsque l'instant propice se révèle, elle éclate et prodigue les ruines autour de ceux qui d'une main sacrilège ont touché à la nation sainte.

» Voilà comme nous brisons ceux qui s'élèvent contre nous; n'est-ce pas que c'est sublime? »

Elle n'eut pas le courage de répondre; le regard du vieux juif la fascinait.

C'était ce que le rusé attendait : quand il crut avoir suffisamment ébloui l'esprit de la pauvre femme, il amena peu à peu la conversation sur le marquis de Roqueverte, et chercha sourdement à attiser sa haine contre ses bienfaiteurs :

— J'ai entendu dire que ta fille Jeanne est dans les petits papiers de la demoiselle de là-bas. Cela est-il vrai ?

— Sans doute; elles sont si bonnes et si pures toutes deux.

— Oh! alors, vogue la nacelle! Ta fortune est faite si tu veux.

— Comment cela? demanda avidement la sorcière. Le mot de fortune avait fait jaillir un éclair dans ses yeux sombres.

— Il faudrait d'abord faire recevoir ta fille apprentie maçonne.

— Et après?

— Après? Elle nous amènerait sans doute sa compagne, les jeunes filles sont curieuses et...

— Assez, monstre; va-t'en proposer tes infâmes marchés à d'autres. Non jamais je ne souffrirai cela; ma fille est née chrétienne, et, si cela dépend de moi, elle mourra chrétienne. Je sais trop quelles douleurs creuse dans le cœur la perte de la foi, et, si j'ai profané tout le reste, il reste au moins en moi une fibre sensible; l'amour maternel parle plus haut que les appétits grossiers. Tu m'as dégradée, avilie, rendue profondément misérable, mais n'espère pas davantage de moi : je ne ferai pas comme ces lâches catholiques qui ont conservé la foi de leurs jeunes ans, et qui cependant se prosternent devant tes pareils et leur permettent de souiller l'âme de leurs enfants, pour sauver un pain matériel et grossier. Moi, je défendrai les miens, comme une louve défend ses petits contre le chasseur cruel qui veut les ravir à son amour; et je ne souffrirai pas que ta main impitoyable porte dans leur âme les ruines immenses qu'elle a faites dans la mienne.

— Bravo! bravo! dit le juif en ricanant. De mieux en mieux!

La sorcière déchargea sur lui un tel regard de haine

ue le scélérat frémit jusqu'à la moelle des os; la auvre pécheresse se laissa tomber sur un escabeau de ois, au pied du misérable lit où dormait son autre nfant. Le juif recouvra son sang-froid, et en même mps, il fut repris de la rage de tourmenter les autres.

— Je suis bien bon, dit-il, de te demander, moyenant récompense, ce que je puis exiger au nom de tes rments.

Elle ne daigna pas même lever la tête.

— Tu as donc oublié, continua le pharmacien en la enant par le bras, que tu as fait les plus horribles rments d'obéir aux ordres du vénérable de notre ge, et cela sous peine de mort. L'heure terrible est nnée, car je t'apporte l'ordre de m'obéir. Choisis.

Il lui montra un papier sur lequel le vénérable de L... *La Fraternité* des Blanques intimait à la S.·. *tania* d'accomplir aveuglément tous les ordres du ·. Deutch.

— Mais, dit-elle, ma fille est majeure, et je n'ai rien voir dans ses affaires d'après les statuts mêmes de tre ordre.

— Ah! vipère! Tu m'échappes de ce côté, mais je tiens bien par un autre. Et celle-ci, s'écria-t-il montrant l'enfant endormie, est-elle majeure aussi?

Plus rapide que l'éclair, il s'élança vers le grabat dormait la pauvre petite, et la réveilla brusquement. La mère poussa un cri de désespoir, en pensant aux affreux sacrifices d'enfants toujours en usage ez les juifs. Saisissant la première arme venue, elle lança sur les pas du pharmacien, prête à l'assomer s'il touchait à sa fille. Mais elle s'arrêta, comme trifiée d'étonnement, devant la scène étrange qui se ssait.

La petite Zéphyrie était assise dans son lit, et son

visage prenait un aspect véritablement stupéfiant : l pharmacien pratiquait sur elle les passes magnétiqu dont la sorcière ignorait la mystérieuse puissance, l'enfant entrait peu à peu dans le sommeil hystériqu auquel la disposait, d'une manière particulière, sa nature maladive et nerveuse. Ses yeux irrésistiblemen attachés sur ceux du pharmacien, devenaient fixes hagards; une sorte de tremblement fébrile parcourai ses membres. Au bout de quelques minutes, elle étai complètement sortie du monde ambiant, et les piqûre les pincements, ne produisaient plus chez elle le moindre mouvement réflexe.

Deutch la prit par la main, et essaya de diriger s pensées; longtemps les tentatives furent vaines, mai enfin il parvint à lui faire prononcer le mot de château. Aussitôt il tira de sa poche un verre de crista et le fit résonner, la somnambule ne broncha pas; laissa tomber ensuite une pièce de monnaie sur carrelage de briques, et le son argentin parut attire l'attention de Zéphirie :

— Je vois, s'écria-t-elle.

— Quoi ? Que vois-tu ? demanda vivement le juif e se penchant sur son visage.

— Le marquis montre des médailles à un jeun homme que je ne connais pas.

— Que lui dit-il?

— Il lui dit. Attendez, je ne comprends pas bien il parle d'assyriennes, d'égyptiennes...

— Ce sont des médailles.

— Peut-être... je ne vois pas bien : le salon est tro obscur.

En procédant ainsi par demandes habilement ména gées, le pharmacien obtint la reproduction complèt de la scène qui se passait entre le marquis de Roque

verte et César Olgan, et à laquelle nous avons assisté précédemment.

— C'est bien, dit-il, j'ai maintenant tout ce que je pouvais souhaiter. Au moyen de ce merveilleux instrument, il me sera facile d'arriver au but que je poursuis. Si le sujet obéit à la suggestion, tout ira parfaitement ; ce sera pour une autre fois.

L'enfant, en effet, paraissait très fatiguée ; le sommeil hystérique avait duré plus d'une demi-heure. Il la réveilla en lui soufflant sur le front ; elle tomba épuisée sur son oreiller.

Cette scène d'incantation avait beaucoup impressionné la magicienne ; Deutch était bien près de recouvrer dans son esprit ce que la conversation de la soirée lui avait fait perdre dans son cœur.

Pendant ce temps, ses affidés étaient arrivés un à un, et le conciliabule commença. Mais comme on y traita de choses qui ne touchent pas directement à l'histoire que nous racontons, nous laissons le juif à son rôle de Méphistophélès qui lui allait à ravir : il en avait la figure canaille et maussade ; il ne lui manquait que l'odeur de soufre.

VIII

Le lendemain au soir, César se rendit de nouveau chez le pharmacien. Celui-ci le reçut à bras ouverts et le visage épanoui : on eût dit que c'était lui qui était le messager des bonnes nouvelles.

— Eh bien ! dit-il à Olgan à peine entré, nos affaires sont en bon train, et le papa s'est laissé éblouir ! Savez-vous que vous êtes un vrai génie, mon cher ? De la

manière dont vous y allez, je vous prédis un brillan avenir : d'un même coup de filet le père et la fille; c'es trop, mon ami : vous êtes gourmand.

— Mais quoi! vous savez... commença César aba sourdi. Qui a pu vous dire?

— Bon! est-ce que je ne devine pas juste?

— Hé! oui, palsambleu; vous devinez si juste que je ne vais plus oser faire un pas, de crainte de vou avoir toujours à mes trousses.

— Oh! soyez tranquille; je ne vous espionnerai ja mais; mais je n'en saurai pas moins tout ce que vou ferez, si je le désire.

— Vous avez donc le diable à votre service.

— Le diable ou autre chose. Toujours est-il que cett « chose » me sert à merveille. Jugez-en. Le marqui vous a honnêtement proposé de donner des leçons d piano à sa fille et vous avez accepté avec empressement; vous avez aussi fort habilement exploité son goût pou les médailles antiques, et vous pourrez lui faire passe prochainement ma précieuse collection.

— Mais qui a pu vous renseigner avec tant de pré cision?

— Ceci est mon secret.

— Ne pouvez-vous me le communiquer?

— Pas encore. Mais quand vous serez initié, ce sera facile.

Ce n'était pas la première fois que le vieux juif par lait d'initiation devant le jeune homme, il y avait déjà fait allusion dans ses conversations précédentes, et ce mot fatidique revenait souvent sur ses lèvres dessé chées. Un frisson inquiet de curiosité battit les tempes de César; fortement intrigué par les allures de lynx du pharmacien, il songea. Un hymne frémissait dans son cœur, et des souffles brûlants assaillaient son front. Il

s'alanguissait sous les regards d'acier que lui décochait son compagnon, et d'une voix où tremblait la sujétion, il demanda :

— Que faut-il faire?

— Vous faire recevoir franc-maçon.

— César bondit ; secouant les effluves magnétiques qui enchaînaient sa volonté, il s'écria tout vibrant :

— Franc-maçon, moi! Vous vous moquez. Quoi! croyez-vous que mon idéal plane si bas. Faire du bien aux hommes, secourir le pauvre, que m'importe! Que tous les pouilleux du monde crèvent de faim et de misère au gîte foudroyant d'un fossé bourbeux, je dirai que c'est bien, et je ne me lèverai pas pour jeter un morceau de charogne ou un lambeau de couverture à ces imbéciles qui n'ont pas su exploiter la vie et secouer le fumier dévorant qui les avait reçus au sortir du ventre de leur mère. Ah! secourir le pauvre!... et sa pensée se traduisit dans un ricanement féroce. Le pharmacien se taisait, accroupi dans sa haine et ancré dans ses ressentiments ; il sentait que César mûrissait et que la poire serait bientôt prête à cueillir.

— Le pauvre, reprit le jeune homme au cœur de granit, savez-vous ce qu'en ont fait les générations passées, savez-vous comment le traite la génération présente? — Et sa voix se fit incisive et mordante, avec des tons diaboliques et des gammes de notes féroces? — Quel a été dans le monde le sort général des titulaires de la guenille et des représentants du ventre creux? Sans doute par la peur même de parler de la pauvreté, on n'édicte pas contre elle des châtiments nettement définis, mais le crime d'être pauvre fut toujours châtié par des rigueurs inaccessibles à nul autre. On s'est contenté de rassembler sur la tête des pauvres une gerbe immense de tribulations énormes, et on leur a

jeté à la face la flore dégradante des châtiments infligés à tous les crimes du monde. Voleurs, meurtriers, calomniateurs, débauchés, ont été couverts d'honneurs, quand la fortune s'attachait à leur croupe, sur le pauvre on a entassé tant d'opprobres que sa pureté n'a pu briller à travers tant de fétides entassements, et que lentement il a sombré dans les bas gouffres des douleurs et est tombé au dernier cran de l'échelle sociale.

Sur tous les continents, où les enfants de Nemrod ont étendu leur nappe, a dit un écrivain, nous voyons les générations humaines toujours dévorées au banquet des forts, et le pauvre toujours vaincu, bafoué, violé, maudit, coupé en morceaux, mais ne mourant pas, — roulé du pied, sous la table, comme une ordure, d'Asie en Afrique, et de l'Europe, sur le monde entier, — sans qu'une seule heure lui fût accordée pour se désaltérer à ses propres larmes et pour râcler les croûtes de son sang! Voilà ce qui se passa dans toute la durée des sociétés antiques, sculptées en formidable raccourci dans la gouliafrée du roi Balthazar.

Et, aujourd'hui, que se passe-t-il ? Les francs-maçons disent hautement qu'ils sont une société de bienfaisance. Je ne dis pas non, j'attends leurs œuvres. Mais cependant je ne puis croire, malgré leurs jubilants efforts, qu'ils fassent jamais mieux que les catholiques actuels, lesquels disent travailler pour la plus haute idée que le plus puissant travail de parturition puisse enfanter dans l'esprit de l'homme. Je tiens pour certain que la bienfaisance maçonnique ne pourra jamais se piquer d'atteindre une infinitésimale partie de la charité catholique.

Et que font-ils ces catholiques? Je vais vous dire ce que j'ai vu, et vous verrez si je puis croire à l'existence même problématique d'une charité quelconque.

J'ai vu des chefs du parti catholique sortir, en janvier, d'un bal de charité,—des mots accouplés ont-ils jamais plus juré que ceux là ? — chaudement enveloppés dans leurs pelisses d'hiver, faire l'inqualifiable aumône de deux sous à un pauvre vieux, les genoux dans la neige, les coudes et la poitrine baignés par la gelée d'une nuit polaire, et puis passer avec un indéfécable dégoût en disant : « Nous avons NOS *pauvres*. » J'eus envie de leur cracher mon mépris à la face, et moi, qui ne fais pas profession d'aumônier, je me penchai vers le vieillard et le portai à un gîte où il put passer la nuit.

J'ai vu, le même soir, une pauvre femme, chargée d'ans et de malheurs, tendre sa main décharnée à un homme connu de tout Paris pour ses alliances catholiques, membre de cinquante Sociétés religieuses, humanitaires et charitables, clubman, sportman, qui fait danser les millions pour un caprice de femme, et lui, je l'ai vu s'approcher d'un reverbère, tirer de sa poche un porte-monnaie gonflé d'or, faire longuement miroiter aux yeux éraillés de la pauvresse les pièces métalliques et dire définitivement d'un ton patelin intraduisible : « Ma chère, j'en suis bien désolé, mais je n'ai » pas de monnaie. » Le grediu!

Et voilà comment on s'abuse volontairement. On croit être charitable en jetant deux sous au manant. Pour moi je préfère une froide sincérité : je n'aime pas le pauvre, et j'aime mes écus; qu'il ne s'attende donc pas à les tâter. — Le pharmacien sourit ; la captation avançait.

Tout n'était pas vérité, tout n'était pas paradoxe dans la sortie furieuse du jeune indiscipliné.

Il est faux que les pauvres aient toujours été aussi maltraités. Un jour qui devait changer la face contaminée de l'Univers se leva sur les sordides éblouissements

de l'esclavage ancien, et alors se fit l'avènement de l'Homme-Dieu, du parfait Pauvre, qui exalta en lui la volupté de souffrir et dont la vie ne fut qu'un festin de tortures. Et à sa suite il vint des milliers d'âmes qui voulurent boire à la même coupe, s'enivrer du même breuvage fascinant ; mais, c'est en vain qu'ils se soûlèrent de tortures, et qu'ils élurent domicile chez la Pauvreté, ils ne parvinrent pas à réhabiliter cette prostituée aux yeux des gens qu'on est convenu d'appeler honnêtes. L'Église a eu beau dire : « Tout riche qui ne se considère pas comme l'intendant et le domestique du Pauvre est le plus infâme des voleurs et le plus lâche des fratricides ; » sa parole n'est guère tombée que sur des sourds, et elle a souvent prêché dans le désert.

Et cependant ce qu'elle a fait, ce qu'elle fait encore, en se passant du dévouement presque stérile de ses fidèles, est immense et inénarrable. Chaque ville, chaque bourgade a été témoin de ses épopées charitables, de ces luttes sans fin contre la maladie qui dévore et la fièvre qui flétrit.

L'Église est la digne épouse du Christ, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle lui ressemble. Ce qui me remplit de stupéfaction, c'est que les enfants qu'elle a nourris, qu'elle a abreuvés du lait de ses mamelles charitables, lui ressemblent si peu et crachent avec tant de dédain sur ce qui fait l'objet de son amour intranscriptible.

Oh ! comme ils mentent à leur mère, à leur éducation, ces chrétiens dont parlait Olgan. L'Eglise, pour vêtir et nourrir la pauvreté, a dépouillé ses ministres, a vendu les vases sacrés et les linges de l'autel, s'est saignée au tronc des carotides, et bien peu de ses enfants, gonflés de richesses, se sont penchés amoureusement vers la face du pauvre, — où se voyaient des

ruisseaux de pleurs et des signes de dégoûtation — et ont pris leur frère dans leurs bras en revêtant sa nudité d'une partie de leur superflu : ils lui ont jeté l'aumône dérisoire de dix centimes... quand ils avaient de la monnaie.

O Christ ! de quel œil vois-tu, du haut de ton lit de tortures indicibles, ces rebutants chrétiens, qui crachent impitoyablement sur le pauvre en qui tu t'es incarné ?

Des chrétiens, nombreux aujourd'hui, les descendants de ceux qui aimaient autrefois à distribuer la soupe et les vêtements aux indigents à la porte de leur castel, — dont ils prostituent le nom maintenant dans les bas-fonds du jeu et du vice, — ces chrétiens perdent dans les tripots des sommes qui suffiraient à nourrir des familles, pendant des années, s'amusent aux courses avec des piles d'or qui feraient le salut de tant de malheureux : tandis que leurs dignes épouses étalent leur fade beauté dans des robes dont le prix, qui ferait rougir une courtisane romaine, si on le distribuait généreusement, arracherait quarante malheureuses à l'infamie du lupanar et à l'abîme de la débauche.

Et pendant ces divertissements impies, autour de ces chrétiens qui jouent et qui dansent, sans souci du lendemain ni même du jour présent, l'hydre du mal creuse des abîmes et des abîmes.

Jusqu'ici l'Église avait dit aux manants : Oui, vous souffrez, vos âmes sont imprégnées de tourments, mais courage ! cette lutte affreuse ne durera qu'un temps bien court, et se fondra en une gloire éblouissante ; il y aura un *lendemain*.., Et la pauvreté résignée courbait la tête sous le fardeau et se contentait d'envoyer au Seigneur Jésus des murmures de supplications. Et cela durait depuis des générations, le monde terrestre marchait, sous le dôme majestueux des cons-

tellations impassibles, dans le même sillage de muette résignation...

Un jour la terre ressentit un frémissement qu'elle ne se connaissait pas, et d'imbéciles audacieux vinrent, au nom de la science, démontrer au pauvre que ce Dieu qu'il implorait, que ce lendemain qu'il attendait avec anxiété, n'existait pas et qu'il souffrait en vain.

A ce blasphème démoniaque, les riches catholiques, sans s'interrompre de leurs plaisirs, poussèrent un sourd gémissement, balbutièrent quelques fades paroles de dénégations, essayèrent de la controverse à laquelle le vulgaire n'entendit rien; mais l'action d'éclat, le don généreux qui devait répondre victorieusement, nul ne le vit. Les chrétiens restèrent sourds aux voix inspirées qui les suppliaient : ils étaient gorgés.

Mais le pauvre, l'être voué depuis des siècles aux dérélictions, aux épines, aux clous, aux larmes et aux agonies, s'émut de ces clameurs.

Il se dit : « Un homme doué de raison et privé d'espérance religieuse ne peut absolument accepter la vie dans cette prison et supporter sans se plaindre qu'on le traite plus durement qu'un parricide, par la seule raison que sa mère l'a jeté au monde, dépouillé des caressses de la fortune. Celui qui, sans décalogue et sans eucharistie, se résigne à cette vie sans issue est un lâche ou un imbécile. Que tout tombe, que tout périsse, s'il faut endurer indéfiniment cette abominable farce de souffrir *pour rien*. (1) »

Et regardant tristement le ciel qu'on lui a fait vide et noir, et la terre où il n'a pas une pierre pour reposer sa tête, le pauvre jure d'écraser le genre humain, et de s'empiffrer à son tour des jouissances refusées.

(1) Chapitre inspiré par un livre puissant de Léon Bloy : *Le Désespéré.*

Le socialisme trouve des adeptes : c'est logique.
A qui la faute ?

IX

Tandis que le jeune Olgan lançait aux échos les notes formidables de sa furieuse diatribe, le pharmacien souriait délicieusement :

« Je vois, dit-il, quand César fit paraître une accalmie dans la tempête de ses pensées, que vous partagez sur nous le sentiment commun qui nous est si favorable ; et je le vois avec étonnement. Le puits de la bêtise humaine est, à mon avis, complètement insondable ; on peut faire croquer au vulgaire toutes les babioles qu'on veut bien lui débiter. Il en demandera encore quand l'esprit le plus riche n'en aura plus dans ses somptueux replis.

« Il y a des jours et des jours que nous conduisons sourdement nos mines fatales, et le bruit de la pioche a dû souvent arriver aux oreilles des hommes ; cependant ils s'obstinent à dire que ce n'est rien, et à méconnaître le sens de nos entreprises les plus hardies. En vain quelques-uns, éclairés d'un meilleur soleil, ont-ils essayé de soulever contre nous les flots de l'opinion et le simoun des imprécations qui tuent, la grande masse, bête et méchante, s'est complue dans sa torpeur, et a dit : laissez faire ces hommes ; ils ne sont point tels qu'on voudrait nous les montrer ; ceux d'entre nous qui sont allés à eux en sont revenus les mains pleines et les bras chargés.

— C'est ce que j'ai maintes fois entendu dire ; et voilà pourquoi je crois que la maçonnerie n'est qu'une pure société de bienfaisance.

— Détrompez-vous. Nous empruntons souvent, il est vrai, le nom et les dehors abordables de bienfaiteurs de l'humanité pour atteindre plus sûrement les consciences que la vérité pure jetterait dans des transes inexprimables, et qui, à cause des préjugés qui les torturent, s'éloigneraient de nous avec d'irrémédiables malédictions.

« Mais à côté de ces fripouilleries trompeuses, nous présentons des actions qui ne peuvent manquer d'éclairer les yeux qui savent voir.

« Écoutez dans quel sens nous sommes les bienfaiteurs de l'humanité :

« Le catholicisme, au moyen âge, en enchaînant une petite partie de la liberté de l'ouvrier, lui avait assuré une existence paisible et suffisamment confortable. Mais le catholique et le juif sont d'inconciliables ennemis; ce que le premier édifie, le second cherche toujours à le détruire. Aussi, nous sommes-nous hâtés, lorsque le pouvoir a léché nos mains, de porter des coups intenses à l'édifice social, œuvre du catholicisme ; et, depuis longtemps, il croule en secousses formidables qui sèment sur le monde des ruines immenses.

« L'ouvrier n'est plus sûr de gagner honnêtement son pain, mais au moins il sait qu'il possède aujourd'hui une entière liberté...

— Et vous avez bien fait, dit Olgar qui s'allumait. La liberté, c'est le bien suprême, c'est le bien des biens, le seul trésor que l'homme ne doit jamais livrer, et qu'il doit s'efforcer d'acquérir par tous les moyens que le hasard dispose sous sa main heureuse. Être libre, avoir la faculté de choisir entre le bien et le mal, entre ce qui déplaît et ce qui plaît, sans que rien puisse contrôler ou entraver le choix fait! Oh ! combien j'ai désiré cela de toute la soif de mon âme.

— Un catholique vous répondrait : « Non, la liberté n'est pas dans la faculté de choisir entre le bien et le mal, entre la vérité et l'erreur, entre Dieu et le diable. Une telle définition de la liberté ouvrirait la porte à des maux étranges et déchaînerait sur le monde toutes les cataractes de l'enfer. L'homme, ayant au cœur, dès sa naissance, toutes les ardeurs du mal et toutes les concupiscences du défendu, ne saurait se diriger sans règle dans la vie, et il ferait un usage désastreux de sa liberté complète. »

— Je reconnais bien là le catholicisme avec ses chaînes d'or et ses suaves paroles. Et vous, quel est votre avis sur la liberté ?

— Je vous le dirai plus tard. Depuis les grands jours de la Révolution, notre marche en avant se fait rapide et agressive. Déjà le peuple des villes a déposé sur l'autel de la liberté, les hochets de la superstition et il fête sa déesse dans des antres infects où il s'exténue de misère, mais il possède le bien des biens. Peu nous importe le bien-être physique.

— Pour vous ou pour les autres ?

— Pour les autres. Jamais nous ne nous occupons de procurer aux hommes les choses de la vie matérielle ; à chacun d'y pourvoir pour sa part et de se décrasser des entraves que la nature à mises à son essor. Nous n'avons qu'une préoccupation : rendre aux hommes l'état de simple liberté que des siècles d'esclavage ont contaminée, entreprise qui ne tend à rien moins qu'au bouleversement complet de toutes les choses qui existent sous la voûte d'azur.

« Voilà ce que nous cherchons ouvertement depuis deux siècles ; et cela, bien peu ont pu le comprendre. Beaucoup même, éblouis par les fausses lueurs que nous faisons miroiter devant leurs yeux, viennent à

nous et nous supplient, avec un aplatissement qui me fait rire, de les diriger au lieu de l'Épouse de leur Christ qu'ils délaissent dans les larmes et dans les agonies.

« Oui, les choses en sont venues là. Beaucoup de leurs journaux ont des juifs pour rédacteurs et peu à peu nos doctrines s'infusent dans les esprits catholiques, le Talmud régit le monde au lieu de l'Évangile, les plus assommants principes, réputés sophismes fulgurants par le christianisme, passent et font leur chemin parmi les croûtes humaines. Et ils ne le voient pas ! c'est ce qui me comble de stupéfaction. »

Ce qui jetait dans la stupéfaction le juif incrédule et sceptique n'aurait nullement étonné un amant mystique de la grande théologie catholique du moyen âge.

Il aurait su que Dieu étant tout dans le monde, on ne peut abandonner les grandes voies de sa pure doctrine sans se livrer pieds et poings liés aux fossés bourbeux et obscurs hantés par les intelligences erronées.

Et puisque Dieu est tout dans le monde, la science qui explique Dieu, la théologie, donne la raison dernière de toutes choses, et contient aussi bien les vérités politiques et sociales que les maximes métaphysiques.

Voilà pourquoi, lorsque les divers enseignements de la théologie sont jetés avec mépris sous le *talon* humain, lorsque la foi est traînée ignominieusement au dépotoir, la vérité se voile la face et se retire loin dans des profondeurs inconnues, en proportion des outrages qui sont chaque jour versés sur la tête innocente de sa sœur.

« La diminution de la foi, a dit un écrivain profond, produisant la diminution de la vérité, entraîne par là même l'égarement de l'esprit; mais elle n'a pas pour

conséquence nécessaire l'amoindrissement de l'intelligence. »

Ces quelques mots peignent au vif notre situation actuelle, et développent la solution d'importantes énigmes.

C'est certainement la diminution, pour ne pas dire la perte de la foi, qui met sur les yeux des contemporains un bandeau si épais et les afflige de l'humiliante cécité dont le vieux Deutch s'étonnait.

Dieu a une manière à lui de punir les intelligences superbes de leurs fautes et de leurs reniements : il leur retire la vérité, et leur laisse la vie. Elles ont éteint elles-mêmes la lumière du phare qui devait les conduire; aussi Dieu les laisse-t-il errer à l'aventure et s'enfoncer dans de déplorables erreurs, telles que celles qui ont plongé notre siècle dans des maux incalculables. L'accouplement hideux de l'intelligence et de l'erreur ne peut porter que des fruits qui tiennent de l'une et de l'autre : ces fruits répandent autour d'eux, malgré l'effrayante atmosphère qui les entoure, une étrange fascination. Ils conservent la brillante grandeur de l'intelligence qui les engendra. Mais qu'on ne s'y trompe pas! L'incendie aussi a des lueurs qui portent au loin leurs trépidations et leurs frémissements, l'abîme aussi a des grandeurs qui défient et qui attirent; mais tout cela est perfide, funeste, mortel. De même les fruits de l'erreur corrompent ceux qui les touchent, et les âmes qui goûtent à ce fruit trompeur tombent bientôt épuisées, viciées, sans souffle, sans force, pour sombrer dans l'abîme d'impuissance prédit par l'Écriture...

César, s'arrachant aux pensées qui l'obsédaient tout entier, s'écria avec une sorte de fureur :

— Mais quel est donc votre but, émanation de Satan?

— Émanation de Satan! Bien dit, jeune homme; oui, Satan c'est l'être dont je suis formé; c'est son souffle brûlant qui, charpentant mes os, y a pétri dans les moelles les pensées qui hantent mon cerveau. Satan, voilà notre maître, voilà le maître du monde.

« Notre but, César, je vais te l'apprendre, est triple. Avec toi, il n'est nullement besoin, je pense, des détours auxquels on est obligé avec les naïfs dans le cœur desquels fleurissent les préjugés, et je pense que tes reins sont assez forts pour supporter une franche déclaration, et que tes yeux ne se détourneront pas de la vérité sans voiles.

» Notre but, le voici dans son irradiante synthèse, l'idéal, le possible, le réel.

» L'idéal de la maçonnerie, c'est de ramener sur la terre l'âge d'or, l'état de nature, où l'homme, sous l'influence d'une religion imbécile, n'avait point encore inventé de lois qui lui permissent de banqueter au détriment de ses semblables.

— Quoi! s'écria César, vous voulez de nouveau faire éclore sous le soleil ces heures terribles où l'homme ardemment enlacé par des passions sans frein, imprégnait l'espace du bruit de ses crimes et de ses abominations? Voudriez-vous aussi nous rendre cette désirable vie de pourceaux humains qui se nourrissaient de glands et dormaient dans des huttes fangeuses? Sur ce terrain, je ne vous suis plus. Croulent toutes les vertus, si vous le désirez! mais laissez-moi le bien-être physique dont le dix-neuvième siècle m'a fait présent.

— Oh! soyez tranquille; par là même que nous ne nous occupons point des besoins matériels de l'homme, — le fourbe! c'est la plus grande préoccupation des

francs-maçons! — jamais ne pourrait germer dans notre esprit l'idée d'enlever à nos amis le bien-être qui les entoure. Il est donc bien entendu que les adeptes conserveraient tout ce qu'ils veulent de la vie moderne; on se contenterait de leur faire en outre quelques présents d'un inestimable prix, le bien-être moral, par exemple...

— Et qu'entendez-vous par ce bien-être moral?

— Oh! reprit le pharmacien d'un ton qu'il voulait rendre indifférent, ce mot renferme trop de choses pour que je vous l'explique ce soir; mais il suffit, pour le comprendre, d'être homme et d'aimer le plaisir... »

César rougit jusqu'au blanc des yeux, et un frisson nerveux secoua ses muscles. La bête gangrenée dont parle l'Apocalypse, et qui dévore les races latines déchues, s'agita en lui.

— D'ailleurs, reprit le pharmacien, nous ne verrons pas sans doute le couronnement des efforts tentés; l'éclosion de ces grands jours sera réservée pour nos descendants : le but suprême ne s'aperçoit qu'à travers de nombreuses contradictions et peut-être de noirs torrents de sang...

» Mais en dehors de ce but, rêvé seulement comme suprême conception de la réforme, nous nous en proposons un autre vers lequel nous marchons à grands pas : le remaniement complet des anciennes sociétés, et l'établissement de nouveaux Etats sur des bases entièrement nouvelles.

— Sur la démocratie, sur la souveraineté du peuple? interrogea avidement Olgan.

— Oui, pour un temps, reprit insouciamment le pharmacien.

— Comment! pour un temps?

— Hé! sans doute, mon cher. Il ne faut rien ériger

ici-bas en principe éternel. Les principes deviennent gênants quand on les a sacrés sur les autels. Aussi le mieux c'est de rejeter tout principe et de les laisser dormir leur impuissant sommeil dans un ciel inaccessible.

Gouvernons le monde d'après les nécessités du moment: voilà la vraie habileté. Après moi le déluge! disait Louis XV; nous faisons mieux que de le souhaiter, nous le déchaînons sur le monde, et c'est parmi cette tempête de troubles que nous faisons ample récolte. Blanc aujourd'hui, noir demain, que nous importe, pourvu que nous voguions sans cesse vers notre but final : le déchaînement des passions libératrices sur l'humanité asservie. Tantôt serviteurs passionnés des rois, tantôt démagogues fougueux, nous prenons toutes les apparences, nous sommes les protées de la politique, et cependant nous demeurons toujours les mêmes.

— Oui, se dit Olgan, toujours les mêmes avec leurs haines, leurs rancunes, leurs perfidies.

— Tel est le suprême dévouement à l'idée, continua le pharmacien qui s'exaltait. Pour la faire triompher, nous subissons toutes les métamorphoses, nous tendons le front à toutes les avanies, nous ne reculons devant aucune action, même pas devant celles que le vulgaire qualifie d'infâmes. Mais le vulgaire n'entend rien à ces choses.

— Et quel compte tenez-vous de ceux qui se sont joints à vous, encouragés par vos promesses et alléchés par vos doctrines démocratiques ?

— Le compte qu'on tient des imbéciles.

» D'abord, sachez bien une chose : c'est que nos promesses ne nous obligent nullement quand elles sont faites à un chrétien. Le serment que nous prononçons

sur les gages les plus sublimes n'a de force que lorsqu'il est fait à un juif.

— Alors, vous trompez toute la création, et vous n'êtes fidèles qu'envers ceux de votre race?

— Oh! pas toujours, fit l'immonde Deutch en ricanant. Rappelez-vous ce que je vous ai déjà dit: avant tout, nous devons consulter notre intérêt propre. Tout ce qu'il exige, c'est le bien, c'est le bonheur, c'est la vertu; tout ce qu'il repousse, c'est le mal, c'est le vice. Si les obligations que j'ai à mon voisin gênent mon intérêt, je brise ces obligations importunes et je vole à mon but.

» Quant au reste des hommes, sachez que le Talmud nous ordonne de les regarder comme des animaux. Eh bien! peut-on raisonnablement faire une promesse, un serment à un animal? Ce serait un non-sens. Aussi toutes les promesses faites à ceux qui se joignent à nous sont-elles de plein droit nulles et non avenues.

— C'est encourageant.

— Oh! pour vous nous pourrons agir autrement. Il me reste d'autres secrets à vous confier: mais je ne vous les dirai que lorsque vous aurez franchi le seuil de lumière.

— Vous devez avoir l'humanité dans un profond mépris.

— Oui, dans un profond mépris.

— Que signifie donc cette philanthropie — dont je ne veux pas — dont vous faites montre si souvent?

— Poudre aux yeux.

— Et ce déballage d'idées démocratiques que vous étalez dans vos journaux?

— Poudre aux yeux.

— Et cet enthousiasme pour la République dont vous êtes si prodigues?

— Poudre aux yeux.

— Cependant beaucoup trouvent que la cause du peuple est belle et digne qu'on l'épouse.

— Des niais, ce sont des niais.

Et le charmant juif, se croisant les bras sur la poitrine, poussa un formidable éclat de rire:

— La cause du peuple, ah! oui, je m'en soucie bien. Le peuple, mon cher, mais c'est un instrument, c'est un outil qu'on abandonne à la honte et au désespoir, quand on lui a fait donner tout ce qu'il pouvait produire.

» Que nous importe la république, pourvu que le triomphe soit préparé aux fils d'Israël. Nous l'avons proclamée, parce qu'alors elle pouvait servir nos intérêts; nous la renverserons demain, si nous n'avons plus besoin d'elle. Nous la remplacerons volontiers par un roi, un de ceux que nous paraissons si bien exécrer aujourd'hui. Mais nous le choisirons ami des nôtres, et même depuis longtemps nous avons jeté notre dévolu sur lui.

» Que nous importe le peuple pourvu que l'or roule en notre escarcelle. Tant que le peuple gobera nos boniments antidémocratiques, tant qu'il se laissera tondre de bonne grâce, nous serons pour lui; qu'il tente la révolte, et nous le précipiterons sous un joug plus dur que la servitude des temps passés.

— Mais s'il en est ainsi, pourquoi prêchez-vous avec tant d'ardeur le dogme de la souveraineté du peuple?

— Pour l'enivrer de lui-même et nous en faire un instrument docile et aveugle.

— Mais dans quel but? Pourquoi?

— Pour donner une forme sensible à notre rêve,

pour arriver à notre but suprême, en un mot pour supprimer Dieu. Car Dieu nous gêne horriblement; cette notion pèse d'un poids immense sur nos épaules; et il faut qu'elle disparaisse pour que nous vivions. Le peuple gardant pure la notion de Dieu, n'est plus cette masse profondément bête que vous connaissez, on le fait alors difficilement sortir des devoirs qui lui sont imposés. Or, nous n'avons d'autres moyens pour supprimer Dieu, que de soulever contre lui l'orgueil humain, dont les replis de l'âme sont toujours saturés; et quel plus rude coup de fouet à cet orgueil qui ne se se tait jamais, que de l'ériger en roi suprême, de le mettre lui-même à la place du Dieu qui le contenait, frémissant, dans une prison horrible. Aussi le peuple a-t-il mordu à l'hameçon avec avidité, et le jour n'est pas loin où il criera aux quatre vents de l'horizon : » Dieu, c'est le mal! »

Paraphrasant à sa manière la parole impie de Proudhon, César répéta comme un damné :

— Oui, Dieu, c'est le mal! puisque le mal emporte le monde sur ses ailes noires et est le centre planétaire de l'homme, à l'attraction inéluctable. Le mal régnant n'est-il pas Dieu? Le mal puissant n'est-il pas Dieu? Le mal impuni n'est-il pas Dieu?

Et comme après ce blasphème tous deux gardaient le silence, César ajouta :

— Le monde est inondé de vices et de péchés. Partout on ne rencontre que de lâches esprits, des volontés sans efforts, qui ont toutes les paresses, excepté celle du mal; les penseurs du jour ne professent que des doctrines de mort; ils tuent dans leur âme et dans celle des autres jusqu'aux derniers vestiges du sens moral; des blasphémateurs qui nient l'évidence s'étalent pompeusement dans les chaires publiques; les agioteurs

trafiquent des choses les plus élevées et se jouent avec l'honneur. Si je le voulais, je mettrais des noms sur tous ces masques. Et le ciel ne croule pas pour ensevelir ces boues viles sous des débris infamants! C'est donc que le mal est tout-puissant, puisqu'il a usurpé la place de Dieu, endormi dans son ciel d'azur, et que l'injustice est maîtresse de notre univers! Voilà pourquoi je suis son féal sujet.

Mais en même temps, dans l'intime de son âme, quelque chose de son ancienne conscience de catholique se réveillait et lui disait avec énergie :

— Tu te trompes, la justice règne dans le monde, et le Seigneur-Dieu n'est pas endormi, comme tu te plais à le dire : il a attaché à chaque coupable le châtiment qui le torture et le dévore. Non, rien n'est impuni, puisque l'enfer est dans le criminel même. Pourquoi chez tant d'hommes ces rides pénibles sur le front et ce rictus souffrant des lèvres? Non, là où ces signes se rencontrent, la pensée n'est pas paisible et l'âme n'est pas heureuse. Les négations torturent, les blasphèmes blessent, les calomnies dévorent.

N'écoutant pas les reproches de sa conscience, César reprit :

— Vous m'avez annoncé un triple but ; quel est donc le troisième?

— Oh! ici nous avons complètement réussi, et nous n'avons plus que quelques *desiderata* insignifiants à exprimer. Nous voulions nous emparer de tous les pouvoirs publics du monde : c'est fait.

— Le monde, en effet, est gouverné par de tous autres personnages que ne se l'imaginent ceux dont l'œil ne plonge pas dans les coulisses. La diplomatie de la Russie, par exemple, qui est la terreur de l'Europe occidentale, a les juifs pour principaux agents; notre

prince ouvre souvent à Paris les dépêches que le tsar recevra à Saint-Pétersbourg. La révolution puissante qui se prépare et se brasse en Allemagne se développe tout entière sous les auspices du juif, à qui est échu le monopole presque complet de toutes les chaires professorales.

Il est incontestable que la maçonnerie juive possède des moyens naturels d'influence, très nombreux et très énergiques. Mais il est aussi incontestable qu'elle n'aurait pas eu une action et des succès aussi invincibles et aussi universels, si elle n'était pas assistée par une force supérieure à la sienne, par une force surnaturelle, Satan est dans les bas-fonds de toutes nos œuvres.

Minuit avait sonné depuis longtemps; les deux vauriens se séparèrent.

X

Le saint jour du dimanche jetait sur le village des Blanques sa brillante clarté morale, Tout le monde, dans le pays, avait cessé les travaux de la plaine, et chacun répondait avec empressement aux accents joyeux des cloches qui conviaient le peuple à cette heure de paradis qu'on appelle la messe paroissiale.

Aux Blanques, tous comprenaient l'importance du devoir dominical ; et le curé, homme hors ligne, avait su faire sentir à ce peuple simplement naïf que l'homme, esprit et chair, ne peut se contenter d'une vie toute matérielle, et qu'après avoir peiné toute une semaine attaché à la terre, il doit prendre tout un jour son vol vers le ciel, dans des hauteurs éthérées, où l'on respire le souffle de Dieu.

Max de Roqueverte avait mis toute son âme dans les applaudissements dont il avait salué la doctrine du vénéré pasteur, et, devenu à son tour apôtre brûlant, il avait semé autour de lui des objurgations pénétrantes, de pressantes exhortations, et donné à tout le village de beaux exemples de foi et de vertu. Peu à peu, les paysans avaient oublié les vestiges d'incrédulité que de malheureux ancêtres avaient laissés dans les sentiers qu'ils fréquentaient, et ils venaient maintenant se ranger avec docilité au pied de la chaire de l'abbé Bénigne.

Ils sont rares les représentants des classes dirigeantes qui entendent leur devoir à la manière du vaillant jeune homme; aussi se préparent-ils pour l'avenir d'amers regrets et des agonies terribles. L'observation du dimanche, comprise, accomplie et prêchée par eux, leur éviterait de cuisants remords.

Max, après avoir aidé son curé à canaliser le courant d'opinion dans lequel se mouvait alors l'entéressant village, ne s'était point départi de son rôle.

Le dimanche, dès que les premiers sons de la cloche avaient vibré dans l'atmosphère paisible, on le voyait gravir doucement avec sa sœur la longue route blanche qui, du château, menait à l'église. Toujours il avait pris place dans le vieux temple, quand le prêtre gravissait les degrés de l'autel. Il allait se mettre ordinairement au bas de la nef, sous l'orgue où il se perdait, invisible... et devant lui se déroulait, majestueuse, la forêt des arceaux gothiques, brunis par les siècles...

Alors son âme s'enroulait dans les volutations infinies de l'architecture des vieux temps ; elle montait, pensive, le long des noires arches de pierre qui semblent ne devoir jamais finir, et qui paraissent simplement atteindre le trône du Seigneur-Dieu, où elles ont la naïve

prétention de conduire d'un bond l'homme éperdu...

Oh! comme le chevalier de Roqueverte aimait sa vieille église de campagne! Comme il la préférait mille fois aux riches et lourdes églises de la Babylone moderne! Il avait eu parfois l'occasion de visiter ces palais, ces musées, ces temples païens, — je ne sais appeler autrement certaines églises de nos jours — et il en avait ressenti une peine infinie. Il ne pouvait comprendre comment le seul désir du nouveau avait pu susciter de telles aberrations architecturales; il ne pouvait prier dans ces églises, dépourvues de la vraie beauté chrétienne et où rien ne respire la vie de l'Évangile.

Nulle époque n'a compris le christianisme comme le moyen âge, qui a, pour ainsi dire, sculpté le sentiment chrétien dans toutes ses œuvres. Aussi Max, ce chrétien pur sang, était-il un fervent de ces grands siècles. C'était un de ces rares hommes dont l'âme est imprégnée de toutes les délicatesses et qui sont si peu faits pour le chemin ordinaire de la vie. Il lui fallait une atmosphère différente de celle dans laquelle se meut la tourbe humaine; sortant de la désespérante platitude de notre époque, il se reportait sans cesse aux siècles d'or du christianisme et vivait là dans la contemplation du passé.

La messe de paroisse était pour Max l'ascension suprême de cette vie de solitaire intellectuel. Peu d'âmes comprenaient comme lui le symbolisme de la messe, cet immense sacrifice qui s'offre au milieu de chants où résonnent d'incommensurables douleurs et des allégresses infinies.

Nulle part, le symbolisme dont l'Église a revêtu les formes terrestres de ses cérémonies n'éclate avec plus de majesté et plus d'harmonie. Aussi, quand la voix

puissante de l'orgue jetait dans la nef les remous de ses trépidations, qui se répercutaient en frémissements invisibles dans la poitrine émue des auditeurs. Max s'élevait à dix mille pieds au-dessus de la terre, et son cœur s'anéantissait dans l'adoration.

Le vieux *Kyrie eleison* laisse couler lentement ses longs gémissements de prière suppliante. L'hymne glorieux que les anges chantèrent éclate sous les voûtes sombres, et Max, délicieusement ému, scande dans son âme les symphonies d'amour qu'il y découvre. Puis, pendant que les chants continuent au chœur et que l'orgue ne cesse pas ses grondements, il s'incline doucement dans une mélancolique méditation sur les malheurs des temps et sur les prévarications des hommes contre la victime auguste qu'on va immoler.

Mais le prêtre a commencé à lire l'Évangile. Sous l'influence de ces divines paroles, tombées sur nos âmes des lèvres d'un Dieu, Max se redresse; son colloque continue avec l'Éternel, et il voit plus clairement combien le souffle de l'esprit divin, qui a pétri l'univers, pénètre les choses terrestres.

Puis vient la douce instruction pastorale, où l'abbé Bénigne remplit comme partout le rôle d'un père avec ses enfants. Sans crainte, sans défaillance, il va droit au but, nomme les choses par leur nom et cingle hardiment le visage odieux des oppresseurs de l'enfance et des trompeurs du peuple. C'est hardi, cela, dans notre temps d'effacements sans nom. Le saint prêtre croit n'avoir pas de traîtres dans sa paroisse; il se trompe, il est vrai, mais son âme magnanime ne les redoute pas!

Puis, commencé par la voix chevrotante du vieux curé, le *Credo* où semble se résumer et s'incarner la

voix de quinze siècles sort magnifique de toutes les poitrines. Max le chante à plein cœur, et il nage dans la joie, quand il défie l'impiété régnante par cette solennelle affirmation de nos croyances.

A l'immense éclat du *Sanctus*, il monte, il monte, et il croit toucher les marches du trône de Dieu. Puis l'apaisement se fait dans son âme, et le silence profond qui succède à la louange splendide commande le recueillement, devant l'immolation de la victime trois fois sainte.

Heureuses les âmes qui comprennent la puissante beauté du grand sacrifice des chrétiens! Oui, il fallait des siècles de foi, comme l'œil n'en voit plus, comme l'esprit moderne n'en connaît pas, pour enfanter ces merveilles sublimes! O sainte liturgie romaine, comme ceux qui t'ont faite ont bien compris le cœur de l'homme et ses aspirations!

Max, après avoir délicieusement prié, allait reprendre au banc de famille sa jeune sœur pour la ramener au château; leurs belles âmes vibraient à l'unisson; tout le jour où ils avaient entendu les chants paroissiaux, leurs cœurs restaient embrasés du feu de la divine charité.

Voilà ce que produisait en ces anges terrestres le sacrifice de la messe bien compris : ils étaient heureux.

Tout autre était l'effet que ressentait un assistant de ce drame divin et mystérieux.

Depuis sa dernière conversation avec le pharmacien, César souffrait à faire pitié. Le sommeil avait fui ses paupières; l'orbite bleue de son regard terne se creusait, et ses lèvres, comme blessées par les affreux blasphèmes qu'il avait proférés, se contractaient en un rictus atroce, et ne proféraient plus que des paroles

acerbes. Le pauvre édifice branlant de sa vertu passée n'attendait plus qu'un souffle imperceptible pour tomber en ruines effroyables. L'ivraie montait autour de l'infortuné et l'étouffait dans des émanations douloureuses; il sentait qu'il allait être forcé de fouler aux pieds les derniers vestiges de sa foi religieuse et maternelle : ce dernier pas lui coûtait et l'importunait plus qu'on ne saurait dire.

C'était fait. Le matin du dimanche où nous avons vu le chevalier de Roqueverte assister si pieusement à la messe de paroisse, l'œuvre du mal était accomplie dans lá pauvre âme du jeune instituteur. Après une nuit agitée, où toutes les malédictions avaient passé sur ses lèvres, il se trouva vide de toute répugnance et devenu complètement impie.

Et après cela, il fallait se rendre à l'église, puisqu'il avait accepté la charge d'y conduire les enfants. En entendant l'appel des cloches joyeuses, une colère subite flamba dans ses yeux.

— Encore!... s'écria-t-il... Ah! ce ne sera pas pour longtemps.

Il éclata en un ricanement bête, le ricanement de la folie anti-religieuse; dans un geste sacrilège, il leva, formidable, le poing vers le ciel, défiant Dieu... Un râlement de rage impuissante se tordit dans sa poitrine, il fallait descendre, les enfants étaient arrivés, et M. Rybar l'appelait de sa voix douce et impérative.

Il aurait bien voulu briser la servitude qu'il s'était faite; le masque d'imposture qu'il s'était attaché au visage lui pesait déjà horriblement, et il avait consulté son ami Deutch sur ses répugnances et ses velléités.

« Gardez-vous bien, avait répondu ce monstre d'hypocrisie, d'abandonner le poste que la naïveté des fidèles vous a confié : vous pourrez nous y être d'une

grande utilité. Et d'abord ceci servira à cacher notre jeu. Puis, si vous êtes habile (et il insista sur ce mot), vous pourrez faire un mal immense au catholicisme que vous haïssez, en dirigeant mal les enfants remis entre vos mains. Je crois même qu'il vous suffirait de prendre devant eux à l'église une tenue irrespectueuse pour causer une impression désastreuse dans leur âme catholique : ils vous imiteraient, et finiraient bientôt par cracher sur ce culte dont le respect ne vivrait plus en eux. En graduant habilement vos gestes, vos regards, votre maintien, vous pouvez arriver à des résultats merveilleux. Les actions muettes font souvent plus d'effet sur les foules que les paroles enflammées. »

Il ne se trompait pas, le vieux vautour. L'enfant naît imitateur; aussi est-il en grande partie ce que l'éducation de ses premières années l'a fait. Les tableaux qui passent sous ses yeux, quand il s'éveille à la vie, les personnes avec lesquelles il vit, les conversations qu'il entend, les plaisirs qu'on lui procure, tout cela forme son âme pour la vie entière, car les souvenirs d'enfance sont ineffaçables. Les plis faits dans le papier vierge ne disparaissent jamais complètement.

Aussi les parents doivent-ils veiller avec sollicitude sur ceux qui entourent leurs enfants : ils ne sauraient jamais leur donner des maîtres trop choisis, car former une âme est une rude tâche dont bien peu d'hommes sont capables.

César, entendant le pharmacien, avait compris que l'étau qui l'étreignait se resserrait de plus en plus ; il avait blémi, en pensant aux tortures qui l'attendaient, et puis il s'était embarqué résolument sur la mer houleuse et grosse d'orages qu'on lui montrait, poussé par un vent irrésistible.

Il était écrit que cet impie, qui aurait voulu se flat-

ter d'être un homme franc, serait toujours forcé d'éclairer sa marche tortueuse avec une lanterne sourde et de se cacher sous l'ignoble manteau de l'hypocrisie.

XI

C'était un vendredi, un soir du mois de mars, alors que le monde entier se recueille dans l'attente des solennités pascales.

La nature elle-même est dans un trouble indicible, et semble exprimer par le désordre où elle est plongée le besoin qu'elle a du Sauveur.

En vain la douce tiédeur du printemps qui s'annonce, combat-elle les rigueurs de l'hiver si longtemps triomphant, l'heure de sa victoire n'est pas encore sonnée.

La nuit est noire et froide. Des amas de nuages couvrent la voûte céleste d'un voile sombre : dans les rues désertes, la rafale gémit, et dans ses lugubres sifflements le paysan croit reconnaître la voix aimée des morts qui, près de là, dorment au champ de repos, dans le froid cercueil; les grands arbres agitent lentement leurs longs bras dénudés, saluant les souffles qui passent.

Minuit vient de sonner à la paisible église du village, et les sons solitaires de l'antique horloge vont au loin, emportés par la bise, éveiller tout un monde aérien qui sommeille à demi dans l'attente des grands mystères de la nuit. Le sabbat va commencer.

Le long des maisons rustiques, des ombres courent, enveloppées dans de longs manteaux et couvertes d'un voile noir.

Là-bas, à l'entrée du village, s'élève une masure en ruines.

Elle est là, près d'une misérable auberge, dont l'enseigne décolorée par le temps n'attire pas plus les chalands que la mine maussade du propriétaire n'invite le voyageur fatigué à s'arrêter à son foyer désert.

Nul au village ne se souvient d'avoir bu dans cette guinguette, défendue par toute l'armée des fantômes noirs de la mauvaise réputation; car le tavernier assume sur sa tête coupable la lourde responsabilité du voleur et de l'assassin. Quand, le soir, il doit passer par là, le paysan se signe pieusement, s'écarte à l'autre bord de la route et s'enfuit en silence.

C'est le lieu maudit, comme on l'appelle dans le pays. Autrefois la masure abandonnée fut une forge, où sous les lourds marteaux tombant en cadence les étincelles de feu jaillissaient, tandis que le souple acier se tordait, vaincu par les efforts savants de l'homme vigoureux.

Mais un jour, tout cela cessa. Un matin, le maître de la forge fut trouvé mort au pied de son enclume; près de lui gisait un énorme maillet teint de sang auquel se mêlaient quelques cheveux du mort. Quel était l'auteur du crime? — On ne le sut pas; mais la voix publique, qui est quelquefois la voix de Dieu, désigna l'aubergiste. Depuis ce temps, le lieu maudit n'a plus produit que des fruits de perdition, des ronces et des épines.

On n'appproche jamais de ces murs noircis auxquels s'attache le mystère de la mort; on se répète tout bas que parfois la nuit la forge s'illumine; que des formes humaines aux contours phosphorescents errent dans ces lieux abandonnés, et qu'on y entend encore gémir

les lourds marteaux d'airain. Fable populaire dont nous allons voir la cause et la réalité.

. . . . . .

Celui qui ce soir-là aurait pénétré dans les ruines aurait entendu Olgan s'entretenir à voix basse avec le pharmacien.

— César, dit celui-ci, le temps des grandes épreuves est venu : es-tu prêt ?

— A tout, répondit César, que l'allure de son compagnon intriguait.

— Je t'avertis que tu auras besoin de tout ton courage.....

— Vraiment ?

— Oui, puisque les épreuves que tu subiras en ont épouvanté d'autres. Es-tu ferme ?

— Comment une cîme des Alpes !

Le ton était goguenard, mais la voix tremblait.

— Alors tout ira bien. Prends ce breuvage réconfortant : cela te donnera du ton et du cœur.

César ingurgita le contenu de la fiole qu'on lui tendait; et aussitôt un frisson d'ardeur battit ses tempes.

— Maintenant je vais te quitter...

— Pourquoi ? Oh ! ne faites pas cela.

— Il le faut; mes fonctions m'appellent ailleurs. Néanmoins, ne crains rien, je serai toujours à tes côtés sans que tu le saches. Bientôt le frère *terrible* va venir te prendre pour t'introduire : obéis aveuglément à tout ce qu'il t'ordonnera, et quoi que tu voies, tiens-toi tranquille. Ce disant, il disparut.

La fête commençait mal, et César trouvait que la réception manquait de gaieté : des nausées lui soulevaient le cœur; l'air empoisonné qu'il respirait faisait danser des fantômes dans son cerveau. Déjà le regret abordait aux rivages incertains de son âme et y soule-

vait des appréhensions de tempête. Ces murs décrépits qui exhalaient un fade odeur de suie l'importunaient; il songea même à faire retraite.

Il n'en eut pas le temps. Un homme, drapé à l'antique dans un large manteau noir, un masque lumineux sur le visage et une épée flamboyante à la main pénètre dans les ruines et vient prendre Olgan par le bras, sans que celui-ci l'ait entendu entrer. Le masque fait un signe avec son épée, une porte cachée s'ouvre devant eux.

César est introduit et laissé seul dans une salle dont l'ameublement n'est pas fait pour apaiser ses craintes. Les murs sont couverts d'une tenture noire, sur laquelle sont dessinés plusieurs objets funèbres, et, entre autres, une tête de mort dont les orbites creux jettent de fauves lueurs. Une lampe sépulcrale brûle sur le pavé de cette chambre étrange ; Olgan la prend d'une main craintive, et, projetant sur les murs sa clarté tremblotante, il lit ces devises rigides:

Si tu es capable de dissimulation, tremble, on te pénétrera.

Si tu tiens aux distinctions humaines, sors, on n'en connaît point ici.

On pourra exiger de toi les plus grands sacrifices : es-tu prêt?

Puis il attendit.

Il commençait à s'ennuyer dans sa solitude, lorsqu'un léger bruit lui fit tourner la tête : il aperçut deux hommes vêtus comme le premier qui le regardaient et se tenaient immobiles, semblables à des sentinelles de bronze.

Sans qu'il sût comment, un pupitre apparut devant lui, une feuille de papier y était posée, où il lut ces mots :

« Profane, avant de pénétrer dans le sanctuaire de la lumière, tu dois être pur de toute attache avec le monde de ténèbres où tu as vécu jusqu'à ce jour, et pour cela tu dois faire ton testament. »

Le trouble envahissait de plus en plus le pauvre jeune homme ; néanmoins, il fit ce qu'on lui demandait. Au bout d'un quart d'heure, il avait fini ; les masques, toujours sans mot dire, emportèrent son œuvre.

Un objet lumineux, dans un coin sombre, frappa son regard. C'était une feuille de papier dont les bizarres reflets de lumière semblaient exhaler une odeur sulfureuse : il la prit et lut :

— Quels sont nos devoirs envers Dieu ?

Et il écrivit :

— *Guerre* contre lui !

Il lut encore :

— Quels sont nos devoirs envers nous-mêmes ?

Ft il écrivit :

— Conquérir une *liberté* illimitée !

Il lut encore :

— Quels sont nos devoirs envers nos semblables ?

Et il écrivit :

Égalité pour tous !

César regardait, atterré, ces mensonges blasphématoires, sortis si spontanément de sa plume et où se traduisaient ses conférences avec le vieux juif, quand le personnage qui l'avait introduit reparut : il toucha de son épée les deux feuilles qui s'y attachèrent comme d'elles-mêmes et il partit. Olgan s'apprêtait à le suivre, un geste énergique le cloua au sol.

Il fallait encore attendre.

Ce ne fut pas long. Le frère *Terrible* se présenta

de nouveau : d'un ton solennel, il dit au jeune homme qui frémit, croyant reconnaître la voix :

— Frère, — on va bientôt te donner ce nom, — notre maître très sage et très vénérable te juge digne d'être mis au nombre des enfants de lumière ; si tu es prêt, tu n'as qu'à me suivre. Le veux-tu ?

Sur sa réponse affirmative, il lui bande les yeux, lui ôte sa montre et tout l'argent ou métal qu'il porte sur lui, puis il lui arrache son habit, entr'ouvre sa chemise qui laisse à nu le sein et le bras gauche, lui dénude le genou droit, lui enferme le pied dans une pantoufle, et enfin lui entoure le cou d'une corde dont il tient l'extrémité dans sa main.

Il l'entraîne ensuite dans une sorte de long corridor sombre. Ils marchent ainsi pendant un quart d'heure, et s'arrêtent devant une lourde porte massive au-dessous de laquelle flamboie un rayon de lumière.

Le frère place Olgan près de cette porte.

— Heurte fortement, lui dit-il.

Personne ne répond.

— Heurte plus fort.

Le silence n'en devient que plus profond.

— Heurte encore plus fort.

Et une voix formidable, qui semble sortir des entrailles du sol, s'écrie :

— Quel est l'audacieux profane qui tente ainsi de forcer l'entrée du temple de lumière ?

Olgan, trop ému pour répondre, garde un silence qui l'écrase. Le frère Terrible prend la parole en son nom :

— L'homme qui vient de frapper est un profane désireux de voir la lumière et qui vient la solliciter humblement de notre respectable loge.

Aussitôt la porte s'ouvre; et le jeune impétrant entre dans une salle à l'air tiède et parfumé.

Le frère Terrible dit à César de s'agenouiller; puis il s'éloigne rapidement, et le jeune homme demeure seul absorbé dans une méditation amère.

Bientôt des voix se font entendre : il lui semble qu'elles soupirent des profondeurs du sol et qu'un hymne bruit doucement à ses pieds; il écoute : les les chants cessent, mais il croit entendre des êtres humains qui s'avancent à pas cadencés, et qu'une sorte de procession fait le tour de l'appartement où il se trouve.

Au milieu du silence, une voix rude articula distinctement :

— Je dénonce Étienne Bréard.

— Pourquoi ? dit une autre voix.

— Parce qu'il s'est séparé de la communauté pour travailler seul, et surtout parce qu'il travaille trop.

— Quel grand mal! fit une voix qui râlait.

Il y eut un « tolle » général.

— Faux frère ! s'écria-t-on.

— Silence! s'écria une autre voix qui sembla faire autorité. Laissez le dénonciateur continuer.

Oui, l'homme qui travaille seul, qui travaille à la tâche, est gravement coupable envers ses frères. Quand il travaille bien comme Bréard, tous les propriétaires le demandent et renvoient les autres. De sorte que cet individu rapporte chaque semaine à sa femme moitié plus que nous, et nous prive ainsi d'une semaine de travail.

— Quel est votre bon plaisir ?

— Que Bréard soit condamné.

— Soit, numéro 35, vous surveillerez Bréard, et saurez lui créer des montagnes de difficultés, sous les-

quelles il étouffera jusqu'à ce qu'il se torde dans les affres de la misère.

— Je le calomnierai ! fit une voix en sourdine tout près de César que ce dialogue impressionnait vivement en faveur de ses nouveaux frères.

— Je dénonce le fermier J. de Bruchard, dit un autre.

— Pourquoi ?

— Il a chassé un de nos frères parce qu'il est de cette loge.

— Frères, voulez-vous que les domestiques de Bruchard lui soient enlevés.

— Nous le voulons.

— Numéro 24, vous êtes chargé de faire suspendre les travaux pendant deux mois chez ce fermier, en écartant soigneusement de lui tous ceux qui voudraient le servir !

— C'est souverainement injuste ! pensait Olgan.

— N'y a-t-il plus de dénonciations à faire ? demanda la voix autoritaire.

— Si ! Si ! je dénonce le curé et l'instituteur !

Un battement de main acclama cette délation : César était tout oreille, mais il en fut pour ses frais. On parla longuement à voix basse, et il ne put suivre le courant des conversations animées. Il crut seulement comprendre qu'un complot terrible s'ourdissait dans l'ombre.

Tout son être se révoltait ; le dégoût des abjectes platitudes qu'on le condamnait à faire et à entendre prenait dans son cœur un essor que les forces décuplées du paganisme renaissant en lui n'auraient pas été, semblait-il, capables d'apaiser.

César n'était pourtant pas encore au bout de ses

peines, et les simagrées auxquelles on l'assujettissait n'étaient pas près de finir.

— Frères, dit le président, on m'a averti qu'un profane s'est introduit parmi nous pour implorer la lumière et baigner son âme dans ses flots bienfaisants. Tous sont-ils recouverts du masque protecteur? tous ont-ils attaché à leurs épaules la robe mystique?

— Tous.

— L'impétrant a-t-il fait preuve de courage dans l'épreuve de *la Terre?*

— Je n'en ai jamais vu de plus intrépide, dit le frère Terrible.

— Admettez-le donc aux épreuves qui doivent suivre, et conduisez-le d'abord entre les deux colonnes de protection.

Une fois placé là César subit l'interrogatoire de rigueur applicable à tout candidat à la haute dignité de franc-maçon.

Puis vinrent les épreuves de l'air, de l'eau et du feu.

Un roulement se fit entendre : avec un peu de bonne volonté et beaucoup de frayeur, César l'eût comparé à la foudre éclatant dans le lointain; comme il n'avait ni bonne volonté ni frayeur, il ne sourcilla pas. — Puis il sentit sa main humectée par l'eau horriblement froide dans laquelle on la plongeait; se souvenant à temps des conseils du pharmacien, il ne broncha pas. — Au même moment l'épreuve du feu commençait: une chaleur douce lui montait aux genoux et il se trouvait entouré de flammes de toutes parts. Il se rappela ses expériences de chimie avec le lycopode, juste à temps pour s'empêcher de pousser un cri, qui eût mal fait dans le tableau; et il eut raison, car les flammes s'éteignirent bientôt d'elles-mêmes.

Toujours les yeux bandés, on lui fit faire les trois voyages mystiques à la recherche de la vérité, qu'on ne trouve pas, bien entendu; on lui fit monter les degrés de l'échelle sans fin qui n'a que six échelons...

Un immense dégoût surgissait dans l'âme de César à chaque nouvelle épreuve, et il était bien près d'envoyer tout promener, quand le président s'écria :

— C'est bien. Le candidat résiste avec fermeté : appliquez-lui maintenant les deux terribles épreuves de la fin, et s'il résiste toujours, il sera enfin admis au serment.

Ouvrez-lui d'abord la veine, afin qu'il nous donne une preuve de son dévouement absolu, car il doit savoir que la société dans laquelle il désire être admis pourra exiger au besoin qu'il verse pour elle jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Ces dernières paroles impressionnèrent fort César, et une pâleur affreuse envahit son visage, quand le frère Terrible saisit son bras nu pour exécuter les ordres du vénérable. Il revint vite à lui, quand il sentit que la terrible épreuve ne consistait qu'en une simple piqûre d'épingle. Il eut bien envie de rire, mais il se contint.

— Que le fer chaud, reprit la voix du vénérable, imprime sur l'épaule du candidat l'empreinte indélébile de son affiliation.

Olgan ne trembla pas cette fois : il commençait à s'habituer aux jongleries maçonniques. Et il eut raison, car on se contenta d'effleurer son épaule avec le pied d'un verre légèrement chauffé; le léger duvet qui couvrait sa peau fine ne fut pas même endommagé.

— Sont-ils bêtes, pensait César, et le pharmacien qui voulait m'épouvanter avec ses expériences terribles!

Il n'en était pas moins profondément écœuré et

agité d'un tremblement nerveux. Ce fut d'une voix faible et altérée qu'il répéta avec le président le serment suivant :

— Sur toute la *liberté* que je professe dans *tous les cinq sens naturels*, sur l'existence de ma *raison* et de mon *esprit*, *que je déclare n'être nullement assujettis*, sur l'*intelligence* qui me soutient, me sert de guide et m'éclaire; oui, je promets, je jure et fais vœu de garder inviolablement tous les secrets, signes et mystères qui m'ont été jusqu'à présent dévoilés et qui me seront révélés à l'avenir; les approuvant à haute et intelligible voix et sans crainte, à présent que ma vue est libre et non préoccupée, que je n'ai aucun regret de m'être engagé, quoique dans l'obscurité de nos loges, déclarant de cœur et les tenant pour inviolables; permettant, si je les révèle, que mon corps subisse toutes les peines et rigueurs qui m'y engagent : qu'on m'ouvre les veines des tempes et de la gorge, et qu'exposé nu sur la plus haute pyramide, je sois exposé à souffrir, sur cet hémisphère, les rigueurs des vents, l'ardeur du soleil et les fraîcheurs des nuits; que mon sang coule lentement de mes veines, jusqu'à l'extinction de l'esprit qui anime la substance, la matière corporelle; et, pour augmenter les souffrances du corps et de l'esprit, que je sois forcé de prendre chaque jour une nourriture proportionnée et suffisante pour prolonger et conserver une faim dévorante et cruelle, n'y ayant rien de trop rigoureux pour un parjure. Que les lois de la maçonnerie soient mes guides pour m'en garantir, et que le Grand Architecte de l'Univers me soit en aide. *Amen*.

— Jurez-vous, sur votre âme, d'observer tout ce qui est contenu dans ce serment?

— Je le jure, répondit Olgan d'une voix sifflante

Alors, le vénérable célébra astucieusement les louanges du jeune candidat qui n'avait pas reculé devant toutes ces horreurs. César, qui, jusque-là, avait été tantôt fort, tantôt tremblant, fut tout à coup anéanti, car il comprenait qu'il venait de river lui-même à son genou une lourde chaîne qui ne le quitterait plus.

L'exécrable serment qu'il venait de prononcer n'était pas conçu dans la formule ordinaire au grade d'apprenti : à l'instigation du pharmacien qui savait quelle recrue il amenait à ses « frères », on y avait substitué celle qui était usitée pour la réception d'un grade élevé, formule dont les affreuses menaces empêcheraient, pensait-on, le candidat de trahir, le jour où cette fantaisie lui traverserait le cerveau. Nous verrons quel fut le succès de ces précautions infâmes.

Pour le moment, le but était atteint. César, complètement effrayé, était à la merci des individus qui comptaient l'exploiter.

Il ne voyait pas cependant tout l'horrible des paroles qui venaient de souiller sa langue sanctifiée par le sel chrétien du baptême. Il ne voyait pas qu'en jurant sur ses sens *libres*, il avait déclaré la chair en révolte permanente contre l'esprit ; qu'en prenant à témoin son intelligence *libre*, il s'était lui-même rébellionné contre Dieu ; qu'en jurant seulement par ses sens et sa raison, il avait érigé ces facultés en divinités suprêmes, il avait déifié la chair déchue. Et l'eût-il vu, qu'il eût juré quand même, puisque son impiété avait atteint son apogée de profondeur, et que son cœur applaudissait ses lèvres.

Ce qui l'épouvantait, c'étaient ces imprécations, ces malédictions qu'il avait accumulées sur sa tête. Une dernière cérémonie allait porter à son paroxysme la rage qui l'obsédait.

— Frères, s'écria le vénérable, le candidat a magnifiquement soutenu les épreuves ordinaires : Votre bon plaisir est-il que nous l'en récompensions?

— C'est notre bon plaisir.

— Amenez-lui le messager du Grand Architecte, qu'il embrassera!

Aussitôt un remue ménage se fit dans la loge; et un parfum se glissa dans l'âme d'Olgan, au milieu des boues qui l'obstruaient...

— Embrassez, lui dit le frère Terrible, tandis qu'un pas léger s'approchait de lui.

Il allongea les lèvres et éclata en un *Pouah!* formidable... Au lieu du joli visage qu'il espérait effleurer, on lui avait présenté le derrière crotté d'un sale bouc.

Sans lui laisser le temps de se remettre, on enleva le bandeau dont le frère Terrible avait aveuglé ses yeux.

César était dans une chambre spacieuse, complètement tendue de bleu, et dans laquelle un grand nombre de cierges répandaient leur lumière et leur parfum. Il se trouve au milieu d'hommes revêtus de robes blanches et de masques blancs, qui semblent le menacer de l'épée nue qu'ils tiennent à la main, car ils la dirigent vers sa poitrine.

Il considère tout avec des yeux encore troublés; le vénérable lui dit :

— Frère, ne craignez rien des glaives qui sont tournés vers vous. Ils ne sont menaçants que pour les parjures. Si vous êtes fidèle à la Franc-Maçonnerie, ces glaives seront toujours prêts à vous défendre. Mais si, au contraire, vous veniez jamais à la trahir (et il scanda lentement ces mots), aucun lieu de la terre ne vous offrirait un asile contre ces armes vengeresses.

Enfin, les dernières cérémonies s'accomplissent au

milieu des cantiques de réception que les « Frères » entonnent en chœur. On remet à César le mot d'ordre *Jakin*, et le mot de passe, *Tubalcain;* et on lui apprend à faire lestement le signe du grade qu'on lui confère. Puis on le ceint d'un tablier de peau blanche, où sont brodés les insignes maçonniques, l'*équerre* et le *compas;* enfin on dépose entre ses mains une paire de gants de femme qu'il devra offrir à celle qu'il estime le plus, c'est-à-dire à une maçonne.

L'initiation est terminée : César, le profane, est devenu *apprenti maçon*.

Tous arrachèrent les bandes de velours noir qui protégeaient leur visage, et César reconnut avec stupéfaction, mêlés à une ignoble cohue de voyous, les représentants de l'aristocratie des environs qu'il avait pu entrevoir. Le vénérable était le juge de paix du canton.

Deutch vint prendre son ami par la main, et ils sortirent, tandis que la réunion s'évanouissait dans les ombres noires de la nuit.

Quand l'air frais vint battre son front crispé, César sentit un flot de vie circuler dans ses artères brûlantes; il se secoua comme pour échapper à l'obsession d'un rêve affreux. Il gardait un silence rageur. Le pharmacien, trouvant ce mutisme de mauvais augure, après la fête brillante qui avait eu lieu, ouvrit la conversation, et, comme Olgan ne répondait que par monosyllabes, il s'écria :

— Comment ! à cette heure où vous venez (il ne le tutoyait plus) de laver votre ignorance dans les ondes de la lumière, vous restez comme accablé par le poids fatidique d'un mal secret !

— Si j'avais su ! gronda le jeune homme, en qui la pensée d'avoir été berné allumait la colère.

— Dites plutôt : si je savais ! Car c'est certainement l'ignorance du symbolisme attaché à nos rites mystérieux qui vous empêche d'admirer ces cérémonies sacrées.

— J'avoue que je n'y ai vu que de niaises momeries qui m'ont soulevé le cœur de dégoût.

— Voilà qui m'étonne. Qu'un esprit vulgaire et grossier s'encroûte dans les apparences extérieures et ne scrute pas les significations cachées, bon ; mais qu'un esprit délié comme le vôtre, mon cher César, n'ait pas été frappé par nos mystères, voilà ce qui me surprend. Je vous avais jugé plus grand.

César, malgré lui, s'intéressait ; son amour-propre souffrait de paraître au-dessous de l'idée qu'on s'était faite de lui, et peu à peu il rentrait sous la domination du juif.

— Il faut donc, reprit celui-ci, que je vous ouvre les trésors de sagesse renfermés dans nos greniers sombres ; car je ne pourrais souffrir que mon meilleur ami (il scanda les mots suivants) reste sur ce point inférieur au plus ignare de nos ouvriers, qui vous expliquerait tout cela aussi bien que moi.

— Je vous écoute, interrompit le jeune homme piqué ; mais faites vite.

Le vieux juif se mit à dérouler dans son style imagé le symbolisme des épreuves de la nuit. César but avec avidité ces paroles envenimées ; le trait s'enfonça un peu plus dans sa blessure qui se faisait incurable. Ce qui lui avait paru ridicule devint plausible et louable.

Il sut que les liens qui avaient noué ses coudes figuraient les ténèbres de la superstition dont les rois et les prêtres avaient souillé son âme, et que le dépouillement qui lui avait été si sensible indiquait que le maçon doit déposer à l'entrée du temple toute pudeur et toute

propriété; le luxe, même celui des vêtements, enfantant tous les vices, et le vrai maçon ne devant rien posséder en propre.

Ce fut surtout à propos de la religion que le juif s'étendit en longues explications, car il savait de quelle défaveur elle jouissait dans l'esprit du jeune homme. C'est l'habitude de ces gens habiles : ils insistent sur les points qu'ils savent agréables à leurs dupes, et glissent légèrement sur les autres. Deutch aurait tout autrement agi envers un catholique qu'il aurait voulu introniser dans sa secte :

— Ta réponse, dit-il, en tutoyant César de nouveau, a été grandement appréciée par le vénérable conseil de l'ordre, et on a admiré ta franchise et la netteté de tes déclarations. Les hommes de ta trempe sont rares, vois-tu; maintenant que la confiance de nos maîtres se repose en toi, tu es sûr de monter rapidement au faîte du temple symbolique. Hélas! que de fois il faut temporiser avec les nouveaux venus!

Les préjugés sont tenaces, et, quand ils enfoncent leurs crocs barbelés dans l'âme de l'homme, il faut bien des déchirures sanglantes, bien des désillusions pour leur faire lâcher prise. Les sages de la maçonnerie savaient cela, c'est pourquoi ils ont prescrit de recevoir tous les candidats, quelles que soient leurs réponses à ces questions préliminaires. Tu aurais répondu en bon catholique qn'on t'aurait reçu quand même; seulement la suspicion aurait plané sur toi. Au contraire, ta réponse est complètement maçonnique et exprime dans un puissant résumé le but que nous visons : tu peux nager dans les pleines eaux du succès.

César était complètement rattaché à la secte; l'ambition et les louanges avaient maîtrisé ses émotions.

L'aube tremblait au ciel, et le suppôt de l'enfer

déclamait encore dans la rue glacée. Les deux amis se quittèrent.

— Gare à lui, s'il lui prenait fantaisie de trahir! dit Deutch, en déposant un objet brillant sur son comptoir. César se hâta de rentrer à pas de loup ; tout le jour, il resta pâle et rêveur.

XII

La place d'Armes des Blanques devenait trop petite pour la foule qui, débouchant de l'église, après la messe du matin, s'y répandait en flots grossissants.

Les villages normands ont gardé comme un reflet du passé, et les paysans d'aujourd'hui semblent se souvenir que leurs ancêtres traitaient leurs affaires publiques sur le seuil de l'église, après la messe paroissiale. Les affaires publiques ne sont plus de leur ressort, mais les réunions après l'office n'ont pas cessé pour cela ; on y discute encore toutes les affaires privées. C'est un spectacle charmant que de voir ces mâles visages bronzés s'animer lentement et ensuite, dans la fougue de l'expression, se contracter en gestes pleins d'énergie.

C'est un va-et-vient de paroles, de phrases entrecoupées, de brusques interruptions, de joyeuses exclamations, d'appels éclatants ; tout cela se confondant et émergeant à grand'peine du fouillis tout bigarré où les parents s'embrassent, où les amis s'étreignent les mains.

Ces villages n'ont point besoin de journal : les réunions du dimanche en apprennent plus que les gazettes les mieux commissionnées en curieux reporters ;

et les nouvelles débitées sur cet agora d'un nouveau genre ne sont guère moins sûres. On commence par les informations intimes. Les parents, les amis se demandent comment la semaine s'est passée, si tout le monde va bien à la chaumière, question dans laquelle on comprend naïvement bêtes et gens, et à laquelle j'ai plus d'une fois entendu répondre: «Non, tout le monde ne va pas bien, nous avons une vache malade. » Ne riez pas de la simplicité de ces braves gens: une vache est quelquefois tout leur trésor ; il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'ils s'en préoccupent un peu. On ne rirait pas d'entendre un riche banquier se plaindre de la hausse ou de la baisse.

Puis c'est le tour du pays entier, et les nouvelles à sensation circulent sur la place tumultueuse. C'est là qu'on apprend les maladies qui règnent, les morts qui se produisent, les mariages qui vont se faire, les baptêmes que la cloche a sonnés, et aussi les scandales ; car il y en a quelquefois qui sont, il est vrai, bien pâles, comparés à ceux de nos grandes villes.

Ce jour-là, des raconteurs, sortes d'écumeurs de mer sur l'océan incertain des événements de ce bas monde, et qu'on pourrait appeler des forbans de nouvelles, sillonnèrent la foule. Autour de chacun d'eux un long flot de têtes avides oscilla lentement, secoué par la curiosité.

La foule, sympathique, s'amoncelait autour d'un grand diable à carrure herculéenne, monté sur une borne et dominant l'auditoire mobile.

A mesure que les mots roulaient sur sa langue loquace, une pâleur blême envahissait les visages brunis ; une souffrance mordait au cœur ces natures énergiques, et des sanglots grondaient dans les gorges. Quand l'orateur ambulant eut fini, la place était boudée

jusqu'aux quatre coins et on eût dit que ces mille voix allaient battre l'air d'acclamations immenses.

Il y eut un silence, où les âmes furent pleines de pensées.

Puis, avec le bruit sourd d'un chariot qui fait gémir les pavés, une poussée puissante, irrésistible, rude, se fit, et la foule anxieuse coula vers la porte de la mairie, où les conseillers municipaux, dans une gravité de sénateurs romains, siégeaient en séance.

On voulait entrer.

— Trop tard, mes agneaux, fit d'une voix goguenarde un rustre, rougeaud, planté sur de longues jambes, que tout le pays nommait l'âme damnée du pharmacien. La clique est là, ajouta-t-il, et le papa blanc est dans de beaux draps.

La curiosité s'aviva; un éclair s'alluma dans les prunelles.

— Silence! articula durement le semeur de nouvelles; pas un cri n'émergea hors des poitrines frémissantes, mais contenues. Un silence formidable enveloppa la place houleuse; les voix du dedans pénétrèrent jusqu'aux derniers rangs des curieux; et l'on entendit le vieux Deutch lancer ces mots diaboliques :

— Oui, je le maintiens; le curé de ce village est coupable de crimes monstrueux, qui méritent la Cour d'assises.

Un frisson d'horreur erra autour de la table où étaient assis les douze conseillers municipaux : les têtes se firent livides, le regard s'assombrit et le sang afflua au cœur.

Seuls, trois représentants de l'illustre assemblée contractèrent leurs lèvres dans un rire vainqueur qui contrasta désagréablement avec la consternation générale.

L'un de ces individus, à mine de sorcier, avait toujours applaudi les motions du juif et même, il ne venait au conseil que pour cela; aussi ses pairs le voyaient toujours avec un affreux dégoût gravir le perron de la mairie : sa venue était l'annonce de la tempête. Grand, sec, maigre, sorte de cadavre ambulant, on aurait dit que ses jambes, affreusement décharnées, qui rendaient un son de sépulcre à chaque pas qu'il faisait, allaient se désassembler sous lui pour jeter définitivement dans la boue la dégoûtante carcasse qui en avait tant vomi. Le bruit courait dans le peuple que c'était un renégat; c'était dans ce racontar que l'on cherchait l'explication d'une haine contre l'Église que rien ne semblait devoir apaiser.

Le second des rieurs était un aubergiste de l'endroit qui s'était bêtement laissé prendre aux appâts trompeurs de l'ambition et qui, pour arriver au faîte de la gloire, s'était fait anticlérical, depuis que le vent avait tourné à l'anticléricalisme. Le pharmacien l'avait pris dans ses filets, en faisant miroiter à ses yeux la place d'adjoint, qui pourrait fort bien convenir à sa taille s'ils parvenaient à renverser M. de Roqueverte. Et ils étaient partis en campagne.

Le troisième était un petit homme douillettement gras, qui n'avait jamais eu d'autre souci dans ce bas monde que de se procurer une bonne tranche de bœuf arrosée d'un litre de doux genièvre. Arrivé au conseil municipal par je ne sais quelle lubie de ses concitoyens et ne sachant qu'y faire, il avait pris le bon parti de ronfler simplement pendant les discussions et de répondre imperturbablement : « Comme ces messieurs, » quelque énormité qu'on lui proposât. Ce jour-là, placé entre deux rieurs, il avait fait comme ces messieurs, il avait ri.

La salle, bête, sentant venir quelque gros scandale, riait, elle aussi. Peut-être y avait-il plus que cette espérance, car, à plusieurs reprises, les meneurs avaient lancé au pharmacien des regards d'intelligence ; la cohue se composait de toutes les sommités du vice qui infestaient la contrée et qui, cela va de soi, étaient les bons amis de Deutch. On eût dit un complot qui éclatait, strident et moqueur.

Le marquis de Roqueverte, indigné, promena sur toute cette foule un regard froid, plein de puissance et de commandement, et fit rentrer dans les poitrines les bouts de conversation qui commençaient à s'égrener en longs chuchotements.

— Votre parole, dit-il lentement au juif, ne suffit pas pour attacher la honte à un visage vénérable! Quels sont vos témoins ?

Et dans ses yeux flambait une colère contenue.

— Mes témoins, glapit l'accusateur, vous n'avez pas le droit de les exiger ici...

— Vous n'aviez pas plus le droit d'accuser, riposta derrière lui une voix impérieuse.

Deutch se retourna et reconnut Max de Roqueverte. Il trembla.

Le marquis fit un signe à son fils, et, froid comme un juge, il répéta :

— Vos témoins ?

— Je veux bien condescendre à les produire à vos yeux pour vous donner une preuve de ma bonne foi.

Tout le monde acquiesça en silence. L'émotion allait grandissant. Deutch se dirigea vers un coin de la salle où la mère *Mort-aux-Rats* se tenait accroupie, un paquet dans les bras. Un rideau vivant se ferma sur lui. Le jeune de Roqueverte, debout sur la pointe des pieds, observait.

Cinq minutes, longues comme des siècles, se passèrent. La curiosité faisait battre les tempes, les têtes s'échauffaient.

Enfin le pharmacien revint, poussant devant lui un être malingre et chétif, dans lequel on reconnut la pauvre petite Zéphyrie, la fille somnambule de S.·., Satania. Nous avons déjà fait connaissance avec elle pendant une nuit d'hiver.

L'interrogatoire commença, long, troublant. Le marquis de Roqueverte voulut prendre la parole, mais Deutch se hâta de poser les questions lui-même.

La pauvre enfant, pâle, exténuée, tremblait sous ses haillons; une sueur froide mouillait ses tempes et coulait le long de ses mains grêles. Aux premières questions du pharmacien, un gémissement siffla dans sa poitrine, ses bras se courbèrent devant sa figure terrifiée, elle se consuma en stériles efforts pour repousser une vision atroce.

Puis bientôt, vaincue, elle s'affaissa sur le plancher de la salle, et, lentement, elle décrivit aux assistants une scène horrible à laquelle Deutch disait qu'elle avait assisté.

La salle buvait anxieusement les paroles de la somnambule, une joie féroce se répandait sur les faces gouailleuses; et volontiers on eût applaudi le pharmacien qui triomphait. Déjà, des conseillers levaient la tête vers lui et approuvaient dans un clignement d'yeux significatif.

Le marquis ne perdait pas courage, mais sa tête se perdait dans un inextricable dédale d'aventures qu'il ne pouvait concilier. Il s'en allait crier au faux témoignage quand son fils lui dit à l'oreille :

— Père, c'est une hypnotisée. Laissez-moi faire : les imposteurs vont être démasqués.

M. de Roqueverte n'avait jamais voulu croire à l'hypnotisme; et il avait toujours traité de billevesées ce que son fils lui racontait à ce sujet. Il en aurait été de même à cette heure, si Max avait donné à son père le temps de répondre.

— Messieurs, s'écria-t-il, il se passe ici des choses extraordinaires qui sont en dehors du domaine de l'homme. L'accusation que vous venez d'entendre n'a pas été portée par cette malheureuse enfant, mais par un autre personnage qui a parlé par sa bouche.

Au milieu de l'auditoire frémissant, Max s'avança vers la petite Zéphyrie, et, à son tour, pratiqua sur elle les passes magnétiques.

Le pharmacien, le regardant faire, se prit à grommeler en souriant :

— Continue, beau damoiseau, je ne te crains guère; car tu t'adresses à plus fort que toi.

Le jeune homme se redressa et, anxieux, interrogea. L'enfant répéta d'une manière plus nette sa première déclaration. On chuchota.

Max, intrigué, voulut réveiller l'hypnotisée. Vains efforts : elle le regardait, sans trembler maintenant, de ses grands yeux vitreux, et semblait le défier.

Le murmure confus qui roulait autour de l'imprudent éclata en sifflets formidables : la foule ricana.

Le marquis, n'écoutant que son amour de père et son indignation, fit évacuer la salle; la porte se ferma, tandis que le pharmacien éclatait en protestations.

Au dehors, la foule compacte et serrée entourait de ses mouvants replis les séides de Deutch qu'on venait de jeter si brutalement dehors; un revirement étrange se faisait. Leur récit habilement distribué entamait les convictions, et la calomnie plantait ses premières assises dans des cœurs qui jusque-là avaient été dévoués.

Un grand brouhaha de voix, qui descendait de la mairie, commanda le silence. On écouta.

La porte s'ouvrit de nouveau. Le pharmacien, que le garde champêtre poussait par les épaules, dégringola le perron en rayonnant. Arrivé au bas, il se retourna et clama :

— Marquis de Roqueverte, tu l'as voulu ! L'outrage vient d'être fait devant tout le village, ma vengeance aussi se fera sous les yeux de tous. Elle ne tardera guère.

Après cette menace, il disparut. La foule indécise, et diversement agitée, stationna quelque temps, puis se dispersa en petits groupes.

— Qui aurait pensé, disait un jeune homme, que M. le curé, ce vieillard à cheveux blancs, fût capable d'aussi grandes infamies !

— Mensonge et calomnie ! reprenait un vieillard, avec des larmes dans la voix.

— Vous verrez, disait-on dans un autre groupe, que le marquis de Roqueverte a des raisons de défendre le curé, car il doit avoir sa part de culpabilité.

— Lui ou son fils, répondait-on.

Ce jour-là, il y eut peu d'assistants à la messe de paroisse.

XIII

César Olgan à son ami Vulpius Adamo.

« Les événements se précipitent. A peine suis-je entré dans cette fameuse association dont tu te plais à faire l'éloge, que le monde change sous mon regard, et que mille bouleversements se produisent. Je ne me serais jamais douté qu'une si petite démarche pût

opérer tant de changements excessifs, et je me rends encore bien imparfaitement compte de la formidable puissance que possède la Franc-Maçonnerie.

» Ah ! tu avais bien raison de me dire que c'est la reine du monde contemporain, reine despote, qui fait tout plier sous son joug infernal ! Aussi est-ce en tremblant que je songe à cette puissance immense par laquelle je crains d'être broyé moi-même. Je vois avec douleur, qu'au lieu de la grande liberté promise, on n'impose aux adeptes qu'une tyrannie noire et affreuse : « Obéis ou meurs », telle est la devise que le nouvel initié entend sans cesse retentir à ses oreilles.

» Et de quelles bassesses n'ai-je pas payé le doux privilège d'aliéner ma liberté ! Pendant les ineptes momeries de l'initiation, je sentais à chaque instant mon cœur bondir de dégoût, mon courage défaillait, et je ne sais par quel heureux hasard ma tête ne s'est pas misérablement brisée.

» Alors une vision comme je n'en avais encore vu, a passé, terrifiante, sous mes yeux : j'ai vu tout le passé de ma vaillante famille s'incarner dans un des miens qui tomba, glorieux, aux champs de la Vendée, et se lever avec véhémence contre mon apostasie pour me maudire. Oh ! quelle douleur aiguë a poignardé mon cœur ! Moi, fils d'anciens preux, dont le nom a brillé dans les écussons des croisades, ravalé au coudoiement des juifs, de ceux qui portèrent la rouelle jaune, descendu à serrer la main d'infâmes démolisseurs, dans les plus dégoûtants tripots... Ah ! comment en suis-je venu là !

» Comment ? C'est pourtant bien simple.

» Te rappelles-tu la scène de l'Évangile où l'Homme-Dieu permet à Satan de le tenter ?

» Jésus résiste doucement aux miroitements de la

tentation et répond superbement au vomi de l'enfer : « Il est écrit : Tu adoreras seulement le seigneur ton » Dieu. » — Les hommes sont moins fiers que leur Dieu ; ils se prosternent devant Satan, qui, en échange de leurs défaillances, leur prodigue les richesses et les plaisirs. Voilà, en trois mots, l'histoire du monde et la mienne.

» Tu m'as connu pauvre dans mes habits rapés, rongé au cœur par le mal affreux du siècle, mal qui fut la perte de tant d'âmes, nées si belles et mortes peut-être depuis...

» Mon esprit fut envahi par le doute, et mon cœur se trouva ravi, emporté, par les idées de vie large et riche qui s'implantent nécessairement dans les âmes vides de la foi chrétienne. Tu étais, comme moi, poussé par les mêmes espérances, et bientôt nous dîmes adieu au rocher solitaire et protecteur, pour voguer, selon les hasards du jour, à la recherche d'un bonheur fugitif.

» Mon excellente mère, portant au cœur l'amour des anciens temps, est restée là-bas, dans une humble chaumière, au pied de la montagne, vivant de souvenir et d'extase... La Révolution, que j'ai voulu bénir pour partager son butin, a dépouillé mes ancêtres de leur léger domaine ; ma mère est pauvre, mais généreuse ; ma mère est simple, mais grande : l'effusion de sa tendresse est sa fortune, sa vertu est sa gloire. Elle est digne des anciens.

» Te faire le portrait de cette femme forte, c'est te dire comment elle m'a élevé. Dès mes plus tendres années j'appris à bénir ce qui fait sa joie, et mes mains innocentes se levaient avec amour vers le ciel. Au prix des plus lourds sacrifices, ma mère put faire déposer dans mon âme les premières semences de la

science, don fatal qui devait lui enlever son enfant. Et je l'aimais, ma mère !

» Eh bien ! j'ai mis le pied sur tout cela ; j'ai marché sur mon cœur, j'ai jeté au vent mes souvenirs, j'ai arraché la vie de mon âme ; maintenant je me traîne vide, misérable, nu.

» Ma foi s'éteignit ; je voulus jouir et m'*amuser*.

» S'amuser ! N'est-ce pas le but suprême de notre société vermoulue ? — Considère ce que tu as entendu, comme moi, appeler les classes dirigeantes. Ce sont les descendants des preux qui *dirigeaient* autrefois nos armées sur les champs de bataille, qui étaient à la tête de toutes les grandes œuvres et qui, là, moissonnaient l'honneur et la gloire à pleines mains. On pourrait croire que leurs fils n'ont d'autre ambition que celle de marcher sur leurs nobles traces ! — Ah ! bien oui, ils sont tout pleins de fierté, quand ils ont dirigé un *cotillon* dans un bal ou bien un *mail-coach* dans une course ; et c'est tout. Leurs pères travaillaient, ils s'amusent ; leurs pères avaient de longues heures sérieuses, eux, ignorent jusqu'à ce mot qui n'est pas de notre époque, en effet.

» J'ai suivi le courant, j'ai fait comme ces fils dégénérés, auxquels je pourrais me mêler sans crainte si je portais mon nom véritable, et surtout si j'apportais un gousset bien garni. Car pour s'amuser, il faut de l'argent. Aussi la devise commune est-elle celle-ci : « Soyez riches, et vous serez considérés. » L'argent tenant lieu de tout, cela explique la fièvre de richesse qui agite le corps social.

» C'est en voyant cet abaissement des caractères que je me suis dit : « Pourquoi serais-je plus haut et » plus fier que ceux de mon temps ? Dans tous les » temps, surtout dans le nôtre, les hommes sortant

» de la ligne font peur : on est petit, rapetissons-nous » on persécute, persécutons. Soyons du monde où » l'on spécule, où l'on agiote, où l'on tripote, où l'on » délaisse les occupations saines, les travaux nobles, » pour courir au gain rapide ; où finalement on » s'amuse. »

» Et c'est ainsi que je me fis un des mille sacrificateurs du temple, où sont offerts en holocauste au veau d'or la fortune, la paix, la sécurité, la dignité morale, quelquefois la vie de tant d'hommes et de familles.

» Parfois un souvenir du passé monte de l'abîme dans lequel je l'ai précipité et me tourmente le cœur : alors je m'aperçois des vagues de boue sur lesquelles je suis balloté, et je frémis du présent que je me suis fait.

» Je traverse en ce moment une de ces heures d'angoisse ; un éclair a brillé dans la nuit sombre de ma vie et m'a jeté dans une stupeur profonde : j'ai vu quels haillons abritent ma nudité et mon âme desséchée. Je me croyais un philosophe, et je ne suis qu'un sot ; ceux-là seuls sont grands qui portent en eux une conscience pure !

» Je viens de voir un vieillard couronné d'années et de dévouements tomber misérablement dans l'embuscade préparée par un cœur pour qui la reconnaissance est un fardeau, et la vertu une ennemie. Le marquis de Roqueverte n'est plus maire de notre commune. Le pharmacien et ses affidés l'ont poussé brusquement à un acte illégal, je l'avoue, mais parfaitement juste cependant : faire jeter à la porte un insolent n'est pas un crime pendable. Le lendemain, l'acte de suspension arrivait, et le bénin préfet dont je t'ai parlé écrivait à Deutch que la signature y était apposée depuis trois mois. Tu vois à quelle échelle de bassesse

se mesurent les fonctionnaires de notre gouvernement, et à quels moyens petits et rampants ils ont recours pour éloigner un homme qui les gêne.

» Ce marquis de Roqueverte est si grand, si noble, si fier, que, malgré moi, je me suis pris à l'aimer. Il me semble revoir une de ces grandes figures de l'ancien temps qui passent dans les beaux récits dont ma sainte mère animait mon enfance; et l'avalanche, dirigée avec art, qui vient de l'engloutir, m'enlève comme une partie du cœur.

» Ce n'est pas tout. L'horrible accusation — qui, promulguée au conseil municipal, a soulevé l'acte illégal en question, — retombe en flots de honte sur tout un clan de têtes vertueuses et sème l'effondrement sous des vies paisibles.

» Une vierge, sorte d'ange de missel, qui illumine d'un rayon souriant le pauvre castel du marquis ; un jeune homme au cœur pur comme le cristal, vrai chevalier taillé à l'antique ; un prêtre vénérable, à qui on ne peut reprocher qu'un dévouement trop absolu et trop général; il faut que tous soient souillés par les horreurs qu'a conçues un indigne juif, en quête de je ne sais quels projets de vengeance.

» L'éclabousseur passe dans la rue ; il réclame ses victimes, et voilà qu'il faut livrer aux cornes du Minotaure toutes ces existences sans tache qui seront polluées par le contact et le souffle empesté de ce monstre effroyable. — Au milieu de souillures sans nom, la ruine s'avance, livide et menaçante, sur cette famille; une habileté infernale va jeter ses biens dans les griffes rapaces du juif tortueux.

» Et c'est moi qui suis le porte-parole, l'exécuteur de ce complot infâme ; c'est moi, dont on a exploité les haines aveugles pour me lancer comme un brûlot

qu'on abandonne en mer pour causer d'affreux ravages; c'est moi qui me suis introduit dans une famille honorable, sous le masque de l'honnêteté, pour la ruiner au profit de négociants en vilenies qui veulent s'enrichir de ses dépouilles ; c'est moi, enfin, sur qui l'on compte pour mener à bonne fin l'entreprise commencée et pour étreindre d'une main meurtrière des âmes auxquelles je serais tout fier de ressembler.

» Voilà certes un langage auquel tu n'es pas accoutumé de ma part, et tu vas t'étonner sans doute des effluves qui frémissent aujourd'hui sous ma plume.

» Ah ! vois-tu, c'est une entreprise bien difficile que de tuer sa conscience, et la vertu a toujours des éclats vengeurs qui forcent l'admiration. Quand parfois le passé de ma race se réveille en moi, je sens de quelle hauteur je me suis précipité, et lentement mon regard monte vers les solitudes où les grandes âmes demeurent pures.

» Si les hommes savaient quelles tortures minent le cœur d'un déclassé ! Mais ils ne savent rien, ils passent, hermétiques et sans frisson, à travers l'océan de douleurs qui constitue le monde; dans la tourmente de la vie, ils n'ont qu'un but : tuer le temps en s'amusant et en mangeant de l'argent.

» L'orgie folle, vide, sans grandeur, l'orgie qui souille, flétrit, abat, le piétinement de la pensée, l'idéal foulé aux pieds, conspué, voilà quels sont les jeux de cette fin de siècle.

» J'ai voulu faire comme les autres ; c'est là tout le mystère qui explique ma vie. Fils d'anciens preux bardés de fer et armés des lourdes épées aux pommeaux ciselés, mon âme, affadie, était devenue trop faible pour soutenir le poids d'actions marquées à leur coin,

comme mes épaules incapables de soutenir leurs armures de géants.

» Et pourtant j'avais une sorte de fièvre héraldique des grandeurs : ma tête, encore jeune, roulait dans ses bouillonnements d'immenses projets ; les rivages lointains me fascinaient ; la soif des grands voyages s'allumait dans mes artères, je faillis devenir un pionnier de la science : j'aurais été digne encore de ceux qui furent les pionniers de la civilisation et du christianisme. Ma mère, me sachant inconstant, me le répétait chaque jour.

» Elle s'efforça de me faire comprendre qu'il y a une aristocratie du bien encore plus grande que l'aristocratie du sang, et à laquelle tous les hommes sont conviés. Guidé par ses leçons, j'appris que les représentants des noms illustres surtout sont étroitement obligés de s'asseoir autour de cette « table ronde » et de glorifier eux-mêmes leur blason : les nobles qui n'ont pas d'histoire roulent misérablement dans la fange et l'obscurantisme. Ce ne sont que des viveurs. Ceux au contraire qui se laissent attirer par les éblouissants appâts du bien et de la beauté créent un chef-d'œuvre qui les illustre à jamais : ce sont des artistes en foi et en charité qui s'édifient une âme belle pour la déposer dans les mains de Dieu.

» Ces enseignements remettaient la quiétude et la pureté dans mon esprit téméraire. Une splendide métamorphose se consommait et, avec des soins inénarrables, ma mère hâtait l'éclosion de cette fleur inespérée : l'amour du bien dans une âme mauvaise. Tu vins détruire son œuvre encore inachevée. Tu sais quel regard étrange tu me fis jeter sur ma vie et sur le monde.

» Je voyais se traîner à l'écart quelques adeptes de

cette aristocratie du bien dont ma mère avait ébloui mon jeune cerveau; la masse était ailleurs.

» Aussi je secouai dans ce champ vide la poussière qui chargeait mes pieds, et je courus à une oasis verdoyante où grouillait une foule brillante. C'était l'aristocratie de l'argent : tout le dix-neuvième léchait, là, les pieds à quelques sales banquiers, sortes d'outres ventrues et bourrées d'écus. Tous n'y avaient qu'une préoccupation : amasser, encore amasser. L'infamie de ces trafiquants est impossible à dire : les bassesses y sont énormes, je n'y pus vivre.

» Je passai à ta suite dans une région plus affreuse : nous devînmes les initiés de l'aristocratie du mal, nous fûmes des pervers.

» Faire le mal artistement, telle fut ma préoccupation. Il me fallait un nom et des plaisirs à tout prix : je me fis sujet, chien couchant, je rampai. Un souffle de destruction gémit dans mon âme et, avec une rage idiote, je me lançai à la ruine du monde, criant comme les fanatiques de Russie :

» *Vive le néant!* Place à l'avenir!

» Je gardais encore une sorte de *decorum;* pour que le mal me plût, il fallait qu'il fût fait grandement; car au fond de mon être était enterrée une âme d'artiste que la foi aurait pu faire jaillir et qui se manifestait quelquefois. Ah! si beaucoup avaient mon ardeur, nous aurions fait de la terre un enfer plus terrible que celui de Satan.

» Mais point. La France est trop vaincue aujourd'hui pour avoir même des hommes illustres dans le mal : elle n'a plus même la force de s'amuser. Voilà qui est certainement digne de pitié. Tout le monde court au plaisir, on s'en abreuve sans joie. Toutes ces âmes sont mortes. Quelle fin de siècle! Nul ne peut vivre

dans son état. Le noble s'ennuie dans son castel, il vient s'enfumer dans un appartement meublé de Paris, et vit en bon bourgeois paisible, bien plat et bien indifférent ; le bourgeois, lui, se transforme en voyou, le voyou en dandy. C'est une chaîne sans fin de chutes épouvantables.

» C'est tout ce que j'ai vu parmi les sectateurs du mal. Aussi mon cœur est-il vide ; mes espérances ont sombré et je vois enfin que j'ai fait fausse route. Ces pensées prennent chaque jour plus de consistance dans mon âme, surtout depuis que j'assiste à la préparation du drame infâme qui va se jouer dans ce village, et dont il faudra que je sois un des principaux acteurs malgré mes répugnances. Le mal m'a emporté dans son noir tourbillon ; il faut maintenant que j'obéisse ou que je meure ; je me suis lié. Imbécile !

» Que de noms, illustres dans l'histoire d'autrefois, en sont venus là, aujourd'hui ! Ils n'ont pas eu la force des grandes actions ; mais leur sang avait encore conservé une certaine ardeur, et ils l'ont dépensée dans l'orgie ou les lupanars ; ils sont devenus les esclaves de Satan ; les juifs sont leurs maîtres.

» Quand, en effet, les princes d'Israël ne tiennent pas nos fils de nobles, comme moi, par des liens coupables, ils les rivent à leur suite par le plaisir et l'or dont ces dégénérés se sont faits les stupides serviteurs.

» Plus j'avance dans le crime, plus mes yeux s'ouvrent. Ma mère n'aura pas perdu complètement ses leçons.

» Ah ! si tous les malheureux esclaves de la juiverie avaient été élevés par une *mère*, ils sauraient devenir des hommes et secouer le joug qui les écrase ! Il le faut cependant ; car si la Cabale continue à régner,

retentira bientôt dans l'air épouvanté ce cri qui nous brisera :

» FINIS GALLIÆ

» L'inertie dans le mal et dans le bien est le commencement de la fin.

» *Ton ami*, OLGAN. »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

La Persécution.

I

Ils sont seuls.

Dans la grande salle aux moulures antiques, où les plis de la vieille tapisserie, cloutée d'argent, dessinent des contours héraldiques, un jour sombre pénètre de tristesse les meubles isolés. Dans un tête-à-tête inquiétant, le marquis de Roqueverte et son fils tiennent conseil.

Enfoncé dans son vieux fauteuil de cuir, le marquis laisse son esprit flotter au hasard : il s'abîme dans une sorte de douloureuse contemplation. La note du préfet est tombée sur lui comme une masse de plomb et l'a foudroyé. Cet homme, qui n'avait jamais regardé autour de lui que pour y voir le bien, comme il le faisait lui-même, s'est trouvé brisé sous l'étreinte de la calomnie; presque anéanti, il s'est résigné à son sort. Mais, depuis le moment fatal, tout a changé en lui : abandonnant les travaux de la terre, il se renferme dans la vieille salle de son château, où il songe, pendant de longues heures, sous les portraits de ses ancêtres auxquels il semble demander justice.

Pendant plusieurs jours, Max a respecté la poignante solitude de son père; mais ce matin-là il est entré dans la *grande salle*. Le vieillard, immobile comme une froide statue de marbre, n'a même pas tourné la tête en entendant le bruit des pas du jeune homme qui résonnaient sur les dalles de pierre. Peut-être n'a-t-il rien entendu. A cette vue, Max a senti un sanglot bondir dans sa poitrine; un éclair a illuminé sa noire prunelle.

Il s'est accoudé sur le fauteuil du vieillard, et attend silencieusement.

— Père! dit-il enfin d'une voix timide.

— Pourquoi viens-tu interrompre ma contemplation des siècles passés? demande le vieillard d'une voix dure. Téméraire! qui t'a permis d'entrer dans ce sanctuaire d'amour et de pure grandeur? Ne sais-tu pas que les hommes d'aujourd'hui ne sont que des monstres d'infamie, et que leur bave horrible souille tout ce qu'elle touche? Hors d'ici! car les honnêtes gens avec qui je demeure te maudiraient.

Une vision affreuse traversa l'esprit du jeune homme: il crut entendre résonner dans la bouche de son père les grelots de la folie. Il lui prit les mains et le regarda longuement. Le marquis sortit enfin de son pénible rêve; il serra son fils dans ses bras.

Max l'entraîna au dehors pour causer.

— Mon pauvre père bien-aimé! un coup terrible vient d'assaillir votre probité, et je comprends la douleur qu'une pareille imputation cause à un preux comme vous. Pourtant ce que nous avons vu n'est rien; ce n'est que le commencement d'un complot infâme tendu contre nous, et auquel vous ne pouvez vous résoudre d'ajouter foi. Rien pourtant n'est plus réel : j'en suis de plus en plus convaincu. »

Ils s'engageaient dans une allée de sapins. La tristesse du feuillage sombre entourait leur douleur comme d'un voile funèbre. La promenade continua silencieuse.

« Non, dit le marquis en relevant la tête, je ne puis croire à tant de scélératesse. Le cœur de l'homme quel que soit l'abîme d'infamie dans lequel il descende conserve toujours un reflet de sa virginité première ; ce n'est pas en vain que l'eau pure du baptême touche le front d'un être voué à toutes les tentations.

— Sans doute, reprit Max, la grâce du baptême dépose dans les âmes des germes ineffables qui ne meurent jamais ; et je croirais volontiers que les hommes marqués au front de ce sceau divin conservent, même dans le mal, une pudeur inconnue aux forbans sémitiques ou mahométans. Mais vous savez fort bien que celui qui s'est attaché à vous n'est point un baptisé : c'est un circoncis en qui se trouvent concentrées les aptitudes de sa nation.

— Je le sais. Ce que je ne puis croire, c'est que ce vulgaire vagabond ait le pouvoir d'exécuter ce que son âme haineuse sait concevoir. C'est une ordure qu'on roule du pied sur le bord du chemin, sans s'en préoccuper davantage.

— Voilà où vous faites erreur. Il en fut autrefois ainsi ; nos ancêtres étaient fiers ; ils savaient que la terre leur appartenait, et ils ne se la laissaient pas prendre. Mais aujourd'hui tout cela a changé ; le monde s'édifie sur des bases nouvelles. L'ordure est la maîtresse du monde : elle se pavane sur nos routes, elle s'étale sur nos murs, elle envahit nos maisons en flots empestés. Le monde est fou de son souffle et s'intoxique de plus en plus, chaque jour qui s'écoule. Ce sont vos pareils qui l'ont voulu.

Mon père, vous vivez trop dans un monde idéal pour voir ces choses effroyables. Pour moi, mes lectures, mes voyages, m'ont initié à tout ce qui se trouve dans les dessous de la société ; aussi, je ne m'étonne nullement des avanies qui tombent sur nous.

— Je me suis toujours refusé à ajouter foi à tes prédictions ; peut-être cependant as-tu raison ! Parle-moi des dangers qui nous menacent et des moyens de les écarter. As-tu des preuves ?

— Des preuves proprement dites, non.

— Alors sur quoi t'appuies-tu ?

— Je soupçonne. Et je suis certain que mes soupçons ne s'égarent pas. Oui, il y a un complot contre notre fortune, notre honneur. Vous avez assisté à la première éclosion dans la dernière séance du conseil municipal : maire de la commune, vous gêniez ; vous pouviez, par ce fait même, être mis au courant de bien des choses profitables pour vous ; il fallait vous écarter. La calomnie et la trahison ont fait leur œuvre.

Elles vont la continuer. J'ai surpris plusieurs fois le pharmacien se rendant chez la mère *Mort-aux-rats !* Cette mégère tient à vous remercier de votre charité en abritant les démolisseurs dans sa bicoque. Il ne s'y rend pas seul ; et les colloques qui sont tenus là sont longs et importants. J'ai pu en saisir quelques bribes.

L'attaque, comme vous l'avez vu, portera d'abord sur notre pasteur. Des longues et fréquentes visites qu'il fait au château on induira des choses qui jettent une boue ineffaçable au front de ceux qui ont l'honneur de porter une soutane. Certes, vous serez confondu avec lui et peut-être nous tous. Le jeune instituteur que, malgré moi, vous avez accueilli sous votre toit, sera un formidable témoin contre nous ; la petite Zéphyrie, cette hystérique malingre et sournoise, servira

certainement à une machination ténébreuse que je ne puis comprendre.

Tous nos amis y passeront; l'honneur même de notre nom y passera, car nous ne pouvons guère compter sur une magistrature vendue à nos ennemis et obéissant au moindre de leurs signes.

— Laisse-moi seul, dit le marquis; je sens que j'en deviendrai fou.

Son regard s'éteignait, la pensée se concentrait dans son cerveau. Max se retira, laissant son père achever sa promenade rêveuse; son œil se chargea de larmes en quittant le vieillard, la colère qui le torturait depuis plusieurs jours éclata. Il piétinait les fibrilles de sapin desséchées; une malheureuse branche qu'il avait saisie entre ses doigts agités de fièvre se brisa en tronçons pitoyables : c'est ainsi que, dans sa pensée, il brisait ceux qui avaient attaqué l'âme de son père.

En sortant de la sombre allée de sapins, une aimable rencontre calma, pour un moment, l'extrême exaltation de son esprit.

Douce et pâle, sa bien-aimée sœur, Alice de Roqueverte, s'offrit à son regard affligé. Rien dans l'ensemble de sa physionomie ne ressemblait à son maintien ordinaire. Ses cheveux blonds bouclés tombaient en masses désordonnées sur son dos de sylphide. Le feutre gris, lestement retroussé, qu'elle portait ordinairement dans ses promenades, s'en allait, ballant en arrière au gré du vent; la douce peau rose de ses pommettes s'était rougie, et ce n'était certes pas l'haleine timide du vent d'ouest qui était cause de tous ces ravages. Des larmes avaient coulé de ses beaux yeux bleus et laissaient encore une trace brûlante sur ses joues empreintes d'une ravissante pureté. Un peu de sérénité revenait sur son visage, quand la jeune fille

approchait de l'allée de sapins ; mais, à la vue de son frère, une expression poignante assombrit de nouveau ses traits.

Elle courut vivement à lui et se laissa tomber dans ses bras ; sa tête faible posée sur son épaule, elle pleura longuement, tandis que des sanglots soulevaient sa chaste poitrine.

Max la regarda avec surprise ; il n'avait jamais vu sa sœur pleurer ainsi.

— Q'as-tu ? demanda-t-il de sa voix la plus compatissante.

Elle se colla à lui, comme effrayée par une hallucination invisible.

— Bon frère, dit-elle, tu me défendras, tu ne permettras pas qu'on me touche...

— Mais... qui oserait ?

— Olgan, mon maître de musique.

— Le malheureux !

Et tremblant à la pensée que ce triste sire habitait journellement près de ce lys, il demanda vivement :

— Que t'a-t-il dit ou fait ?

— Ah ! fit Alice troublée, il m'a dit des choses que je n'ai guère comprises, mais qui doivent être très mal, très mal, car j'ai senti qu'une rougeur subite colorait mes joues.

— Quand ?

— Pendant la promenade que je viens de faire en compagnie de Jeanne. Nous l'avons rencontré sur la route, et ma bonne m'ayant quittée un instant, il a entamé cette conversation...

— Cela devait venir un jour ou l'autre, dit le jeune homme entre ses dents. Tu ne prendras plus de leçons de piano, ajouta-t-il tout haut ; j'irai dès demain lui porter ce que nous lui devons.

— Comment le feras-tu ? Nous n'avons certainement pas assez d'argent en ce moment pour solder son compte.

— La somme des fermages qui viennent de nous être payés n'a pas encore été employée, je pense.

— Tu t'abuses ; mon père s'en est servi hier.

— Mais à quoi l'a-t-il employée ?

— J'ai promis le secret. Seulement je puis te dire qu'elle est en ce moment entre les mains de M. César, à moins qu'il ne l'ait déjà remise à celui dont il a été le négociateur.

— Je crois comprendre ; je serais bien étonné s'il ne s'agissait encore de médailles.

— Ne te fâche pas. Notre père est si malheureux en ce moment que, malgré notre pauvreté, nous ne devons pas lui ménager la consolation qu'il trouve dans une science où il se complaît.

Max garda le silence un instant, puis il interrogea brusquement.

— Ces médailles sont-elles arrivées ?

— Non, elles ne sont que promises : je ne pense pas qu'elles arrivent ici avant le mois prochain.

— Alors il est encore temps...

— De quoi faire ?

— De nous sauver d'une ruine totale. Laisse-moi agir.

— Mais il n'y a rien à faire. Le contrat a été signé entre les deux parties et est maintenant déposé entre les mains du notaire.

Les difficultés surgissaient, imprévues et insurmontables. Comme le disait Alice, il n'y avait rien à faire : le marquis avait cédé une fois de plus à sa manie. Pour payer ces fameuses médailles assyriennes, non seulement il avait engagé l'argent disponible, mais en outre il avait aliéné la partie de sa ferme qui n'était

pas encore rongée par les hypothèques. Max et Alice ignoraient ce dernier malheur, car ils auraient été complètement désemparés. En effet, le mal paraissait sans remède et la fin allait arriver à brève échéance.

— Il faut pourtant en finir avec cet individu, reprit Max. Quand je devrais engager les pauvres bijoux de notre mère, il faut que cet homme soit soldé demain. Je vais chercher un prêteur sur gages.

— Tu n'en trouveras pas.

— Te voilà donc désespérée. Est-ce que les Roqueverte n'ont plus de crédit dans ce pays?

— Nous en eûmes. Mais ce que j'ai vu et entendu aujourd'hui me donne lieu de croire que tout est fini.

— Tu ne m'as donc pas tout dit?

— Non, pas encore. Après avoir quitté M. Olgan, nous passâmes par le hameau du Midi, où j'ai secouru tant de pauvres. La plus cruelle des avanies m'y attendait : ta sœur a été montrée du doigt, tandis qu'un sourire de mépris errait sur les lèvres moqueuses et que des mots infâmes étaient murmurés.

— Mais enfin, quels mots? Il faut que je sache tout pour te venger.

— Oh! mon frère, quel vilain mot tu viens de prononcer! comme il me semble peu chrétien! Me venger! mais pourquoi ne pas me laisser souffrir pour le Christ?

— Il y a des cas, ma sœur, où la vengeance est non seulement permise, mais devient le devoir de tout honnête homme. Qu'as-tu entendu?

— Des commérages. On m'a appelée voleuse, je crois, aventurière, va-nu-pieds; et on m'a en outre décoché d'autres épithètes aussi charmantes sans doute, que je n'ai pu saisir. Je ne sais ce qui m'a valu cette ovation de moqueries. Mais il a fallu raconter des choses bien

infâmes à ces braves gens qui m'étaient si dévoués. — Oh ! mon frère, ajouta-t-elle en joignant ses petites mains blanches et délicates, ne fais rien contre ces malheureux : ils n'ont fait que proférer les injures vomies par d'autres.

II

Penché sur une longue table, où s'étale un volumineux courrier, le pharmacien, la plume à la main, lit les lettres que la poste a jetées dans ses domaines. Tous les matins, du bureau de poste voisin, un employé spécial vient remettre au vieux Deutch les correspondances qui lui arrivent sous diverses étiquettes. Il ne faut pas, en effet, que le vulgaire mette le nez dans les petits papiers du démolisseur, et c'est par un ordre venu de haut que la directrice du bureau déroge ainsi aux habitudes communes et foule aux pieds, pour lui, les principes de l'égalité, si doux aux républicains et aux anarchistes, quand ils les appliquent... aux autres.

Un court examen des missives éparses sur la table nous convaincra que l'égalité n'est plus de mise avec un homme de cette importance.

Une lettre, par la forme de l'écriture, par la matière du papier, par la grandeur de l'enveloppe, dénonce toujours tant soit peu le milieu social qui l'a vu naître. Sous la main crasseuse du pharmacien nous distinguons les caractères les plus hétérogènes.

Une fine écriture aristocratique de femme jaillit d'une enveloppe parfumée : pour former la main qui a jeté sur le papier satiné ces longs caractères aux pleins déliés, il a fallu des siècles de désœuvrement et de distinction : la correspondante du juif est de haute race,

peut-être de race royale. Que vient faire Son Altesse dans l'échoppe du misérable? Veut-elle éteindre sous la honte, le blason rutilant de gloire, sculpté au seuil de son hôtel par la main d'ancêtres vaillants ? On dirait vraiment qu'elle cède au besoin de se ravaler qui distingue notre aristocratie moderne : son écriture, trouble d'abord, réflète les hésitations de sa pensée qui craint de se commettre avec cet échappé du ghetto, mais son âme s'est vite familiarisée avec l'infamie, et la fin de sa missive est conçue dans des termes que ne désavouerait pas un cynique de l'antiquité.

Tourmentée par l'incontinence de l'esprit, elle vient demander au grand-prêtre de la maçonnerie un calmant pour la fièvre d'activité qui la dévore, une sorte de plante de Van Helmont qui fasse surgir sous ses pas la chimère caressée par son rêve. Elle voudrait qu'on ressuscite pour elle un de ces rites étranges de l'Orient qui fascinent sa curiosité inquiète et dont on dit que les loges sont le tombeau vivant.

Les philosophes du XVIII^e^ siècle ont laissé dans ses salons une odeur de moisissure qu'elle a trouvée parfumée à force de la respirer ; et ce vernis de philosophisme a fait d'elle comme un aimant fortement attirable par les facéties lugubres de la sorcellerie contemporaine.

Beaucoup de ceux qui liront ces lignes attristantes n'y voudront pas croire : ils auront tort ; qu'ils regardent autour d'eux, qu'ils voient et jugent !

Oui, il y a des âmes, même dans les plus hautes conditions sociales, qui ne connaissent que le mal pour centre d'attraction des désirs de leur esprit. « La curiosité du mal, a dit un homme qui a eu ses heures de grandeur, est une maladie infâme qui naît de tout contact impur. C'est une torture inexplicable dont Dieu

punit ceux qui ont failli. Ils voudraient croire que tout peut faillir, et ils en seraient peut-être désolés. Mais ils s'enquièrent, ils cherchent, disputent. Du mal prouvé, ils en sourient ; du mal douteux, ils en jureraient ; le bien, ils veulent le voir derrière. »

Il faut que le contact des juifs soit bien impur, car elle est immense, cette fièvre du mal qui emporte les générations présentes dans un gouffre effroyable, depuis qu'elles ont baisé les mocassins des fils de Jacob.

Les journaux voient augmenter leur tirage avec le nombre des cancans domestiques et des gros scandales publics qu'ils étalent dans leurs interminables colonnes, Les délicieuses vicomtésses, si admirées par le public des premières, sont tout émues quand elles y voient leur nom accolé à celui de créatures que leurs pères auraient tout simplement poussées du pied sous la table !

— Mais, dira-t-on, les juifs qui reçoivent notre aristocratie sont les rois de la finance et ont maintenant de grands noms !

Cela importe peu à ceux que la curiosité du mal pousse dans son sentier délirant. Il suffit qu'un homme soit juif pour qu'ils s'accolent à lui avec passion : n'a-t-on pas vu le prince de Galles, à Baden-Baden, jouer des sommes folles contre un aventurier juif, poursuivi depuis comme escroc ?

Le christianisme avait fait la grandeur des races latines, et, à mesure qu'elles se détachent de l'arbre de vie, elles descendent dans l'océan de fange, radicalement livrées aux pratiques de la superstition et du magisme.

D'ailleurs le pharmacien des Blanques, — notre récit le dévoilera, — dans le monde judaïco-maçonnique n'avait pas moins d'influence que le riche baron de Rothschild.

Après avoir achevé la lecture de la lettre féminine qui a causé cette diversion, Deutch ouvrit un gros

registre qu'il avait retiré d'une cachette creusée dans la muraille : il y inscrivit le nom lu au bas de sa lettre, ajouta quelques lignes d'une écriture cabalistique, relut, en laissant errer sur ses lèvres un sourire aigu à la Méphistophélès, puis passa au reste de sa besogne.

Après avoir parcouru à la hâte quelques correspondances qui lui parurent insignifiantes, il tomba sur un volumineux paquet de papier jauni par le temps, et, anxieusement, brisa le cachet.

Les nouvelles étaient bonnes ; le vampire se lécha les lèvres. C'était une grosse écriture, péniblement tracée sur une feuille de papier arrachée à un vieux cahier d'écolier oublié au fond d'un tiroir ; on eût dit que la main qui avait écrit ces lignes avait tremblé, en sentant entre ses doigts la plume légère au lieu de l'outil pesant qu'elle était habituée à manier.

L'auteur était sans doute un de ces malheureux ouvriers, chargés d'une nombreuse famille, qui empruntent à l'usure meurtrière les quelques francs nécessaires pour donner du pain à de pauvres petites bouches affamées et, en retour desquels il faudra jeter au vampire bienfaisant toute la paie de la quinzaine.

Mais non ; la lettre est trop longue. On n'écrit pas ainsi à un usurier ; les raisons, les sentiments ne sont pas faits pour ébranler son âme de pierre ; ce qu'il lui faut, c'est le gage valant cent fois plus que ce qu'il prête, c'est la reconnaissance stipulant le double ou le triple de ce qu'il avance.

La missive contient plutôt le récit de quelque réunion mystérieuse tenue sur des bords lointains, parmi les ouvriers des placers et les cribleurs de diamants. Car l'influence occulte du juif franc-maçon enserre dans ses replis tentateurs le globe entier. Sur la table de

notre individu, toutes les administrations postales de l'univers ont envoyé leurs timbres diversement bariolés. La croix suisse semble y défier le croissant égyptien; la trompette hongroise sonne la charge contre l'écusson russe; le rose Humbert d'Italie regarde piteusement le Mercure frissonnant et la Minerve éhontée qui ont la prétention de représenter la France.

Les éléments les plus disparates sont rassemblés là : antagonisme des peuples, haines nationales, dissidences religieuses, concurrences commerciales, tout disparaît entre les mains du juif, tout se fond. Qu'importe à cet homme sans patrie, à cet éternel vagabond, la provenance des auxiliaires que le diable met sur sa route, pourvu qu'ils servent ses vues ambitieuses et et qu'ils soient les humbles sujets de sa cruauté.

Il va tirer parti des antipathies naturelles, jeter aux quatre vents les germes de discorde qui fermentent dans le secret des cœurs, mettre aux prises les nations chrétiennes, bouleverser le monde et, quand il n'aura plus besoin de ses niais instruments, il les jettera loin de lui, dans une horrible prison peut-être, comme un meuble inutile qu'on abandonne, dans un coin, à la rouille et à la pourriture.

A la grande dame qui s'est abaissée jusqu'à lui écrire, le juif va inspirer la haine du pauvre, le goût de la représentation provoquante, du faste inutile, du luxe ruineux, en lui demandant peut-être des millions pour l'œuvre de régénération sociale.

Il va exciter le prolétaire par le tableau saisissant des prodigalités de la haute classe, allumer dans son cœur une soif de bien-être matériel que les trésors de Crésus ne satisferaient pas, soulever en lui des colères brûlantes, capables de tout briser, de tout engloutir.

La bourgeoisie, elle aussi, vient puiser là, à pleines

mains, des germes destructeurs. Le pharmacien lui apprend à être riche sans fortune, à être honorable sans honneur : ses lettres lui enseignent le chemin des marchés honteux, des compromis dégradants, des entreprises qui révoltent la probité.

Nul ne saurait dire les ruines immenses que le juif prépare ainsi, dans sa misérable échoppe, grâce à l'énervement des Aryens.

Dans la maçonnerie juive, ceux qui croient tenir les fils ne sont que d'inconscients chauffeurs dont le seul mérite est d'attirer l'attention : les mécaniciens, dont tout dépend, portent des noms obscurcis à plaisir. Ce sont des êtres insaisissables, qui dirigent tous les mouvements.

De loin, ce n'est rien; de près, c'est un abîme effroyable.

III

Chez le pharmacien, la grande salle à manger qui se trouvait dans une des parties les plus reculées de son habitation, s'ornait de toutes les fantaisies du luxe : des gerbes de lumière ruisselaient d'un lustre splendide, ravi par la Révolution au chœur d'une cathédrale; la vaisselle d'argent étincelait, et dix hanaps d'or, rangés sur la table, attendaient les nectars précieux dérobés aux caves royales.

Ce qui n'avait pas été volé dans ce lieu était le fruit des cotisations offertes par les membres de la loge, dont les convives avaient la suprême direction. Le pharmacien puisait sans honte ni mesure dans la caisse de la société, comme ce socialiste, membre d'un

bureau de bienfaisance, qui prélevait, chaque année, sur le bien des pauvres, deux cents litres de malaga dont il humectait son gosier anti-clérical. Avec ces gens-là, rien n'est sacré. Passons.

La préparation du sabbat se faisait, lente et solennelle, ainsi qu'il convient aux fêtes de l'autre monde. C'était celui des esprits, comme il se fait à notre siècle. Les coups de bâton de l'antique sabbat y sont remplacés par des coups de langue : on y parle du mal, on ne le fait presque plus, on n'en a plus la force. Mais l'hébétement de l'âme y est porté à son comble : on la piétine et on la traîne dans de sales ruisseaux.

Les convives entrèrent, solidement masqués : comme si chacun avait rougi de se trouver là et de laisser voir à ses voisins comment il avait remplacé sur son front le blason des aïeux. Car il y avait là plusieurs enfants de l'antique gentilhommerie française. Ils avaient déserté leur camp et dissimulaient de leur mieux leur écu nobiliaire sous l'immonde tablier maçonnique. Ils venaient humer l'ivresse du mal.

Seuls, Deutch et Satania avaient le visage découvert.

Olgan se cachait sous un loup épais de velours noir, au travers duquel ses yeux flamboyaient; la fièvre brûlait ses artères, il souffrait d'indicibles tourments.

Les dix convives prirent place dans les dix fauteuils rangés autour de la table.

Le souper commença en silence. Chacun se sentait gêné et n'osait entamer la série d'infamies qui allaient se débiter.

— Allume, allume ferme! souffla le juif à son voisin, le chevalier Taupinus. Colosse taillé dans un bloc de fer, roulé dans un manteau écarlate aux plis prétentieux, le chevalier se leva sur ses jambes grêles,

et, tenant à la main son hanap où frétillait un vin d'Espagne :

— A Satan! prononça-t-il d'une voix qui ébranla les murs et fit sauter les genoux sous la table.

— Déjà ! grommela un petit homme trapu, rougeaud, qui dans ces réunions fantastiques s'appelait Grippus Catanus. Satan n'est maître ici qu'à minuit.

— Nous préludons.

— Et nous ferons bien de raccourcir le prélude, prononça la voix sévère de Deutch. Il nous faudra consacrer beaucoup de temps aux affaires sérieuses.

Il y eut un *tolle* général.

— Demain! demain! chantonna un jeune homme, qui s'allongea nonchalamment dans son fauteuil et alluma une cigarette. J'ai des histoires plein mon sac; il faut bien que je le dégarnisse. Je finirai par en être étouffé.

— Qui défraie la chronique aujourd'hui ?

— Les chers frères des écoles dites chrétiennes, les chanoines de...

— Où as-tu fait tes classes? demanda Olgan tout à coup.

— Chez les Frères de la rue Oudinot.

— Alors tu peux continuer. Tu sais probablement parler français, et tu ne nous broieras pas trop les oreilles. Si tu sortais d'une école laïque...

— Allons! au fait, glapit Satania.

Et le récit du plus horrible scandale, avec des peintures appropriées, fit frissonner ces fanfarons du vice; un flot de sang colora les lèvres et les yeux. Ce devenait hideux...

— La hotte est vide? hasarda quelqu'un.

— Non! non! elle est inépuisable. Quand il n'y en a plus, il y en a encore : le conteur fabrique sur place.

— Alors nous sortons de la réalité.

— Au contraire, nous y entrons. La réalité, ce n'est pas le monde que nous voyons, ce ne sont pas les choses brutales et corporelles. La réalité, c'est le monde extra-physique, le monde des esprits, où tout se meut sous l'influence des fortes volontés, où l'homme est vraiment roi, quand il le veut.

Dans les mains tremblantes, les hanaps se choquaient, l'ivresse tourbillonnait dans les cerveaux, la langue lourde hésitait en débitant ces infamies; le désordre se faisait furieux.

Au milieu du cliquetis des pensées, un homme, noir de la tête aux pieds, se leva. Les maîtres de la politique universelle allaient produire leurs théories.

— L'homme noir! s'exclama-t-on. Eh! quelles nouvelles de Russie?

— Mauvaises. Les nihilistes se laissent enfoncer.

— Je n'aime pas leurs boucheries, dit Grippus Catanus.

— Bah! pourquoi?

— Je trouve passablement sot et cruel de faire périr des milliers d'innocents pour atteindre ou mieux pour rater une tête coupable.

— Qu'importe, reprit l'homme noir avec vivacité. La vie des hommes est bien peu de chose, quand il s'agit des immenses projets que nous méditons; vous le savez bien. Comme le disait le duc d'Orléans, un des vieux, la régénération sociale ne s'aperçoit qu'à travers des flots de sang. Marat mettait en action ce fameux principe, quand il demandait deux cent mille têtes pour régénérer la France. Et nous-mêmes, il y a quelques années, n'avons-nous pas nagé dans le sang, n'avons-nous pas plongé nos coudes dans des entrailles fumantes, pour obéir au mot d'ordre de nos chefs, pour

vaincre l'ancienne civilisation et implanter nos mœurs nouvelles? Notre rêve était (et il revient) d'engraisser de sang d'aristocrates le sol européen, pour que les germes de nos idées puissent y prendre de plus énormes développements.

D'ailleurs, les satellites ingénus qui tourbillonnent autour des trônes sont les auxiliaires et les complices des tyrans; ils sont donc aussi coupables que leurs maîtres, dont ils inspirent souvent les exactions. Ils méritent d'être punis comme eux.

Puis, la salutaire crainte de se sentir quelque jour empoignés par un boulet de dynamite peut exercer sur leur esprit une sage influence et nous amener ceux qui ne seraient point éblouis par nos brillantes promesses.

— J'aime mieux le couteau, fit Olgan. C'est plus sûr et plus glorieux; il y a danger beaucoup plus grand pour l'exécuteur.

— Le couteau est vulgaire. Un homme poignardé fait peu d'impression sur le peuple : il y est habitué; l'habitude émousse la sensibilité. Une explosion de dynamite, voilà du nouveau.

Autre avantage : les chefs sont toujours à l'abri dans les entreprises de dynamite, et souvent ceux qu'on choisit pour l'exécution restent ensevelis sous les ruines qu'ils ont provoquées. Ils ne parleront pas, et ne joueront pas de mauvais tours à ceux qui les ont envoyés. Douce prérogative.

On frissonna.

— J'admire, reprit Olgan, comme la Maçonnerie fait peu de cas de la vie des hommes...

— Jeune combattant, interrompit l'homme noir, ne sais-tu pas qu'un homme est un instrument? Quand il a fait son temps, on le brise et on le fait disparaître :

il ne faut pas qu'il encombre la route de ceux qui viendront après lui.

Nous ne faisons qu'appliquer les principes des grands politiques. Étudiez l'histoire de notre grande Révolution.

Sans doute, on répandit beaucoup de sang par haine de l'aristocratie; mais que de victimes obscures furent frappées parce que dans leur cœur reposait un secret important dont la divulgation eût été la perte des hommes du jour.

Je ne vous en donnerai qu'un exemple : Tous ceux qui, de près ou de loin, ont touché au jeune fils de Louis XVI, qu'on a voulu faire passer pour mort, n'ont pas tardé à périr misérablement. Les médecins qui le soignaient sont bien à propos frappés d'apoplexie foudroyante. Les porteurs, qui avaient vu le changement fait pendant le transport de la prison au cimetière, meurent peu après.

La main des Maçons était là. Nous eûmes intérêt alors à faire évader l'enfant; et si, depuis, il n'avait pas été arraché de nos mains, jamais le pouvoir n'en serait sorti.

L'homme noir s'assit. Sa théorie sanglante était exposée. Le dessert arrivait sur la table; le moment des complots était venu.

Deutch, du manche de son couteau, frappa un coup sec sur la table. Les têtes oscillèrent vers lui.

— Il y a assez de temps, dit-il, que nous lançons dans les entrailles de ce pays les courants impétueux qui doivent le réveiller : l'heure est venue où l'étincelle qui couve sous la cendre va faire jaillir un immense incendie. De tous côtés, le festin s'apprête, et les événements vont nous apporter le concours de leur fatalité.

L'attention redoubla dans la salle, dont l'atmosphère s'alourdissait des parfums dégagés par les vins capiteux. Chacun secoua l'ivresse qui le grisait pour écouter et suivre le discours du juif. Il continua :

— Pour signaler le commencement de nos exploits, je veux tenter un coup de maître : je renverserai la puissance à triple tête qui nous barre le chemin.

— Précisez.

— Je m'étonne que vous ne compreniez pas.

— Nommez. Qui voulez-vous jeter à bas?

— Mais! le maire, le curé et l'instituteur de cette commune, puisqu'il faut vous mettre les points sur les *i*.

— Fort bien, mais pourquoi?

— Je les hais.

— C'est bien, dit Taupinus.

— Ce n'est pas suffisant, répliqua Grippus Catanus.

— Je le veux.

— C'est bien, prononça l'homme noir d'une voix si résolue que Grippus se tut et rentra ses cornes. Vous savez que pour justifier une entreprise, quand elle a quelque valeur, il suffit de l'approbation du vénérable de la loge. Vous n'avez qu'à vous taire et à obéir : F.·. Deutch a pleins pouvoirs, et vous devrez tous, sans vous permettre aucune appréciation, exécuter les ordres qu'il jugera à propos d'intimer à chacun de vous.

Il se fit un silence plein d'effroi; ceux qui étaient auprès du manteau noir s'écartèrent instinctivement de ce vénérable qui n'était guère vénéré.

Répliquer au vénérable après une telle déclaration, c'était lui donner le droit de faire, d'un coup de poignard, larder le cœur du récalcitrant. On laissa donc le pharmaciën continuer audacieusement :

— Oui, je les hais. Et j'ai de bonnes raisons pour justifier cette haine, qui pénètre profondément tout mon être. Regardez la cicatrice rougeâtre qui me coupe la joue : c'est la cravache de Roqueverte qui a creusé ce sillon de honte.

Voici en quelques mots l'histoire de cette flétrissure : Mon père, jeune encore, fut le serviteur du grand-père du marquis actuel. Dans ce temps-là, les Roqueverte étaient riches et puissants. Leur château, flanqué de hautes tourelles, s'élevait fièrement au bord des falaises qui surplombent la Seine; la résidence d'ici n'était qu'une maison de campagne où avaient lieu des rendez-vous de chasse.

Aux temps anciens, ma famille avait possédé une grande partie des biens qui appartenaient aux Roqueverte en 1789. Mon père savait cela; car toujours, depuis la grande expulsion de 1394, une complainte se répétait de génération en génération. Nous aimons à chanter nos malheurs, pour nous en souvenir et nous donner le cœur de nous venger. Depuis ses premières années, il répétait ces clameurs de pitié; et dans son cœur germait l'espoir de laisser à ses enfants ce qui avait appartenu à ses aïeux.

Les temps se faisaient meilleurs, l'époque de régénération avançait. Pendant de très longues années le juif avait été mis au rebut, traqué, emprisonné, brûlé. L'heure du triomphe allait sonner.

Mon père sentait venir cette heure. Humble savetier dans une petite ville de Normandie, il vint un jour, en mendiant, à la porte du château de Roqueverte, et obtint l'emploi de palefrenier. Il avait ses plans. Comme tous nos frères exilés, il faisait partie de nos synagogues secrètes qu'on a appelées loges, et à ce titre il

savait d'avance la marche que prendraient les événements. Il était prêt.

Que d'enfants d'Israël ont fait de même aux approches du grand jour! Un mot d'ordre avait été donné. Il fallait ouvrir les voies au déballage d'idées qui se promettait. Aussi, partout de pauvres juifs entraient au service des nobles, débauchaient leurs domestiques, aigrissaient le peuple contre les prêtres.

Puis, au moment voulu, les haines contenues déferlèrent contre les oppresseurs.

Elias Ben-Assi (c'était le nom de mon père) accomplit jusqu'au bout la mission de vengeance qu'il avait assumée.

Avec l'entêtement de race qui caractérisait l'ancienne noblesse, le marquis ne voulut point obtempérer aux désirs de la Révolution naissante. Les oubliettes de son château furent transformées en arsenaux, les tourelles se hérissèrent de couleuvrines aux gueules menaçantes, une conspiration fut ourdie dans l'ombre et le silence. Le malheureux voulait sauver son roi voué depuis longtemps à la mort, et il se perdait lui-même.

Il croyait ses domestiques fidèles, mais mon père veillait.

Il dénonça le marquis.

— Pouah! quelle jolie besogne! fit Satania moqueuse.

— Laisse dire! reprit gaiment le jeune homme aux histoires épicées. Les juifs ont-ils jamais fait autre chose, dans le genre humain, que de *moucharder* les peuples? Il est vrai qu'aujourd'hui, on tient volontiers école de mouchardise : la mode est aux dénonciations et aux félonies. La grande préoccupation des esprits, c'est de s'élever en jetant de la boue ou des insultes

au visage des autres. Néanmoins, n'est pas mouchard qui veut : il faut la vocation. Heureusement il y a encore quelques pauvres diables qui s'obstinent à fêter l'honneur. Mais, *rari nantes*... Ce sont des retardataires dans le siècle du progrès. Les juifs ont pour cela un truc spécial, une vocation toute particulière, et la nation se pendrait de désespoir, comme le traître Judas, si les puissants fermaient l'oreille aux petits rapports quotidiens de la police juive, ou s'ils ne les payaient pas suffisamment cher, ce qui serait encore plus triste que de les refuser tout à fait.

C'était l'enfant gâté de la troupe, et on lui pardonnait bien des facéties, en raison de la haine aveugle, de la rage insensée qu'il déployait contre l'Église du Christ.

Le pharmacien continua son récit :

— Le marquis de Roqueverte, cependant, fut averti à temps ; un canot lui permit de descendre la Seine. Il se cacha dans les roseaux et échappa au sort uniforme réservé à tous les aristocrates. Mais il ne put emporter ses biens, dont la moitié fut attribuée à mon père.

Elias Ben-Assi devint alors un des hommes importants du pays. En retrouvant la splendeur de nos ancêtres, il retrouva leur manière d'agir : il étonna le pays de son faste, et bientôt l'ancien palefrenier fut nommé député de la Convention. Il ne s'y trouva pas seul ; beaucoup de ses coreligionnaires, sous des noms supposés, y furent, comme lui, envoyés par un pays naguère chrétien.

— C'est sans doute pour cette raison, interrompit Grippus Catanus, qu'elle a répandu tant de sang chrétien. On sait en effet que vos pareils raffolent de cette marchandise. (Il appuya sur ce mot.) Deutch, vous auriez pu nous épargner le récit de ces horreurs.

— Non, laissez-le, cria Olgan. Il faut bien que nous sachions enfin quel est cet homme et de quel puits d'immondices il s'est échappé.

Ce trait perça le cœur du pharmacien : il ne s'attendait même point à voir son élève l'effleurer de son blâme. Et celui-ci faisait plus : il l'accablait de son mépris.

Le juif se remit vite, cependant. Que lui importait, à lui qui avait essuyé tant de crachats, le mépris d'un homme qu'il briserait demain ?

— Continuez, dit le vénérable.

— Bonaparte vint, et avec lui s'éclipsa le bonheur temporaire de mon père. Les premiers émigrés qui rentrèrent en France furent accueillis à bras ouverts : le marquis fut du nombre et dut à cette circonstance le recouvrement des biens attribués à mon père.

Ben-Assi fut jeté dans le donjon de Vincennes et, après y avoir langui dix années, il y termina ses malheureux jours, peu de temps avant la chute du conquérant qu'on a prétendu être issu de notre race et qui nous traita cependant bien durement.

Avec la ténacité d'une fille de l'Orient, ma mère me raconta les souffrances endurées par mon père, l'avortement de ses projets ; ses récits enfiévrés ont fait naître dans mon âme le désir d'une atroce vengeance.

C'est pour arriver à ce but que, jeune encore, j'ai franchi le seuil du temple maçonnique. Les grands corps constitués sont comme les individus : ils ont des haines et des amours, servilement transmis à travers la longue succession des âges. De tout temps, la Maçonnerie a aimé les juifs...

— Ou les juifs ont aimé la Maçonnerie.

— Je ne discute pas, l'un vaut l'autre. Pour attirer les adeptes, le meilleur était de piquer leur curiosité ; c'est pourquoi il fallait des rites étranges. Fils de

l'Orient, nous portons autour de nous comme une vivante atmosphère de bizarre mysticisme et d'images rêveuses. Voilà qui explique la sympathie entre les Maçons et les juifs : ils ont besoin les uns des autres.

Aussi je vis peu à peu la grande échelle mystique des grades secrets s'abaisser devant moi, et je m'enfonçai dans des profondeurs inconnues aux simples initiés. Je suis devenu le secrétaire du grand conseil, l'agent supérieur du Grand-Orient de France, le dépositaire des grands secrets et des projets importants. Une ligne de ma main peut mettre en mouvement des milliers d'hommes, qui s'en iront, tête baissée, s'exposer à toutes sortes de périls, sans se douter du ressort infime qui les a fait agir. Le faible juif, le fils du proscrit, du prisonnier, est devenu le maître du monde.

On se regardait avec surprise. Quelques sourires incrédules essayaient d'errer sur les lèvres rougies par le vin et le blasphème, mais l'air d'assurance du pharmacien déconcertait les plus audacieux. On connaissait les usages maçonniques, et ce qu'il venait de débiter pouvait fort bien être la vérité. Il reprit :

— Il n'y a que cette commune où mon pouvoir trouve des bornes. Longtemps je me suis heurté au petit-fils de celui qui fit mourir mon père. Plusieurs fois nous eûmes maille à partir ensemble. Quand je vins m'établir en ce pays, c'était pour y préparer ma vengeance. Je croyais qu'il m'avait oublié et qu'il ne me reconnaîtrait pas. Un jour de grande réception chez lui, je me présentai. Il pâlit en m'apercevant et me donna l'ordre de déguerpir. Une fureur immense semblait le posséder ; il s'avança vers moi quand je quittais le salon et me cravacha d'une si belle façon que je porte encore la rainure sanguinolente creusée par son fouet maudit.

— On sait que les vrais gentilshommes s'entendent à bien châtier les chiens, fit une voix étouffée, dont les accents, lentement scandés, semblaient descendre du plafond.

L'effet fut instantané, les visages pâlirent.

— On nous écoute; on m'y repincera dans ta taverne, dit Satania.

Un aboiement formidable ébranla les vitres de la maison; puis les convives stupéfaits entendirent un bruit de pas sur leurs têtes; une porte fermée avec violence; et tout retomba dans un silence effrayant.

Le festin semblait être devenu un conciliabule de statues de marbre.

Deutch, qui suait la peur, reprit :

— Il n'y a qu'un homme assez audacieux pour venir épier jusqu'ici nos secrets : c'est le chevalier de Roqueverte. Mais il a eu tort de parler si vite, car ce qui me reste à dire est très important.

Ma vengeance ne sera que mieux assurée. Au fait, que pourraît-il empêcher maintenant?

Son notaire, ici présent, sait fort bien que sa fortune va devenir ma propriété, le jour où je voudrai. L'affaire a été bien conduite, et l'usure juive a rongé peu à peu ses domaines : la bête a les dents bien affilées et tenaces. Demain tout va crouler dans une effroyable tempête.

Mais, comme je l'ai déjà dit à mon honorable ami...

Il se tourna vers Olgan : le fauteuil était vide, le jeune homme avait disparu.

Le pharmacien s'arrêta.

— M'aurait-il déjà trahi? se demanda-t-il.

Les convives attendaient impatiemment la fin du récit :

— Je ne veux pas seulement dépouiller Roqueverte, je veux lui arracher l'honneur, cette étoile qui brille encore à son front. Cela viendra ; bientôt il va passer pour un faussaire. Mes mesures sont prises ; les premiers bruits ont été répandus. Ah ! les juifs savent merveilleusement préparer les scandales.

Sa famille, ses amis y passeront ; le curé et l'instituteur vont tomber, eux aussi, sous l'effort des batteries dirigées contre eux.

IV

Les gens réputés graves ont des rires pour toutes les superstitions : rire n'explique pas. Les croyances populaires du moyen âge dont l'absurde apparent fait bondir nos savants superficiels, étaient une manifestation poétique de lois scientifiques exprimées autrement que par la brutalité de la forme.

Nos pères avaient, plus que nous, le sentiment inné de la poésie et, dans leur sublime naïveté, pour ne point attribuer à la gent humaine les maladies et les vices qui la rongent, ils en avaient fait des génies malfaisants dont le contact impur déchirait, souillait, brûlait.

Or, il s'est trouvé que toutes ces *fables* ont reçu de nos jours le plus brillant *confirmatur* dans le spiritisme et l'hypnotisme.

C'est en vain que la magie, à travers un prisme trompeur de vaine science, cherche à assigner à ces phénomènes des raisons naturelles.

L'acte de volition est un acte immatériel, dit-on : mais il s'exerce au moyen de fluides fort légers. Pour les désigner, on leur a accolé l'épithète d'impondérable. Une absurdité ! C'est ainsi que nous avons le fluide nerveux, le fluide astral et le fluide magnétique.

Ces fluides, s'ils existent, ne sont autre chose que l'éther, cette élasticité, ce substratum, qui fait son apparition dans une question dès que nos savants embarrassés y découvrent un point noir.

Il suffit que, dans le vouloir, l'âme par l'intermédiaire du cerveau fasse vibrer le fluide nervéux de l'opérateur, cette vibration rapide se communique au fluide astral des choses inanimées; au fluide nerveux des sujets, et le fait entrer dans les mêmes phases vibratoires tellement que les cellules du cerveau dans le sujet, se mettront à vibrer à l'unisson de celles que l'acte de l'opérateur a mises en mouvement. Et l'âme du sujet éprouvera les modifications dont l'âme de l'opérateur est le principe. C'est simplement une sorte de vibration par excellence.—Máis, alors, tout spirirualisme disparaît, la volition n'étant plus qu'une vibration, pourquoi la pensée serait-elle davantage ? — Que non pas. Le principe spirituel est toujours nettement posé au point initial et à la fin de cette chaîne de vibrations; sans ce principe rien ne pourrait se produire, ne pourrait se percevoir.

Quant à l'influence exercée respectivement par deux substances différentes elle demeure le secret de Dieu, et saint Thomas lui-même devait renoncer à l'expliquer. D'ailleurs, pour que ces vibrations déterminantes s'établissent, il faut que le vouloir soit dans toute sa force. Les pures intelligences seules, les volontés que le péché n'a point piétinées, sont capables de dominer à ce point la matière et les êtres inférieurs. Ce fut le privilège des saints, par une mission toute particulière de la divine Providence; mais je ne puis croire que le Seigneur-Dieu accorde de telles prérogatives à nos modernes magnétiseurs.

Il faut chercher ailleurs l'explication des phénomènes qu'ils suscitent.

Aujourd'hui le monde est emporté dans le tourbillon noir et désolant de la négation : comme on nie Dieu, on nie Satan.

Et pourtant le monde est plein de ses œuvres. Le Prince des malédictions est le roi des âmes. Les générations passées faisaient le mal en glorifiant le bien ; notre siècle, au contraire, foule souvent aux pieds le concept du bien, et s'éprend de l'esthétique du mal, « ce rire surnaturel dont l'apparition sonne le glas des décadences ».

C'est pire.

La perpétration du mal se fait dans l'effervescence de l'âme, dans l'aveuglement de l'instinct. Pour émettre des théories sur le mal, le synchrétiser, le justifier, il faut l'apaisement des ressorts, le silence des chocs passionnels, la placidité lucide de l'esprit. C'est satanique à l'extrême.

Les explications hasardées sur les phénomènes hypnotiques ne sont point suffisantes. Il faut l'intervention diabolique : l'acte volitif d'un homme pavé et briqueté de péchés, est incapable d'ébranler le monde.

Sur un ordre de Deutch, une servante introduisit dans la salle du festin la petite Zéphyrie, la fille hystérique de S.·. Satania.

— Vous savez sans doute, dit le juif, par le récit de la dernière séance du conseil municipal, que nous avons sous la main une hypnotisée qui peut concourir à l'action d'effets magiques !

— Il suffit, interrompit Taupinus, que le fluide muet de la volonté de l'opérateur s'abatte sur le *sujet*, pour que celui-ci devienne un instrument facile à manier. Mais il faut fièrement vouloir.

— Je veux atrocement. D'ailleurs voyez.

Il joignit les mains au-dessus de la nuque de la petite, dont les yeux doux absorbèrent les éclairs, échappés des yeux fauves du dominateur. Tout un monde de crimes et d'horreurs que ces yeux à angle optique nettement aigu.

Accoudés sur les fauteuils, les convives de ce diabolique festin regardaient faire avec une ironique curiosité.

Le sommeil mystérieux de l'hypnotisme s'empara promptement des puissances vitales de l'enfant et, muette, elle attendit les ordres de son maître.

— Zéphirie, je t'ordonne quand le son de minuit descendra du haut des airs, de nous raconter les scènes que tu as vues, il y a quinze jours, au presbytère des Blanques. Ne cache rien.

Il se tut.

Dix minutes encore devaient s'écouler avant l'heure fatidique. Elles parurent bien longues aux spectateurs de cette scène étrange. L'enfant demeurait immobile sur le siège où elle s'était assise.

Les premières ondulations sonores arrivant à l'oreille des assistants, une secousse nerveuse ébranla la petite fille, et de suite, elle commença, plus horrible cette fois, le récit qu'elle avait fait devant les conseillers municipaux.

La sueur perlait au front de tous; leurs âmes haineuses n'eussent jamais imaginé pareille vengeance.

— Race de vipère ! s'écria Catanus quand tout fut fini.

— Tout cela est vrai ?

— Qu'importe ?

— Mais la justice ne peut condamner sans preuves.

— Belle raison. — Il suffit de connaître les coulisses.

— C'est cela. — Et nous les connaissons.

— Ainsi, nos ennemis sont maintenant posés sur le bord d'une pente fatale : le moindre coup d'épaule suffira pour les faire tomber au fond du gouffre.

— Ils paraîtront glisser dans le crime, quelle aubaine !

— Et dans l'infamie. Cela tue plus sûrement encore.

— A quand la dénonciation ?

— A bientôt. Il faut que l'affaire se juge aux prochaines assises ; mais si les prévenus étaient avertis beaucoup à l'avance, ils trouveraient moyen de nous échapper. Pour réussir, les scandales doivent être montés avec la rapidité de l'éclair.

Un affreux sourire déchira la figure du juif.

— L'affaire n'est pas complètement sûre.

— Jugez vous-même, répliqua Decorde, en montrant l'hypnotisée.

La pauvre petite, accablée, épuisée, était tombée dans un fauteuil, et dormait le sommeil de l'innocence, comme inconsciente de l'horrible drame où elle jouait un des premiers rôles.

— *Testis unus, testis nullus,* dit Grippus.

— D'ailleurs l'enfant ne doit se souvenir de ces choses que pendant l'état cataleptique. Au réveil, toute trace en sera effacée en elle. Qu'un jour il prenne fantaisie au juge d'instruction de l'interroger, avant que vous l'ayez mise en état lucide...

— Je puis opérer à d'immenses distances.

— Et qui vous avertira des projets du juge ?

— L'influence astrale.

— Je n'y crois pas.

— Vous avez tort. Je sais qu'au moment où vous me

faites ces objections vous êtes entrainé par une pensée jalouse contre moi.

Surpris d'être deviné, Taupinus rougit et baissa la tête : un murmure moqueur erra autour de la table festivale.

— Si je le voulais, je pourrais vous dire ce qui se passe dans les endroits les plus secrets de la terre : il suffit d'interroger les courants fluidiques.

— Le juge d'instruction, prononça le vénérable, est de la loge ; il sera dans le secret.

— J'aime mieux cela.

— Il est toujours bon d'avoir deux cordes à son arc.

— Les vrais maçons savent tirer, sans corde, des flèches meurtrières.

Les conversations se heurtaient ; Deutch reprit la parole (1) :

— Nous avons en outre des preuves vivantes et manifestes que nous porterons contre ceux dont nous voulons ruiner l'honneur. Il faudra bien que nos imbéciles paysans se résignent à ne plus aimer, à détester leur curé. Je compte sur vous pour faire retomber cette haine sur tout le clergé catholique.

Mlle Oliva, l'institutrice laïque de la commune voisine, s'est laissée éblouir par les entraînements de la jeunesse et a commis une de ces fautes qui déshonorent à jamais une femme.

La pauvre enfant, le cœur gros, est venue me trouver

---

(1) J'aurais voulu épargner au lecteur le triste récit des horreurs qui vont suivre ; mais quand on touche à la franc-maçonnerie juive, il faut s'attendre à remuer la boue à la pelle. De plus, ce roman est une page d'histoire ; tous les faits racontés ici sont strictement vrais, l'amour de la vérité me servira d'excuse. — *Note de l'auteur.*

d'après le conseil de ses supérieurs. Je machinais alors mes complots de haineuse vengeance. Elle pouvait m'être utile et fut reçue avec effusion.

— En voilà du nouveau.

— Je m'y perds.

— C'est pourtant bien simple.

— Comment ?

— Je fais retomber sur l'abbé Bénigne tout l'odieux de la faute. Le scandale du prêtre éteindra la honte de la vierge.

Satania, blême, s'était levée :

— Monstre que les enfers ont conçu dans leurs flancs empestés ! s'écria-t-elle. Tu sais bien te cacher sous des dehors séduisants, pour appeler à toi ceux que la fortune écrase sous son char aveugle. Tu montres à leurs maux un cœur compatissant, pour les attacher à ton destin. Et, quand ils se sont livrés à toi, tu les lances, comme un enfant fait d'une balle, dans des entreprises marquées du sceau de la réprobation.

Aveugles que nous sommes ! nous nous étions joints à toi pour relever les vaincus de la vie, et, au contraire, tu veux nous mener à de nouveaux carnages ; tu vas faire de nouvelles victimes, semer sur ta route de nouvelles défaites !

Secourir les hommes malheureux, défendre les droits des prolétaires esclaves ou proscrits, chantage ! Notre association n'a qu'un but : procurer aux maudits de ta race l'empire du monde qu'ils ont perdu et qu'ils convoitent toujours avec excès.

Ce festin, arraché à la sueur des travailleurs, m'en dit long sur la charité maçonnique. Que de pauvresses, comme moi, auraient vécu des jours et des jours avec l'argent englouti en cette soirée néfaste.

Ah ! tu te soucies bien de ceux qui gisent sur une

paille infecte au fond d'antres misérables, de ceux qui, se confiant à tes fallacieuses promesses, ont abandonné les droits chemins, et t'ont préparé la voie, par les conspirations et les sombres complots. S'ils avaient su !...

» Hélas ! nos serments nous enchaînent, l'impitoyable char de Djagguernauth est rivé à nos épaules et continue de broyer nos rébellions. Le mal entraîne le mal. Il n'est pas jusqu'au cœur innocent de nos enfants qui ne soit souillé par toi. L'empreinte salissante de tes mains ne pourra s'effacer de ces âmes nées pour la lumière. Ce sera toute une génération d'esprits voués au mal. C'est l'idéal de la corruption.

» Mais le juif n'a point les promesses faites à l'Église du Christ, et son règne ne sera point éternel.

» Le jour approche où les ferments de rébellion contre son empire susciteront des vengeurs. Oui, il y a un Dieu au ciel, qui punit les prévaricateurs ! »

A peine Satania avait-elle laissé échapper ce cri d'une conscience qui se réveillait, que du plafond une voix sombre répéta comme un écho :

« Il y a un Dieu au ciel, qui punit les prévaricateurs. Le jugement sera bientôt porté ; l'exécution suivra de près. » Puis un bruit de pas qui s'éloignaient.

Un tremblement intense agita tous les membres du juif.

V

Deux jours après la scène étrange que nous venons de rapporter, le marquis de Roqueverte était dans son cabinet numismatique. Posée sur une table près de lui, une caisse ouverte contenait nombre de petits pa-

quets enveloppés et étiquetés avec soin. Le marquis les prend rapidement l'un après l'autre, les déplie à la hâte et pose dans ses vitrines les médailles assyriennes que le pharmacien lui a vendues par l'entremise d'Olgan.

Sur l'étiquette verte de la boîte que son œil couve avec délices, il lit le nom d'une ville lointaine, de sorte qu'il lui est impossible de soupçonner que ces précieux morceaux de métal lui ont été fournis par l'homme destructeur qui amasse tant d'orages sur la tête du malheureux numismate.

Elle était bien extraordinaire la puissance occulte de ce juif, pour que partout on obéît à un froncement émané de ses sourcils mal arqués. Le matin même, un employé de la gare voisine avait remis au château de Roqueverte ce colis tant attendu par le marquis : l'administration des chemins de fer, comme celle des postes, était l'esclave d'un obscur pharmacien. L'équilibre qui maintenait le monde est tellement rompu de nos jours, que l'ombre d'un fat fait trembler les peuples de la seule ombre de ses gestes.

A chaque paquet dont il brise le cachet, le marquis a un frisson involontaire ; l'écriture des étiquettes attire, avec la persistance de l'aimant, son œil voilé par la tristesse des jours passés. Max, qui l'observe, assis dans un fauteuil, ne peut concilier la joie que son père doit ressentir avec la pâleur qui envahit son front : il se demande si les crises qui ont assailli le vieillard ont éteint les ardeurs de son âme, et s'il n'est pas désormais entré dans la catégorie des êtres condamnés à vivre sans joie et sans douleur.

Un incident le frappe. Il ne restait plus qu'une médaille à placer sur les étagères de bois ; l'étiquette annonçait un trophée guerrier de Ramsès II. Le papier

renfermait quatre morceaux de soufre, recouverts d'une mince couche métallique et dont l'assemblage représentait bien le sujet indiqué.

Un soupçon traversa l'esprit du vieillard. Il sauta sur une des plus précieuses médailles qu'il venait de ranger et essaya de la broyer entre ses doigts fiévreux. Elle résista. Heureux de l'insuccès de son expérience, il la remit pieusement à sa place et jeta dans le foyer les débris de la médaille de Ramsès, tandis que Max, en hochant la tête, examinait attentivement les monuments historiques que son père venait de recevoir. Les débris de soufre aperçus dans la main du vieillard ont été pour lui une révélation. Il flaire une nouvelle machination des ennemis cachés qui poursuivent sa famille.

Un coup discret frappé à la porte le fait tressaillir :

— Entrez, dit-il d'une voix altérée.

— Deux messieurs qui n'ont pas dit leur nom, annonça Joseph, demandent à voir M. le marquis de suite, pour affaires pressantes.

— Fais entrer. Il referma à la hâte les vitrines et poussa la caisse vide dans un coin.

Les visiteurs annoncés étaient sur le seuil ; Max reconnut un huissier de la ville voisine. La marquis l'avait reconnu aussi ; il savait ce qu'il venait faire, et ne manifesta aucun étonnement.

— Monsieur le marquis, commença l'homme de loi avec embarras, j'ai une pénible mission à remplir près de vous. Vous savez qu'un billet souscrit par vous et échu depuis trois jours n'est pas encore payé. Je suis chargé par le créancier de vous apprendre que son intention est de saisir vos domaines, si vous ne faites pas droit à ses réclamations.

— Je n'ai pas un sou de disponible. Tout ce qui

est ici vous appartient; vous pouvez mettre les scellés.

— Non pas. Votre créancier montre plus de générosité. Il veut vous accorder un délai d'un mois, le temps nécessaire pour vendre vous-même vos biens. Acceptez cette condition, et ne souffrez pas que Roquecverte soit vendu à la requête d'un étranger.

L'officier ministériel semblait ému; Max lui adressa un regard de reconnaissance.

— Et quel est cet homme gènéreux? interrogea le marquis.

— Comment! vous ne le connaissez pas?

— Non. Mon notaire m'a toujours fourni les sommes demandées, sans me faire savoir qui me les fournissait. J'ai cru même que c'était à lui à qui j'étais redevable.

— En effet, l'acte d'assignation est fait sur son nom; mais il agit pour le compte d'un autre.

— Qui?

— Un habitant de cette commune, le pharmacien Deutch.

— Toujours cette homme! se dit le marquis. Ah! mon coup de cravache me coûtera cher! Je ferai comme vous me conseillez, ajouta-t-il tout haut.

L'huissier et son clerc prirent congé; Max les suivit. Le marquis les regarda partir, le visage calme et l'œil sec; peut-être n'avait-il plus de larmes. Il se remit à contempler ses collections.

— A combien se monte cette dette? demanda le jeune chevalier, quand les huissiers furent dehors.

— Cent mille francs.

— Mais comment le notaire, dévoué à mon père, a-t-il demandé des fonds à son plus cruel ennemi?

— Ah! monsieur, reprit l'huissier en le regardant longuement, ignorez-vous donc que le dévouement aujourd'hui mange volontiers à deux rateliers, et que

la fidélité cache souvent la trahison? Le notaire s'est problablement laissé gagner par les offres insidieuses de votre ennemi, et s'est engagé à servir ses haines.

» D'ailleurs, il appartient à une Société ténébreuse dont je sais que Deutch est un des membres influents. Votre père, dévoué catholique, vrai gentilhomme, portant un nom illustre dans les annales françaises et chrétiennes, a eu tort de s'adresser à un hommea appartenant à la secte maçonnique.

» Les honnêtes gens sont aujourd'hui traqués comme des bêtes fauves; juifs et maçons s'acharnent à la destruction des vestiges de l'ancien temps, et, avant de marcher, il faut bien regarder où l'on met les pieds.

Laissez-moi tout vous dire, je crois qu'il y a bien des irrégularités dans cette affaire; en s'adressant à des juges intègres, votre père aurait gain de cause. Mais conseillez-lui de ne point plaider. Les tribunaux de la contrée fourmillent d'adeptes maçonniques; ils mettraient en pratique le principe du Talmud, d'après lequel un juif doit toujours l'emporter sur un chrétien.

L'huissier était connu pour sa sévérité. Aussi Max s'étonna-t-il profondément de l'entendre parler de la sorte. Néanmoins, le ton de sincérité, l'air ému, les manières affables de l'homme de loi firent tomber ses soupcons.

Il le regarda partir et se promit de suivre ses conseils.

La première flèche meurtrière était décochée, le plan pernicieux du pharmacien commençait à se réaliser.

Huit jours plus tard, de grandes affiches placardées aux quatre coins de la commune et dans les villages environnants annonçaient la mise en vente du vieux domaine de Roqueverte. Les derniers vestiges de cette

race princière allaient s'effacer dans l'ombre et l'oubli. Le juif était content; ses anciens maîtres, ceux qui avaient sauvé la vie à ses ancêtres, il venait de les jeter à bas. Une humiliation d'une minute l'emportait sur des bienfaits séculaires.

Au château, la tristesse régnait. Les hôtes de la vieille demeure ne sortaient plus : on eût dit qu'ils s'accrochaient à cette dernière épave, et que, ne pouvant y mourir, ils voutaient emporter le souvenir des moindres recoins pour s'en faire une atmosphère de vie.

Alice, la rieuse enfant, restait des heures entières dans la grande salle à contempler les portraits des vieux chevaliers qui avaient consacré leur épée à la défense de la justice.

Elle semblait les supplier de se réveiller du froid des tombeaux pour défendre sa frêle jeunesse. Puis elle baignait son âme dans les ondes douces de la prière; et elle se relevait, forte et dévouée. Il n'est rien de tel qu'une âme chrétienne pour supporter l'adversité.

Max n'avait pas été désemparé : depuis qu'il était l'adversaire déclaré des sociétés secrètes, il s'attendait à tout, parce qu'il les savait capables de tout pour écraser les pierres qui obstruaient leur route. Le jour, il écrivait; le soir, il sortait. Sa sœur croyait qu'il voulait cacher sa douleur et rêver mélancoliquement dans les bois où vibraient déjà les senteurs embaumées du printemps.

La blonde enfant se trompait. Tous les soirs, le chevalier de Roqueverte allait à un arbre creux, soulevait une trappe cachée; puis, il montait un rapide coursier que son domestique sortait furtivement de l'écurie, et, selon les indications trouvées dans sa

cachette, il allait à droite ou à gauche, au nord ou au sud. Dans les ombres de la nuit, l'homme et le cheval se perdaient bientôt : au loin se répercutait le son des vigoureux sabots qui frappaient le sol en faisant jaillir des éclairs...

Le vieux marquis, lui, errait dans les appartements du château ; un seul centre d'attraction fixait ses pas : le cabinet numismatique. Tandis que la honte et l'infamie peut-être planaient sur lui, calme et pâle, il se livrait à son travail de collectionneur, nettoyait, étiquetait, cataloguait, Il ne connaîtrait l'étendue de son malheur que le jour où il lui faudrait se séparer de ses chères médailles.

Le public connut bientôt la catastrophe ; mais chez beaucoup la malveillance l'emporta sur la commisération. Les bruits fâcheux qu'on jetait à profusion depuis quelque temps sur la famille de Roqueverte commençaient à produire leurs fruits ; la calomnie faisait taire la reconnaissance.

Et pourtant, dans toute cette région, il n'y avait pas une famille qui ne fût redevable de quelque bienfait à ceux qu'on voulait flétrir.

Les bourgeois, les commerçants du village, devaient leur petite situation au « bon marquis », qui les avait aidés de ses conseils et surtout de sa bourse. Souvent un gars du pays venait frapper à la porte de Roqueverte :

— Entrez.

Le jeune homme était introduit et se présentait en tournant son chapeau dans ses mains.

— Eh bien ! Jean, que désirons-nous ?

— Monsieur le marquis...

— Tu vas prendre établissement ?

— Oui, monsieur le marquis, si...

— Et tu n'as pas tout ce qui t'est nécessaire.

— Mon Dieu ! non.

— Tiens ! voilà mille écus. Fais de bonnes affaires, tu me rendras cela quand tu pourras.

Et le marquis reconduisait jusqu'à la porte son obligé, en lui serrant la main.

Plus de cinquante fois, peut-être, les murs de Roqueverte entendirent cette simple et grandiose conversation. Jamais le marquis ne demandait un sou d'intérêt, pas même une signature ; il donnait sans compter. Le jeune paysan pouvait alors aller trouver sa future et fonder une famille. Les libéralités de M. de Roqueverte étaient un rempart contre la faim.

Aussi quel amour vivait dans les vigoureuses poitrines pour le noble bienfaiteur !

Mais depuis deux ans, des insinuations perfides avaient circulé et glissé dans le cœur des paysans. Le mot d'ambition, plusieurs fois répété, avait monté les têtes ; ceux qui devaient encore quelque chose au marquis s'étaient hâtés de le payer ; et on ne lui demandait plus rien.

L'idée anti-sociale s'implantait dans les cerveaux normands ; elle venait tard, mais elle venait. Le marquis était un prétendu exploiteur, personne ne voulait plus être son obligé.

En revanche, on allait se faire rançonner par les hommes du jour, par le pharmacien surtout, qui, en qualité de juif, ne pouvait prêter qu'à un taux exorbitant. Chez lui, on n'osait pas se rendre de grand jour comme chez le marquis. On s'enveloppait de l'ombre protectrice de la nuit, et, en tremblant, les mains calleuses des rudes travailleurs signaient les contrats qui devaient les saigner à blanc.

On avait bien gagné au change !

Mais peu importait ! On se faisait servir par un homme de son parti.

Il semblait que peu à peu les haines de Deutch pénétraient avec son argent sous le toit des paysans. Aux jours douloureux dont nous retraçons l'histoire, les richards de la contrée, ceux qui avaient quelque avoir, riaient d'un rire méchant en lisant les affiches accrochées à la porte de Roqueverte.

Seuls, les vrais pauvres, ceux qui n'avaient ni sou ni maille, mais un cœur, demeuraient les amis du marquis. Et bien des yeux rougis témoignaient du chagrin qui rongeait les âmes.

Il y eut plus. De pauvres gens qu'Alice avait soulagés, soignés et guéris, vinrent la trouver en secret, pour lui offrir, non pas de vaines condoléances ni de folles espérances, mais bien tout leur petit avoir, les vieux sous lentement amassés au fond d'un bas, ou la maigre chèvre qui avait brouté l'herbe laissée par les vaches du château.

Cela mettait un peu de baume sur de rudes blessures. La vaillante jeune fille allait en avoir besoin plus que jamais.

VI

La journée avait été belle : des flots de verdure s'accrochaient aux arbres longtemps dénudés, les chants des oiseaux roulaient doucement dans les branches, mille rayons de lumière ensoleillée ruisselaient dans les prés. Tout souriait; il y avait dans l'air comme des souffles de bonheur qui soulevaient les âmes et épanouissaient les cœurs.

Dans des jours pareils on ne comprend pas que des événements tristes puissent se produire.

Alice de Roqueverte venait de passer les premières heures de l'après-midi dans le verger où les pommiers en fleurs répandaient leurs parfums et annonçaient pour l'automne des fruits savoureux que la pauvre enfant ne devait point cueillir.

Une larme perlait sous sa paupière rose, quand son âme brisée évoquait en elle les épouvantables visions d'un avenir trop prochain.

— A la grâce de Dieu ! disait-elle avec courage.

Quand elle se rapprochait de la maison, un bruit de grelots éveilla son attention et lui fit lever la tête. Un break léger s'arrêtait à la grille du parc, et trois hommes en descendaient.

— Une visite, se dit la jeune fille, qui peut, dans cet équipage venir visiter de pauvres vaincus ?

Puis après un moment d'examen et de réflexion :

— Ah ! je comprends : ce sont des visiteurs intéressés, des acheteurs !

Un sanglot monta dans sa gorge, et une nausée lui souleva le cœur à la vue de ces trois hommes qui jetaient partout, dès leur arrivée, des yeux investigateurs : la curiosité de ces inconnus la torturait.

L'aspect de l'un d'entre eux en particulier semblait enfoncer un poignard de douleur dans le sein de la malheureuse Alice. C'était un homme de taille moyenne, maigre et nerveux, aigu comme un biseau : il portait une longue barbe blanche semblable à celle du pharmacien juif. La jeune fille s'imaginait qu'il avait voulu voir de près son œuvre et que sous les dehors d'un habile déguisement il venait railler ses victimes.

Le deuxième portait la barbe noire, comme celle qui

ombrageait le menton du préfet juif, décrit à la première page de ce récit. Le fonctionnaire était venu faire incognito un voyage dans la région, sous prétexte de voir par lui-même comment les choses se passaient, — ce qui lui permettait de voyager aux frais de la collectivité gouvernementale, — mais en réalité pour visiter et peut-être acquérir Roqueverte. En raison de la solidarité israélite, son affidé l'avait averti de la riche occasion qui s'offrait ; et il n'avait pas hésité à employer ainsi les bénéfices prélevés sur son énorme traitement de cent trente mille francs.

Le troisième personnage était banal : il était là pour faire nombre ; c'était quelque infime secrétaire aux maigres fonctions.

— Mademoiselle de Roqueverte ? interrogea le visiteur à la barbe blanche.

— Je pense que vous la connaissez ! répondit l'enfant. Une rougeur subite étincela sous les poils d'argent de l'interlocuteur : on eût dit qu'il se sentait deviné.

— Pouvons-nous visiter le château ; mademoiselle ? demanda avec grâce le préfet, qui paraissait troublé ou touché en face de la jeune fille.

— Je vais vous conduire moi-même.

Elle les fit entrer dans la vieille demeure. La grande salle fut visitée en détail, les portraits antiques examinés l'un après l'autre. Puis :

— On m'a dit, mademoiselle, que votre père possède une précieuse collection de médailles historiques. Seriez-vous assez aimable pour nous la montrer ?

— Très volontiers.

Et elle les conduisit au cabinet numismatique ; les rayons de soleil qui se jouaient dans les vitraux peints plaquaient de vives couleurs sur les étagères ; les

bustes antiques étaient baignés de lumière, comme d'un nimbe glorieux.

Les étrangers inspectèrent l'appartement avec soin, s'extasiant et louant la rareté des objets, la richesse des supports, le goût exquis qui avait présidé à l'organisation.

— Et ces médailles assyriennes ? interrogea le préfet à l'oreille de son compagnon.

— Les voici.

— Elles sont parfaitement réussies.

— Ceci est-il à vendre aussi ? demanda-t-il à la jeune fille.

— Je ne crois pas, fit-elle en souriant doucement.

— C'est bien dommage. Ce cabinet vaut à lui tout seul plus que le château ensemble. Il faudra décider M. de Roqueverte à s'en défaire : il pourrait ainsi conserver le château de ses aïeux. Allons voir le reste.

Ils sortirent par une porte opposée à celle par laquelle ils étaient entrés. A celle-ci, entre le vieux marquis et son fils, le colloque suivant s'échangeait :

— Mon père avez-vous entendu ?

— Hélas !

— Il faut vendre cette collection.

— Tu es cruel.

— Oui. Je sais qu'une partie de votre âme s'est en quelque sorte attachée à ces précieux monuments des anciens temps, et c'est le cœur gonflé de sanglots, que je vous parle d'un tel sacrifice. Mais votre honneur doit être mille fois préféré à votre amour de l'art ; il y a des sacrifices qu'un honnête homme doit savoir faire.

— Tu as raison. Cours après ces messieurs et amène-

les dans le cabinet numismatique : je vais les attendre là.

Les visiteurs allèrent y retrouver le vieillard, accompagnés par Alice et son frère. Une longue conversation s'engagea sur la science dont le marquis avait fait le charme de sa vie. Le préfet paraissait très au courant des questions numismatiques, et il ne cacha point la joie qu'il aurait de faire sienne une collection aussi précieuse.

On parla du marché à effectuer. Quand l'amour des objets d'art anime un juif, il s'y joint toujours un peu de mercantilisme : il est plus amant de la valeur numérique qu'épris de l'art lui-même.

La discussion commerciale aviva les souffrances de M. de Roqueverte. Poète et artiste, il avait, pour acquérir ces bibelots, jeté l'argent par les fenêtres, comprenant que les œuvres d'art n'ont pas de prix. Et maintenant on les lui marchandait, comme un paysan normand marchande une vache.

Au cours de la discussion, par une apparente maladresse, le préfet laissa choir sur le parquet une de ces précieuses médailles. La chute produisit un son mat, qui émerveilla fort les assistants. En relevant la médaille, le préfet constata au bord une écornure d'où s'exhalait une forte odeur de souffre.

— Mais ces médailles sont fausses ! s'écria-t-il. J'allais faire un bon coup et enrichir pour rien un fameux voleur.

Ce fut un coup de théâtre.

Les ombres du soir erraient sur les murailles ; les âmes devenaient sombres comme les éléments. La lueur tremblotante d'une bougie que Max allumait à la hâte, jeta comme un voile d'effroi sur les hôtes du château : la colère éclatait sur le front courroucé du

préfet, et la raillerie plissait la face chenue de son compagnon,

Le préfet alla de nouveau aux vitrines, y prit plusieurs médailles et les lança par terre où elles se brisèrent : l'odeur irritante du soufre envahissait l'atmosphère et aiguisait les adversaires.

Le pauvre marquis dut supporter une avalanche d'injures.

Quand ils se furent contentés, les visiteurs s'en allèrent; le vieux grommela en partant :

— Voilà le commencement de la danse, marquis ; attendons la fin.

Max qui avait reconnu la voix et le froncement de sourcils de Deutch, voulut s'élancer après lui; son père le retint.

En passant devant la jeune fille, le préfet lui murmura avec un profond salut :

— Mademoiselle, j'aurais voulu vous épargner cette scène horrible. Excusez-moi, pardonnez-moi: la surprise et l'indignation m'ont accaparé; je n'ai été maître ni de mes sens ni de mes paroles; j'ai oublié votre présence.

Alice se demandait en vain pourquoi cet homme, qui venait d'insulter le père, se montrait si respectueux pour la fille; elle ne devait le savoir que trop tôt.

Les horribles étrangers partis, sans que personne se fût dérangé pour les saluer, les trois infortunés restèrent absorbés et silencieux, en face des débris qu'une main de vandale venait de faire. Alice avait ouvert la fenêtre, et l'on voyait les rayons lunaires se jouer à travers les arbres. Le profil du vieillard se détachait, ténébreux, entouré d'une buée d'argent; au dehors, la tiède brise roulait les feuilles sèches, qui résonnaient avec des tremblements funèbres.

— C'est ma faute et ma punition ! s'écria le marquis. J'ai réuni toutes ces richesses, uniquement pour satisfaire une simple curiosité de collectionneur. Je n'en avais pas le droit. Nous sommes nés pour le travail et non pour l'amusement ; je devais, puisque Dieu m'avait mis au cœur le goût des antiquités, enfanter une œuvre qui eût jeté dans le monde le souvenir de peuples passés ou inconnus ; j'aurais dû glorifier le Verbe.

Mais non ; enfant d'un siècle sans vigueur et sans enthousiasme, je me suis enfermé comme les autres dans mon égoïsme, au lieu de convier mes contemporains au banquet que j'ai lentement et difficilement préparé.

Aujourd'hui, un hasard m'apprend que j'ai été trompé dans le prix de mes achats, et pour cela je suis vilipendé comme un plat coquin. Ce qui aurait été l'instrument d'une immense gloire, si j'avais compris les obligations humaines, va me flétrir à jamais.

Ainsi parlait cette grande âme dans l'adversité qui l'accabait. Ne voulant point accuser Dieu, ni présumer sa justice, le gentilhomme cherchait dans ses actions ce qui pouvait expliquer cet excès d'infamie qui tombait sur lui ; sa foi le protégeait du blasphème.

— Mon père, reprit Max, vous vous accusez bien à tort, et vous n'avez point péché, comme vous le dites, contre la Providence. Mais les voies de Dieu sont impénétrables et il n'en est pas moins vrai que nous glissons en ce moment sur une pente fatale.

La visite que vous venez de recevoir aura certainement des conséquences : l'un de vos insulteurs était Deutch, notre créancier, celui qui, je le soupçonne, vous a vendu des médailles fausses ; l'autre était le

préfet de ce département, dont le pharmacien est l'âme damnée.

Ce soir-là, Alice pleura et pria plus longtemps que de coutume.

VII

Deux jours ont passé. Le temps est sombre : au dehors, la pluie ruisselle et le vent gémit. C'est une journée de malheur qui commence.

Sur le guéridon de la grande salle reposent les lettres que le facteur vient d'apporter au château : deux journaux enserrent dans leurs larges plis les nouvelles de la région et des jours passés.

Alice de Roqueverte, vaquant aux soins du ménage, va et vient à pas félins autour du guéridon, et son regard s'hynoptise sur le papier à nouvelles. Jamais pourtant elle ne lit le journal, Son frère lui a si bien fait comprendre ce qu'a de bêtement pernicieux, de fastidieusement ridicule le journal tel que le rédige une époque sans génie, qu'elle a bien résolu de tenir toujours son regard de vierge loin des promiscuités avilissantes de ces tristes feuilles (1).

Elle sait trop ce qu'elle y trouverait. Des divagations sans commencement et sans fin, des nouvelles politiques qui seront démenties demain, des scandales, des faits divers horribles, des annonces ridicules, n'apprennent rien aux vrais penseurs et ne peuvent servir à conduire les hommes au but suprême : au salut. Tout cela ne réussit qu'à créer dans le monde

(1) Il y a d'heureuses exceptions, mais peu dans le pays où se déroule ce roman.

contemporain une fièvre de curiosité qu'il devient impossible d'éteindre, un éréthisme désordonné, un incendie où les passions et les préjugés soulèvent dans les cœurs des flots d'immondices.

Alice savait tout cela et pourtant une attraction irrésistible la ramenait à chaque instant devant le guéridon.

Elle se laissa tenter, fit sauter la bande et ouvrit la feuille provocante. Dès les premières lignes, un cri d'horreur jaillit de sa gorge serrée; elle fut saisie d'un tremblement nerveux.

Voici ce qu'elle lisait :

« Dans peu de jours, les amateurs de curiosités pourront assister et prendre part, si bon leur semble, à une vente intéressante. Le château de Roqueverte, célèbre par les souvenirs qui s'y rattachent et les richesses qu'il renferme, sera bientôt donné au plus offrant. Le propriétaire d'icelui est ruiné par l'imprudence et peut-être par la débauche.

» En effet, il court depuis quelque temps des bruits fâcheux sur son compte. La note d'un créancier a fait découvrir le pot aux roses. Ce marquis, digne de ceux qui l'ont précédé, a toujours prodigué l'argent à tort et à travers, prêtant à l'un et à l'autre, faisant le généreux, dotant les paysannes et les gars du pays. Et puis, — cela se dit tout bas encore, jusqu'à ce que les assises le proclament à la face de tous, — le soir faisant la noce sous son château couvert d'hypothèques. On donnait là des festins qui se prolongeaient bien avant dans la nuit; les convives, paraît-il, s'y conduisaient avec un cynisme extraordinaire. On pense qu'une enquête est ordonnée, qui fera la lumière sur toutes ces horreurs.

» Ne terminons pas sans mentionner une dernière

infamie. Le marquis de Róqueverte possède une collection de médailles anciennes, très rares et par cela même, très précieuses; la moitié vendue son prix, suffirait pour couvrir la ruine.

» Il n'y a qu'un petit malheur. Quand ces médailles tombent par hasard sur le parquet, comme deux visiteurs l'ont vu hier, elles s'endommagert et on recueille... quelques morceaux de soufre galvanisé.

« Sans commentaires. »

Ces lignes, extraites de l'organe officieux de la préfecture, étaient reproduites par un journal catholique.

La pauvre Alice s'empressa bien vite d'enlever dans sa chambre le papier funeste, ne voulant pas que ce triste article passât sous les yeux de son père: elle craignait une commotion trop forte.

Quand Max entra, il demanda les feuilles publiques à sa sœur. Celle-ci le conduisit chez elle, et, dépliant en silence le journal qu'elle avait là, elle le donna à son frère. Quand il eut fini:

— Eh bien? lui dit-elle.

— Nous sommes perdus, certainement perdus.

— Mais c'est une calomnie!

— Sans doute. Et c'est justement pour cela que notre perte est plus assurée. Voilà vingt lignes qui ont fait le tour du département en vingt-quatre heures, et avec la notoriété qui s'attache à notre nom, cet article ne peut passer inaperçu nulle part.

— Nous allons protester.

— A quoi bon? On n'insérerait probablement pas notre réplique; et puis, quand bien même, le remède est pire que le mal. On éterniserait le débat sans l'éclaircir et sans le vider: beaucoup croiraient à l'attaque et riraient de la défense. Il n'y a guère que les coupables qui aient recours à la publicité des journaux

pour se défendre ; le public le sait, et on nous rangera de suite dans la catégorie commune. Les démentis n'y feront rien : nous sommes ruinés, tout est fini.

— Ce n'est pas possible !

— Écoute plutôt. Voici ce que le journal catholique ajoute à la suite de l'organe républicain :

« C'est avec douleur que nous avons reproduit cette accusation et nous espérons encore que l'enquête démentira ces bruits. Cependant les faits sont précis, et nous ne pouvons croire que notre confrère articule de telles horreurs sans s'appuyer sur de bonnes preuves. Ce n'est pas la première fois que l'on voit des marquis débauchés et faussaires. M. de Roqueverte a trop d'attaches avec l'ancien régime pour n'avoir pas gardé quelques-uns de ses vices. »

— On n'est jamais bien souffleté que par les siens, dit Alice avec amertume.

— On nous lâche; nous sommes maintenant des accusés dignes de la réprobation générale. C'est un peu l'ordinaire dans le camp conservateur.

— Comment des catholiques, des gens qui nous connaissent bien, peuvent-ils accepter si facilement de telles calomnies ?

— C'est un secret qu'il n'est pas toujours facile d'expliquer. Mais dans le cas présent, l'or juif a dû avoir une grande influence. Nos journaux catholiques ne sont pas toujours dirigés par de fermes croyants, par des intransigeants. La plupart du temps, ce sacerdoce du journalisme — car c'est un vrai sacerdoce pour ceux qui le comprennent bien — est exercé par des hommes de métier qui écrivent parce qu'on les paie et qui, demain, passeront au camp ennemi, si on les paie davantage.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la note qui

nous offense soit chèrement payée et mette quelques écus dans la bourse d'un directeur peu délicat.

— C'est bien triste.

— Ah! ma pauvre sœur, sois courageuse.. Nous n'avons pas encore épuisé le calice que la Providence nous réserve.

VIII

Fanchon, la vieille gouvernante de l'abbé Bénigne, lentement, dans sa cuisine proprette, repassait le linge d'autel. Imprégnés d'amidon, les divers morceaux attendaient, roulés sur un coin de la table. Et Fanchon allait et venait, de la table à la cheminée, où les fers chauffaient sur un brasero en pleine activité. La main cuirassée d'un vieux chiffon, la brave femme prenait un de ses instruments, l'élevait en l'air jusqu'à la hauteur de la bouche, et, grave, laissait tomber un peu de salive sur la surface plane. Quand le phénomène que les savants appellent caléfaction se produisait, et que, la gouttelette glissait lentement à terre c'est que le fer était chauffé à point. Alors, preste, elle l'appliquait sur le linge empesé qui frétillait sous le chaud baiser.

— Ma bonne Fanchon, dit le vieux curé en entrant dans la cuisine, combien avons-nous encore en caisse?

— Je ne sais pas, Monsieur le curé. Mais qu'avez-vous? Vous paraissez tout bouleversé et jamais vous ne me faites ces questions là!

— Ah! je viens de recevoir une terrible nouvelle, il nous faudra maintenant faire petite vie. Allons! ne pâlissez point de la sorte. Dieu n'a jamais laissé ses enfants au besoin.

— Mais enfin, qu'y a-t-il?

— Une chose bien simple. Notre honnête gouvernement, trouvant que j'ai la langue bien longue, a cru qu'un jeûne forcé me rendrait un peu moins bavard, et il a supprimé mon traitement.

— Bon Dieu! votre traitement est supprimé. Ah! les misérables! Et la bonne Fanchon, affolée, laissait tomber sur le pavé son fer à repasser : l'instrument se brisait ; un morceau, sautant sur la soutane du curé, y faisait une forte brûlure.

— Un malheur n'arrive jamais seul.

— Vous n'allez pas, je pense, dit gaillardement l'abbé, mettre la maison sens dessus dessous pour une telle bagatelle?

— Une bagatelle! vous dites une bagatelle! Et comment ferons-nous pour vivre?

— Bah! ce sera beaucoup plus facile que vous ne pensez, et le mal n'est pas grand, si vous ne l'augmentez pas par vos jérémiades.

— Vous êtes étonnant, vous; rien ne vous démonte. Seulement je voudrais bien vous voir à la besogne et savoir quels moyens vous emploieriez pour vous tirer d'affaires.

— D'abord, je mettrais un verre d'eau de plus dans la soupe.

— Elle est déjà si grasse!

— Peu importe! En la faisant un peu plus claire et en ajoutant une pomme de terre au brouet, nous viendrons à bout de tout. Peut-être messire *Gaster* ne sera-t-il pas très satisfait, aux premières épreuves de ce régime ; mais, avec le temps, il s'y habituera et nous laissera en paix.

— Allons, soit. Et les enfants à Lucas, comment vivront-ils?

— Comme par le passé, parbleu!

— Comment ! vous continuerez à les nourrir !

— Eh ! sans doute, je ne vais pas les jeter à la rue, maintenant.

— Et la mère Pierre ?

— Vous aurez soin de lui porter sa potion, chaque jour, et de veiller à ce que rien ne lui manque. J'entends bien ne diminuer aucunement le budget de nos pauvres et de nos malades.

— Dieu du ciel ! que dites-vous ? Chaque année, mille francs et plus y passaient. Et, maintenant que votre modeste bourse se trouve allégée d'une quantité notable, vous ne reculerez pas encore !

La brave Fanchon savait que son maître avait au cœur un immense amour des pauvres, mais elle ne croyait pas que son dévouement fût si tenace. Elle pouvait pourtant s'attendre à tout depuis les merveilles des deux dernières années.

Un jour, un homme veuf, Lucas, bûcheron de son métier, s'était cassé le cou en tombant d'un arbre qu'il *ébranchait;* il laissait cinq enfants, dont l'aîné n'avait pas sept ans. Aucune ressource; bientôt, plus même de maison. Personne ne voulait les recevoir tous les cinq.

L'abbé Bénigne s'entêtait à ne point les séparer : il savait de quelle importance est la vie de famille dans l'éducation d'un enfant. Il cherchait sans relâche un dévouement qui ne s'offrait pas. Un beau jour, la solution jaillit, tout armée, de son cerveau; il se dit, en considérant son presbytère :

« Comment ! je cherche par monts et par vaux une habitation pour ces petits malheureux ? J'ai là un beau grenier et deux ou trois chambres qui ne servent pas à grand'chose. Les enfants seraient bien ici. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les enfants avaient été installés à la cure, et y grandissaient gaiement.

Pour punir un pauvre prêtre d'une parole hardie, ou plutôt pour la joie bête de molester un ministre du culte catholique, le gouvernement aurait fait périr de misère et de faim cinq enfants du peuple, sans l'obstination charitable du bon prêtre.

L'abbé Bénigne, malgré son dévouement, ne devait point faiblir à la tâche qu'il avait assumée. Les *enfants à Lucas* furent élevés au presbytère, et même il leur donna des commensaux et des compagnons. La modicité de son budget ne lui permettait plus de recevoir, comme autrefois, de rares confrères, et, de la sorte, de nouveaux appartements restaient inoccupés à la cure. Il fallait combler ce vide. Le curé le fit, en fondant dans sa salle à manger cinq lits pour les malades de sa paroisse qui manquaient de confort, de soins et de propreté.

C'est ainsi que les vrais catholiques savent répondre quand on les attaque.

Fanchon se désespérait.

— Et pourquoi, disait-elle, vous retire-t-on l'obole qui nous donnait du pain ?

— Je vous l'ai dit : on me trouve trop bavard.

— Je ne comprends pas.

— Eh bien, voilà ! Il paraît que j'ai donné des sermons trop risqués, trop hardis.

— Oh ! ça, oui. Que de fois les cheveux m'en dressaient sur la tête. Par exemple, quand vous parlez de la mort, du supplice des damnés.

— Vous n'y êtes nullement, ma bonne; ce n'est point pour des sermons de ce genre que je suis condamné.

— Mais pourquoi donc ?

— Pour avoir dit la vérité sur notre gouvernement. Plusieurs fois, en chaire, j'ai dénoncé à mon peuple, comme je le devais, les menées impies et antichrétiennes qui sont entreprises pour polluer l'enfance et livrer les cœurs purs des ignorants aux cornes du bouc. Je me suis élevé avec force contre les doctrines enseignées dans les écoles athées. C'était trop de sollicitude pour mon troupeau. Dans l'assemblée, il s'est trouvé un espion, un lâche anonyme qui m'a dénoncé, et, vite, on a jeté à la poste le pli qui me condamne.

— Cependant, on nous répète tous les jours que nous sommes libres !

— Ah ! bien, oui, la liberté chez le Bourgeoisisme, parlons-en ! autant vaudrait exiger de l'humanité du tigre. La porte ouverte à toutes les ambitions, c'est le suicide de la liberté : le voisin qui vous jalouse devient un espion. Et interprétant à sa guise, c'est-à-dire mal, vos actions les plus inoffensives, il court en faire un récit affreux aux autorités, dans l'espoir d'obtenir un beau salaire pour sa honteuse délation. C'est ainsi que chaque chef de maison est entouré de centaines de tyrans, et il ne peut pas faire un geste, prononcer une parole, sans que l'écho gouvernemental les redise à l'instant.

On ne peut expliquer cette honte que par l'incurie du gouvernement de jacobins qui nous mène à la mort ou à la dérision. Il y a dans l'air comme des semences de crime qui veulent éclore malgré tout. Quand l'odieux n'existe pas, on l'invente.

Ainsi, dans le cas présent, nos gouvernants, ces prétendus amants de la liberté, du progrès, des lumières, auraient double raison, s'ils étaient intelligents et honnêtes, de ne pas persécuter le clergé français.

Ils devraient, d'abord, comprendre qu'ayant une reli-

gion, nous devons la défendre et suivre ses prescriptions, Ils reconnaissent l'Église catholique, ses institutions, le droit qu'elle a d'enseigner ses dogmes; et, par une anomalie incroyable, ils voudraient que le prêtre devienne complice des enseignements contraires qu'ils propagent.

Dans le siècle qui préconise la raison, les droits de la raison sont foulés aux pieds; la folie seule règne en souveraine respectée. Les punitions de Dieu sont effroyables : il change les orgueilleux en pourceaux, des savants il fait des ignorants; les rationalistes sympathisent avec les hôtes de Charenton.

C'est bien à cause de cela que nos gouvernants ne voient pas davantage qu'ils n'ont nullement le droit de refuser les modestes émoluments qui nous sont alloués, pas plus que le fermier pourrait refuser à son propriétaire les redevances annuelles. Le clergé est le créancier de l'État. Ce sont nos biens, qui, jetés à profusion, ont empêché la banqueroute. Mais nous ne pouvions nous condamner à mort : nous avons livré nos biens, on doit nous en payer le fermage; et les hommes qui le refusent ne sont que de simples escrocs, des voleurs sans originalité, justiciables des tribunaux correctionnels. Mais ils s'abritent derrière la collectivité gouvernementale, et ces roquets deviennent inviolables.

Devant une occasion de persécution, nos juifs et nos francs-maçons perdent le sens : elle les fascine et ils sautent sur elle avec une âpreté de goujons.

La vieille gouvernante hochait la tête, et le curé, le bréviaire sous le bras, s'en alla visiter ses pensionnaires.

A la fin de ce jour, Olgan fumait à sa fenêtre. Les brumes du soir planaient sur les toits. Le bleu du

ciel, devenu tout pâle, se zébrait de lames nuageuses, et partout tombait ce voile grisâtre qui, dans le jour encore existant, apporte l'incertitude et l'apparence des choses, noie les formes et les contours de la nature qui s'endort dans l'effacement du crépuscule, cette triste, douce et insensible agonie de la vie et de la lumière.

Enfoncé dans une profonde rêverie, le jeune homme demeurait immobile, quand une conversation animée, sous ses fenêtres, le fit tressaillir.

Deux ouvriers, dans l'ombre, discutaient:

— Je te dis qu'on l'a dénoncé pour ses sermons.

— Laisse donc; si son traitement est supprimé, c'est sans doute à cause des faits scandaleux dont on a parlé il y a quelques jours au conseil municipal.

— De quoi veux-tu parler?

— Fais bien l'ignorant. Je sais que tu es un peu de la calotte, mais tu ne pourras venir à bout d'excuser ton vieux grippe-sou.

— Je t'assure que j'ignore complètement ce dont il s'agit.

— Vieux niais! penses-tu me faire chanter! Comme si les bruits qui courent ne bourdonnaient point à ton oreille, tout aussi bien qu'à celle d'un autre!

— Au fait.

— Le fait, le voici: Le curé de Blanques a, paraît-il, tenu une conduite scandaleuse dans une commune voisine; et, dame! notre gouvernement intègre, qui n'aime pas le désordre, a puni le délinquant, et lui a supprimé son traitement.

— Toujours cette infamie, murmura Olgan; si j'avais cru travailler aussi mal, je me serais tu.

Une femme s'était jointe au groupe :

— Et ce qu'il y a de mieux, disait-elle, c'est que

M. le curé, devenu le plus pauvre de la paroisse, n'abandonne pas pour cela ceux qui vivaient de son pain. Les petits à Lucas, qui, depuis deux ans, gîtent chez lui, continueront à y rester, et vous verrez que les malades ne seront pas soignés avec moins de sollicitude.

— Eh bien, la mère, vous qui êtes si bien instruite, dites-nous pourquoi cette suspension de traitement?

— Une délation ! M. le curé a fait des sermons un peu vifs sur le gouvernement ; on l'a dénoncé.

— Il a donc des ennemis?

— Des ennemis de lui, non pas ; mais des ennemis de sa soutane.

— Qui a fait le coup?

— On ne sait trop ; mais il s'élève des soupçons qui s'affirmeront.

— Et maintenant, comment va-t-on vivre à la cure? demanda le bon ouvrier.

— Bah ! le Roqueverte y pourvoira.

— Vous savez bien que M. de Roqueverte est ruiné par ceux-là mêmes qui poursuivent notre pauvre curé.

— M. de Roqueverte, reprit la femme, n'a plus rien. Mais nous sommes là; on travaillera une heure de plus le soir, et ceux qui ont faim pourront manger à l'aise. Deux voisines m'ont déjà remis une offrande que je vais déposer au tronc des pauvres.

— Attendez-moi. J'ai là une pièce de quarante sous, dont la femme n'a pas besoin. Moi, je fumerai une pipe de moins.

Olgan referma sa fenêtre ; un remords mordait au cœur l'âpre ennemi du catholicisme.

IX

La calomnie faisait son œuvre. Le pain était arraché à celui qui paissait le troupeau du Seigneur; l'honneur et la fortune étaient enlevés à une famille illustre. Cela ne suffisait pas à éteindre la rage des persécuteurs: des humiliations sans nom allaient suivre encore.

Les hôtes de Roqueverte semblaient enveloppés dans un voile de deuil imposant. Résignés à tout, ils suivaient sans intérêt le déroulement rapide des événements destinés à les foudroyer. Il y a de ces découragements intenses qui saisissent les pilotes quand leur barque court à un naufrage inévitable. Mélancoliques, ils s'assoient à la poupe aventureuse, leur regard sombre s'attache aux flots verdâtres, fasciné par l'écueil qui va entr'ouvrir l'esquif.

A Roqueverte, on ne voyait plus que la catastrophe finale. L'impossibilité de l'éviter apparaissait chaque jour plus nette, plus aiguë, plus poignante. Après l'article odieux reproduit dans tous les journaux du département, aucun bailleur public n'aurait souci d'hypothéquer en l'air. Max avait fait de nombreuses démarches. Un moment il crut que ses courses du soir ne seraient pas inutiles; mais la calomnie avait tout rompu, et le jeune homme était retombé à terre avec la sensation affreuse d'un gymnaste sous lequel casse le trapèze, au moment où son imagination géniale enfantait un jeu extraordinaire.

Un jour pourtant, les pauvres désemparés n'eurent qu'à ouvrir la main : la fortune faisait mine d'y vouloir tomber.

Dès le matin, le marquis et son fils causaient ensemble

dans la grande salle. Le vieillard n'était plus abattu comme aux premiers jours de ses souffrances, et l'indignation faisait vibrer en lui de nouvelles forces.

Un coup de sonnette les interrompit. Ils attendirent curieusement; Joseph ne tarda pas à introduire, à leur grand étonnement, le pharmacien juif, leur ennemi juré. L'individu essaya un sourire, et n'ébaucha qu'une affreuse grimace ; puis il se mit à zézayer une formule de salutation qui fit bondir de dégoût le cœur de ceux qui l'écoutaient :

— Bonjour, mes chers messieurs. Il paraît que nous éprouvons des inquiétudes sur notre chère fortune...

Le marquis fronçait le sourçil ; Max, impétueux, faisait déjà le geste de saisir l'animal importun, pour l'expédier dehors par une toute autre voie que celle de la porte.

Le juif comprit que son début, frisant l'impertinence, porterait malheur à son ambassade. Il changea vite de ton :

— Pardonnez-moi, dit-il en s'appuyant sur sa canne, car, sans façon, on le laissait debout. Vous avez dû prendre pour une insulte ce qui n'était qu'une formule de commisération... incomplète et mal rendue. La preuve que je ne raillais pas, c'est que je suis venu ici pour vous tirer du mauvais pas où vous êtes engagés.

L'attention des auditeurs fut excitée. Quand un pauvre naufragé trouve sous sa main un débris, une herbe, une algue, un rien, il s'accroche avec ardeur à cette épave fuyante et respire une seconde, jusqu'à ce qu'il perçoive l'inanité de son espoir. Le marquis et son fils étaient dans ce cas. A la moindre lueur, jaillissaient encore en eux des éclairs d'espérance. Ils savaient que le juif cosmopolite tenait en main des fils puissants et secrets ; ils se disaient que de la fontaine

la plus bourbeuse se dégage quelquefois un mince filet d'eau pure dans les années abondantes en pluie.

— Vous avez, dit froidement le marquis, quelque chose d'intéressant à nous communiquer ?

— Oh ! de très intéressant. C'est un honneur auquel vous ne vous attendez guère, au milieu des affreuses défections que la misère va semer autour de vous. Il est des familles dans la splendeur de la richesse et de la puissance qui vous envieront.

— Achevez.

— M. le Préfet connaît votre admirable fille, Mlle Alice. Il a pu par lui-même apprécier sa fine beauté et sa gracieuse distinction ; charmé, il voudrait en faire la compagne de sa vie, et vous demande sa main.

Abasourdis, ni Max ni son père ne trouvaient une parole pour stigmatiser cette audace. Deutch prit ou feignit de prendre ce silence pour un aquiescement.

— Vous consentez, ajouta Deutch, et vous avez cent fois raison. L'adversité est une dure mais puissante maîtresse, et peu d'élèves se montrent rebelles à son enseignement. Oui, faites taire votre orgueil de race ; descendez jusqu'au prolétaire anobli par son travail et sa science ; que l'enfant de l'aristocratie mêle son sang à celui du peuple ; faites disparaître les préjugés de nationalité en unissant une Française à un juif.

La voix avait des notes railleuses. C'est le privilège de ce peuple quand il ne s'exprime plus dans sa langue maternelle ; il est tellement peu apte à s'identifier n'importe quel autre langage qu'il parle souvent d'une manière toute contraire à celle demandée par les circonstances ; il raille quand il veut louer, il glorifie quand il doit flétrir ; dans son dialecte, convenance signifie parfois sauvagerie.

— Plat valet ! s'écria avec un souverain mépris le marquis dont les membres tremblaient. Sais-tu bien ce que tu me proposes là ?

La maison de Roqueverte fut fondée au resplendissant moyen âge par des gens qui n'auraient pas voulu de vos préfets juifs pour laver les sabots de leurs cavales ; et moi, le dernier de ces preux, vous voulez que je donne ma fille au plus infâme de ces coquins !

— D'autres, aussi richement blasonnés que vous, l'ont bien fait et s'en frottent encore les mains de bonheur.

— Je ne le sais que trop. Ce qu'on appelait autrefois aristocratie est en réalité maintenant de la haute voyoucratie. Si les banquiers juifs ont enlevé les plus beaux fruits de l'Eldorado parisien, si nos vicomtesses s'empressent autour des agioteurs de la finance, si nos marquis ruinés s'unissent aux bookmakers, ce n'est pas surtout qu'ils ont besoin d'argent, c'est qu'ils n'ont plus le sentiment de l'honneur et de la hiérarchie. Mais vous ne trouverez jamais de ces défaillances dans la famille de Roqueverte.

Regardez ce portrait accroché au mur ; il n'était pas de notre sang, c'était un de nos tenanciers. Mais une Roqueverte l'aimait : son père la conduisit jusqu'à la charrue du jeune *manant*, et la déposa entre ses bras. Ce n'était pas là déchoir, puisque ces deux cœurs s'étaient compris, s'aimaient et étaient dignes l'un de l'autre. Le jeune paysan se haussait jusqu'à la noblesse ; c'est la pureté de l'âme, la grandeur du génie qui fait la vraie noblesse. Le roi le comprit et en fit un gentilhomme.

Ma fille épouserait son frère de lait, si leurs cœurs battaient à l'unisson ; mais jamais je ne la livrerai à un homme qu'elle n'aime pas.

A tout cela il n'y avait évidemment rien à répondre ; le juif baissait la tête et attendait la fin.

Auguste, le dernier enfant du marquis, qui ne fréquentait plus l'école à cause des scandales que nous raconterons bientôt, passa curieusement la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Va chercher ta sœur, lui cria son père.

Deutch se reprit à espérer.

Alice entra bientôt, avec grâce et sans embarras. Elle décocha au juif un regard qui n'avait rien de tendre.

— Sais-tu ce que cet homme me propose? demanda le père à sa fille.

— Oh ! gentille demoiselle, s'empressa d'interrompre le mandataire du préfet, ne repoussez pas la prière d'un cœur blessé par vos charmes et acceptez la requête du franc chevalier qui vous demande pour femme.

— Son franc chevalier, dit le marquis avec un rire strident, c'est le préfet juif qui était ici il y a quelques jours et qui nous a saturés d'insultes.

— Dictées par l'indignation, reprit le pharmacien ; mais votre grâce a tout pallié, et, gagné par vous, il s'est décidé à conjurer le désastre qui plane sur votre famille. Le voulez-vous?

Alice, stupéfaite, se taisait.

— Veux-tu te vendre? s'écria son frère.

L'héroïque jeune fille, se tournant vers le sale ambassadeur, le regarda fixement :

— Chez nous, dit-elle, on ne vend jamais les femmes ; ma famille mourra, s'il le faut, mais elle ne me conduira pas au Golgotha pour trente deniers.

Et Deutch prit la porte qu'on lui montrait.

X

Les journées de mai, pleines de soleil, coulaient doucement.

Dans la plaine, quand les semailles d'avril sont achevées, c'est le beau moment de l'année. Les travaux, moins pressants, n'accablent point les paysans normands ; au bout du champ, le travailleur peut s'accouder sur sa bêche et humer avec délices les parfums qui s'exhalent des frondaisons printanières.

La nature accomplit son œuvre dans un silence imposant.

On dirait que les hommes, quand ils veulent édifier une œuvre, cherchent à saturer l'atmosphère de tapage assourdissant : la grandeur de leurs ouvrages se mesure presque à la force et au nombre des coups de marteau qui ont martyrisé l'écho fatigué. Le peureux parle haut pour vaincre sa frayeur ; les faibles s'agitent dans tous les sens, et la galerie prend leur audacieuse fébrilité pour une marque d'omnipotence.

Dieu agit tout différemment ; dans l'accomplissement de son œuvre, infiniment plus universelle et plus puissante que celle de sa créature, on ne perçoit que des accords silencieux. Et cet hymne, entendu seulement des âmes poètes, est mille fois plus grand et plus émouvant que la plus bruyante épopée humaine.

Les trèfles, dans la verdure compacte, montraient leurs têtes empourprées ; des champs entiers se diapraient de mille couleurs : on eût dit un immense tapis aux reflets chatoyants, tissé d'une matière merveilleuse pour le pied du créateur.

Espoir de douces jouissances, les céréales élevaient doucement vers le ciel leurs feuilles lancéolées, dans la gaine desquelles se coulait la tige frêle et vigoureuse. Le sol, sur lequel les blessures de l'hiver laissaient encore de visibles cicatrices, émettait comme des flots de vie nouvelle, et dans le lointain des feuillages se découpaient en joyeux festons sur le ciel bleu.

Cette année-là, les habitants des Blanques ne purent guère s'abandonner aux délices du ciel de mai; on sentait que le juif avait jeté son grappin sur eux. Depuis que la nation déicide s'est faite bourreau au Golgotha, elle n'est hantée que par la manie de la persécution. Les fils des prophètes, dont l'inspiration avait dérobé au ciel une langue poétique spéciale, ne savent plus admirer les beautés de l'univers que lorsqu'un artiste, en les fixant sur le marbre ou la toile, leur a donné une valeur commerciale.

Aussi Deutch ne s'inquiétait-il nullement des splendeurs de la campagne; son âme, gonflée du noir venin de la haine, ne cherchait qu'à le distiller, pour infecter et ronger le cœur des croyants. Depuis qu'en fait il était maire du village, il se réveillait chaque matin, avec le plan d'une avanie nouvelle à faire subir à ses administrés.

La loi scolaire, loi monstrueuse, appliquée depuis peu, ouvrait un large champ à ses satisfactions. Jusqu'à ce moment elle n'avait pas reçu d'application dans les campagnes du pays de Caux, et Dieu sait si l'on se faisait faute de mettre sous le pied ses prescriptions tyranniques. Le sans-gêne des paysans était une bonne aubaine pour le persécuteur. Il ne la laissa pas passer. Non pas que le juif fût épris de zèle pour une loi ou pour un régime dont il n'avait nul souci. Mais cela lui plaisait de voir sous ses pieds des tas de

chrétiens; c'est si bon pour une narine juive l'humiliation du goy.

Deutch prenait alors fait et cause pour la république des opportunistes, parce que ce gouvernement sénile servait merveilleusement ses projets. Mais il se gardait de dénoncer à la police les réunions secrètes qui se passaient tantôt chez lui, tantôt chez Satania. Là, on conspirait volontiers contre le gouvernement qu'on avait juré de servir et on bâtissait en rêve l'oligarchie de l'avenir, où le peuple, sous le fouet des juifs, marchera en esclave. On n'aura point besoin alors d'officiers ministériels pour communiquer des ordres aux paysans parqués sous la férule du maître.....

Pendant deux jours, le garde-champêtre fut employé à colporter dans les hameaux les ordres revêtus de la griffe du pharmacien. Les braves gens du pays le regardaient avec stupéfaction aller et venir, assis sur le seuil bas de leurs portes, où ils vidaient nonchalamment l'écuelle de soupe au lait qui leur servait de déjeuner; ils devisaient à mi-voix sur l'événement qui mettait en marche de si bon matin le représentant de la loi. Et, quand à leur tour, leurs grosses mains se trouvaient chargées de la large enveloppe, une pâleur subite envahissait leur visage; ils se hâtaient de rentrer au logis. Le Gouvernement se montre si paternel pour eux, que la moindre communication émanant de lui est toujours à leurs yeux un augure de malheur.

D'une main tremblante la ménagère décachetait le pli, et, appelant son *garçon*, elle lui faisait lire l'invite du pharmacien. En apprenant ce dont il s'agissait, un sourire naïf ébaubissait les auditeurs. Ils trouvaient tellement étrange d'être appelés à la mairie pour répondre des absences de leurs enfants à l'école! N'était-ce pas un tour de vieux fumiste?

Ils ne pouvaient imaginer à quel diapason était montée l'impudente tyrannie du Gouvernement, issu des entrailles du peuple, pour l'abêtissement suprême du pouvoir et la joie de quelques voyous, amis du désordre. Leurs enfants étaient à eux, pensaient-ils, et ils se croyaient le droit d'en disposer.

Le maire leur apprit bientôt de quelle manière on entend aujourd'hui la liberté du père de famille. Car, bon gré, mal gré, il fallut bien se rendre à son invitation. Les chefs de maison s'y trouvèrent quatre-vingt-quinze, tout le village, depuis le plus humble jusqu'au plus fortuné. M. de Roqueverte, lui aussi, avait dû obéir à l'ordre de son insulteur : depuis un mois, le petit Auguste ne fréquentait plus l'école communale, où une affreuse promiscuité menaçait de flétrir son innocence.

Par groupes de cinq à six, les pères de famille sortirent de la mairie, en pouffant de rire. Grave, le maire avait fait écrire, par le greffier, leurs explications, et leur avait lu les peines qu'ils encouraient pour leur désobéissance à la loi. Voir leur nom affiché sur la place d'Armes les offusquait bien peu; quant à l'amende dont on les avait menacés, ils ne la craignaient pas.

« Qu'ils viennent la prendre, disait un colosse en relevant ses manches et en laissant voir les biceps qui roulaient sur ses bras charnus. Nous cognerons dur, cela nous fera du bien. »

Quand le marquis de Roqueverte sortit, appuyé à l'épaule d'un ouvrier fidèle, son front était soucieux.

— Monsieur le marquis, disait le jeune homme, quelle est cette prétention nouvelle? Ne sommes-nous pas libres d'élever nos enfants à notre guise?

Les groupes que le vieillard et son compagnon par-

couraient s'écartaient avec un froid respect, l'affection n'existait plus dans leur cœur. Quoique animés contre Deuch, les villageois ne pouvaient acclamer son ennemi : un rempart de bruit calomnieux, édifié par d'astucieuses mains, les séparait à jamais de lui.

Le jeune ouvrier renouvela sa question, et Max, qui venait de rejoindre son père, répliqua :

— Nos droits à ce sujet, mon cher ami, sont formels, mais aussi ils sont formellement méconnus.

— Mais pour quelle fantaisie le Gouvernement, qui ne me connaît ni d'Eve ni d'Adam, se mêle-t-il d'envoyer mes enfants à l'école ?

— Parce que vous avez le devoir de les faire instruire.

— Le devoir ! le devoir ! oui le devoir de leur apprendre à gagner leur vie.

— Ne comprenez-vous pas qu'étant instruits, vos enfants auront plus d'expérience de la vie, et sauront mieux leur métier ?

— Je ne vois pas comment l'A B C D leur apprendra à manier la pelle ou le fléau. Cependant, je ne vais pas aussi loin. Je veux que mes enfants sachent lire et écrire, qu'ils puissent, le soir des veillées d'hiver, feuilleter l'Imitation et la Vie des Saints. Qu'ils alignent quelques lignes pour souhaiter la fête de leur mère ou de leur fiancée, quand ils seront loin, bien ; mais il ne faut rien de plus.

— Vous croyez qu'ils ne seront pas meilleurs maçons, par exemple, quand ils sauront que le mortier se durcit par évaporation de l'acide carbonique...

— Assez, maître. Non, cela n'est nullement nécessaire. Je crois qu'il n'est pas nécessaire de connaître le nom des os d'une vache pour la bien attacher ni la disposition de son estomac pour la mener *paître*.

— Mais ceux qui sont au pouvoir, étant sortis du peuple, savent bien mieux que vous, ignorant, ce qui vous convient.

— Voilà encore une prétention qui m'agace épouvantablement. Il me semble que je suis meilleur juge qu'eux dans la question. Je vois et je sens ce qui convient à mes enfants.

Je crois que si je me mêlais, moi, à cent lieues de distance, de leur jalonner la route qu'ils doivent suivre, ils m'enverraient proprement bouillir. Nous devons donc leur rendre la pareille, puisqu'au moyen de leurs lois imbéciles ils agissent de même avec nous.

— Vous n'avez pas tout à fait tort, mon ami. Il faut être dans un soi-disant siècle de lumières, comme le nôtre, pour être si peu clairvoyant sur ses propres intérêts. La trop grande lumière aveugle.

La multitude court à l'absurde comme le fer à l'aimant. Toute théorie qui ne revêt pas les formes chatoyantes de la banalité et de la sottise est sûre de faire fiasco complet. Gavés des vieux sophismes sur l'ignorance des classes, inférieures, les habitants des villes, ont donné dans le courant actuel. L'instruction est à l'ordre du jour, et on soutient sans rire qu'elle seule fait les citoyens bons, probes, vertueux, les ouvriers de talent, les artistes de génie. La campagne paie les pots-cassés de la ville. »

On arrivait à la ferme; les théoriciens se turent.

Pendant quinze jours, les paysans, sans y voir malice, continuèrent à rire des fantaisies de leur maire. Mais bientôt la comédie tourna au mélodrame.

Le mois qui suivit la convocation ne fut pas moins fécond en absences. Le maire ne fut pas, non plus, moins fécond en appels à la mairie. Des amendes

pécuniaires furent portées et il fallut les payer. Quelques récalcitrants durent accoucher du double.

L'indignation grondait sous les toits de chaume, la tempête, surchauffée, menaçait de déferler et de battre son plein au premier abus de l'autorité.

Une après-midi, le pharmacien, fier de ses hauts faits, paperassait dans son arrière-boutique. Olgan entra sans sonner. Il conservait encore avec Deutch les habitudes acquises par quatre mois d'irascible fraternité; mais l'indifférence ou le dégoût refroidissait insensiblement cette amitié fondée sur la haine.

Quand César retrouvait ses aspirations des jours passés, il se collait encore à son acolyte ! il s'enivrait des fureurs de la libre-pensée, et les sentiments de haine se greffaient de nouveau sur son âme. En entrant chez Deutch, un souffle de ce genre l'avait empoigné aux cheveux, il voguait de nouveau, à tout hasard, à travers la bourrasque de la persécution.

— Eh bien ! cela ne va pas plus mal, et vous vous entendez joliment à tailler belle besogne aux brutes cléricales.

— Oh ! nous ne sommes pas au bout.

— Vous allez continuer ?

— Sans doute, mon cher, et accentuer. Dès demain, vous ne conduirez plus les enfants à l'église.

— C'est M. Rybar qui sera content !

— Comment ?

— Je le gêne affreusement. Il me prend pour un espion et n'ose devant moi s'abandonner à toutes ses pieuses simagrées.

— Il sera au contraire très mécontent; car, lui non plus, ne va plus accompagner les enfants à l'église.

— Oh ! alors...

— Je le lui défends absolument. S'il refuse, je le ferai obéir par force, la loi m'en donne le droit.

— Personne ne sera avec les enfants; ils feront un potin d'enfer.

— J'y compte bien; d'ailleurs mes mesures sont prises; quelques polissons ont reçu mes ordres pour accentuer le mouvement.

— Mais quel intérêt?

— Le seul plaisir de troubler une réunion catholique. Les bons paroissiens de l'abbé Bénigne se scandaliseront; on l'accusera de manquer de prévoyance, de prudence, patati, patata. Les bruits semés sur son compte ne feront que grandir, et au moyen de toutes ces agaceries nous pourrons recueillir une jolie moisson de scandales.

— Vous êtes un maître homme.

— Vous trouvez?

Cette louange apaisait, dans l'esprit du juif, bien des préventions qu'il nourrissait contre son coassocié.

— Et la persécution scolaire?

— S'augmentera. Le prochain mois, nous aurons quelques condamnations à la prison. Ce sera tout à fait intéressant.

— Qui frapperez-vous d'abord? les plus fortes têtes?

— Oh! non, ce serait un fameux pas de clerc. Il pourrait s'ensuivre une formidable agitation, ce que je redoute au-dessus de tout.

Que Roqueverte, par exemple, soit condamné à la prison, il peut ressaisir en un jour toute l'influence que je lui ai dérobée. Ce serait fâcheux.

Il faut nous infiltrer sans bruit dans les fissures, nous glisser par le trou des serrures, ramper au pied

des murailles, de manière à arriver sans être vus et à faire irruption sans être attendus.

Ma première victime sera quelque humble et silencieuse veuve, peu connue dans le pays, et dont on parle bien rarement. Peu à peu, on montera sans bruit jusqu'aux sommités; mais on n'ira pas jusque-là. Quand les gros bonnets verront les replis du torrent se gonfler pour les asphyxier en silence, ils capituleront.

Et César, en s'en retournant, répétait : « Voilà un habile procédé, j'en conviens; mais c'est lâche et infâme. »

XI

Sublime d'héroïsme et de simplicité, elle se tenait debout devant le tribunal du juge de paix. Deutch commençait ses infernales exhibitions.

C'était la mère de quatre enfants que seule, après la mort prématurée de son *homme*, la pauvre femme avait nourris et élevés, par le dur labeur de ses mains. Les soirées, les longues soirées d'hiver, que les heureux du monde dépensent dans les plaisirs de l'orgie, elle veillait auprès de sa petite famille endormie; sous ses doigts habiles, la navette glissait doucement entre les fils fragiles, et la trame s'ourdissait, rapide et bien faite.

Maintenant l'aîné avait dix ans; il commençait à travailler, et la vie des infortunés émergeait enfin de la terrible misère. Jamais ils n'avaient, dans leur détresse, demandé un sou à personne, trop fiers pour mendier, trop grands pour se vendre. On ne leur en savait pas gré dans le village, et volontiers on les blâmait de leur

courage. Le paysan normand a de ces faiblesses. Jaloux et impitoyable à l'excès. il fait de bon gré la charité à ceux qui lui tendent la main; mais il conçoit une sorte de répulsion pour ceux qui, à son avis, ont besoin de son secours et ne le demandent pas ou le refusent.

Aussi le choix du pharmacien avait-il habilement désigné le premier bouc émissaire. Ceux qui jalousaient la veuve ne pouvaient du premier coup la plaindre de son infortune.

Depuis plusieurs mois l'intrépide travailleuse sentait ses forces se briser et trahir son énergique courage; son fils, qui jusque-là avait fréquenté l'école assidûment et écrivait mieux que la plupart de nos conseillers municipaux, restait au logis pour soulager sa *maman* et préparer la pâtée à ses petits frères. Pour ce fait, la veuve était déférée à la justice et allait être condamnée à la prison.

Dans la salle du prétoire, un long cordon de têtes avides se balançait le long des murs affreux de nudité. Le jugement se prononçait un jour de marché, et ce jour-là il y a toujours foule à l'humble tribunal. Les habitants de la ville courent aux assises pour s'émotionner aux scandales du crime; chez le juge de paix il faut se contenter de moins, mais la curiosité n'est pas moins vive, et une histoire de lapin volé attire autant d'auditeurs que les assassinats de Pel et les meurtres de Marchandon.

Quand la pauvre femme avait mis le pied au milieu de cette foule railleuse et légèrement hostile, un sanglot avait gonflé son cœur sous le maigre *caraco* de laine brune. Les grands cœurs acceptent volontiers la souffrance et luttent sans défaillir, tant que le combat demeure solitaire, tant que Dieu seul est *là* pour mar-

quer les points. Le public vient-il à déchaîner sur ces âmes simples d'injurieuses calomnies, elles se trouvent toutes désorientées, et souvent, incertaines de leur route, elles se livrent à la merci des persécuteurs. Qui dira le nombre des infortunés que la clameur des journaux a fait envelopper dans le blâme et la réprobation des honnêtes gens?

Aux Blanques, il en était ainsi. On n'avait pas, il est vrai, l'immonde publicité du journal; mais de bonnes commères, vraies gazettes vivantes, se chargeaient charitablement de répandre partout les cancans meurtriers. Et Deutch n'avait pas manqué d'en faire circuler à foison sur la pauvre veuve.

La sentence fut portée. La mère, coupable d'avoir gagné le pain qu'elle donnait à ses enfants, coupable de n'avoir pas sollicité les secours problématiques d'un gouvernement soi-disant ami du peuple, fut condamnée à l'amende et à la prison.

L'indigne magistrat avait poussé jusqu'à l'extrême le mépris de la justice la plus élémentaire, sinon de la légalité. Mais devrions-nous l'en accuser trop fortement?

Déjà nous l'avons vu à l'orgie nocturne qui se déroula chez le pharmacien : il était de la secte ténébreuse qui menace de bouleverser le monde et qui écrit sur les plis monstrueux de son pennon triomphant :

Guerre à tout ce qui est grand, noble et beau!

Les séides du monstre abominable sont eux-mêmes ses premières victimes. A peine ont-ils trempé le bout de la langue dans le fiel corrupteur, qu'ils ne s'appartiennent plus. Comme une infamante viscosité, le nouveau souverain s'infiltre dans les artères, se colle aux membres, s'attache aux paroles, se loge dans les re-

gards. Il est partout, et les adeptes ne savent plus faire un pas sans sa permission. Il se charge de penser pour eux, leur demandant seulement d'agir pour lui.

Peu de jours avant l'audience, le juge de paix avait reçu la visite du juif. Dans une courte entrevue, ce dernier lui avait notifié sans appel ce qu'il devait faire, et le malheureux avait obéi servilement et sans écouter les cris de sa conscience. Peut-être d'ailleurs ne criait-elle plus bien haut : on dit que l'habitude du crime énerve le remords.

Sur la mère innocente il avait jeté le glaive dont la loi avait armé son bras pour la défense des opprimés.

En écoutant sa condamnation, elle leva vers le ciel un regard plein de résignation ; de sa bouche palpitante sortit une muette prière, et sa main fit le geste d'étendre sur la tête de ses persécuteurs un épais voile d'oubli et de pardon.

La foule, muette et maintenant pleine de respect, s'inclina sur le passage de la victime.

Sur la porte, l'abbé Bénigne attendait avec quatre enfants, pauvrement vêtus selon le corps, mais dont les yeux annonçaient les richesses de l'âme. Pleins de sanglots, les pauvres petits sautèrent au cou de leur mère et la baisèrent follement. Elle s'assit sur les premières marches du perron et les contempla longtemps. Puis elle les poussa doucement dans les bras du curé :

— Faites-les vôtres pendant quelque temps, dit-elle.

Un ouvrier, les larmes aux yeux, ôta sa casquette, et jetant dedans une poignée de sous :

— Amis, s'écria-t-il, la mesure d'iniquité est pleine. Il ne faut pas que ces enfants souffrent de l'injustice

des hommes. M. le curé n'a plus rien et ne peut les nourrir; ce que la mère ne nous a jamais demandé, donnons-le de nous-mêmes, pour l'amour de Dieu !

Et il commença sa quête.

Le marché avait été fructueux; les bourses de grosse toile grise se délièrent à l'envi, chacun versa un don généreux dans l'aumônière du quêteur improvisé.

— Merci, chers amis, merci, Dieu vous le rendra ! répétait la mère.

Conduite par deux gendarmes, elle s'éloigna lentement vers la prison où elle allait être confondue avec les voleurs et les criminels de toute espèce. Une sourde indignation, de vagues murmures, roulaient dans les rangs compacts. La réaction germait.

Deutch, qui, confondu dans la foule, avait suivi ces divers incidents, se retira mécontent de sa journée.

XII

César Olgan a son ami Vulpius Adamo.

« Mon pauvre cœur est labouré maintenant par d'horribles souffrances et des remords aigus.

» Il n'est plus le temps des rêves éthérés, où mon âme chaste s'enflammait dans les hauteurs idéales. De temps en temps ce souvenir qui devrait m'être si doux fait irruption dans mon âme et y dépose une amertume incroyable. Continuellement un reproche tourbillonne dans mon cerveau.

» Il y a quelques jours, j'étais descendu au jardin. Un lis ouvrait au grand soleil sa corolle tout imprégnée de parfums, l'or bruni du pistil chatoyait sous

la lumière. Je me penchais pour l'admirer et en respirer les senteurs, quand, à mes pieds, j'aperçus une affreuse limace, qui se traînait péniblement jusqu'à la fleur de l'innocence : ventrue, visqueuse, avec ses gros yeux qui émergeaient de sa peau, elle inspirait le dégoût; la longue trainée blanche dont elle marquait son passage me parut hideuse et repoussante. Avant de m'éloigner, je la vis grimper sur le lis, monter jusqu'à la corolle éclatante de blancheur, et y déposer sa bave avant de grignoter son déjeuner.

» Ce spectacle fit jaillir devant moi la vision de tout ce que j'ai fait depuis six mois.

» Je me suis vu déflorant les lis, fanant les innocences, affadissant les âmes dans l'amour des jouissances matérielles, couvrant de boue des réputations sans tache, infiltrant le virus du mal à tout un peuple honnête... Écœurante besogne, qui ne pourrait se raconter qu'en termes repoussants.

» Comme ils étaient beaux ces enfants tombés en mes mains alors qu'ils ignoraient les turpitudes que le triste savoir humain va bientôt ériger en gloires? J'ai ouvert les écluses qui protégeaient leur âme, et le torrent des choses défendues a été versé sur ces jeunes fronts, autrefois éblouissants de lumière et maintenant courbés dans la fange.

» Œuvre de démon, œuvre de damné! Je l'ai faite sans presque y songer, poussé par mes attaches, lié par mes serments, écrasé par la nécessité de vivre. Mais quand un gouvernement descend à de pareils moyens pour gagner le peuple, on peut dire que c'est la honte des hontes.

» Ma première victime aurait dû être la fille du comte de Roqueverte; je me suis trouvé devant tant de candeur et de simplicité, que je n'ai pu aller jus-

qu'à l'épuisement de l'œuvre mauvaise : désarçonné, je me suis hâté de battre en retraite.

» Mais, hélas ! je ne me suis pas arrêté pour cela ; j'ai édifié sur nouveaux frais mon école de corruption. Blond chérubin dérobé aux cours célestes, le frère d'Alice, Auguste de Roqueverte, est devenu ma victime. Le but a été trop vite atteint ; et aujourd'hui, le petit, quand il n'est pas en présence de ses parents, jure comme le premier voyou de la capitale ; il sait des mots affreux qui feraient rougir un carabinier et il débite, avec de petits gestes mutins et scandaleux, les chansons grivoises qui courent les rues.

» La foi va mourir dans le cœur de cet enfant ; elle ne peut vivre sous cet amas d'immondices. A quinze ans, le scepticisme emportera cette jeune âme dans les plaines infertiles de la négation et du néant.

» OEuvre infernale que celle-là ! Souiller une âme pour lui arracher la foi qui lui permettrait de vivre heureuse, cela ne pouvait être imaginé que par un juif. Ah ! il faut convenir que ces êtres abominables savent, mieux que personne, dépouiller leurs ennemis au physique comme au moral.

» Mon ami, je frémis d'horreur et d'épouvante à la vue de mon ouvrage. A chaque infamie nouvelle qu'on me commande, je sens que je n'étais point né pour ce métier, et il pousse en moi comme des rébellions contre la fatalité.

» Le pharmacien juif, lui, n'a point de ces défaillances. Il me remplit de rancœur quand je l'entends calculer froidement les progrès du mal dans son exploitation ; chaque soir, il écrit devant moi les promesses de désertion qu'on lui a faites dans la journée, absolument comme un négociant relève sur son livre de compte son gain ou sa perte. Il suppute ce qu'une

bassesse peut lui donner de partisans, combien d'âmes tuera une infâmie politique, et dans cette chasse effroyable, jamais un remords ne fait tressaillir son cœur, jamais une hésitation ne vient révéler qu'il est homme, jamais un soupir n'apprend qu'il regrette sa besogne.

» Il est là dans son élément. La secte lui a donné son poste de combat, il n'en démordra pas d'une semelle. Son rôle est de jouer avec l'honneur des chrétiens, comme celui des autres est de jouer avec leur fortune : il s'en acquitte avec le même cynisme.

» Toutes les fois que j'entre chez lui, j'ai des accès de répulsion qui m'enlacent et voudraient me retenir loin. Mais je ne sais pourquoi, quand j'ai passé le seuil, je suis un homme perdu; ce coquin me grise. La fascination que l'étrangeté de ses manières exerce sur moi me rive à son œuvre. Il me parle, son regard plonge dans le mien, cela suffit; et je me résigne le soir à exécuter le naufrage que je déplorais le matin.

» Plusieurs fois j'ai eu des velléités de résistance, même, je lui ai dit en face, ce que je pensais de son système! Il a daigné sourire, et un souffle inéluctable m'a de nouveau courbé à ses genoux.

» Je ne puis m'expliquer cette folie d'obéissance absolue à un homme que je hais, tandis que je résiste ouvertement à d'autres que je respecte, que j'aime.

» La première lettre, où je t'annonçais ma nomination était imprégnée de fiel contre M. Rybar, l'instituteur émérite dont je devenais l'adjoint. Le préjugé me l'avait dictée; je parlerais tout différemment aujourd'hui.

» Cet homme, si facilement décrié par le préfet, je l'ai vu à l'œuvre, et j'ai pu le juger.

» Je sais maintenant ce qu'est un chrétien intransi-

geant, je sais ce qu'un homme de cette trempe peut faire lorsqu'il est maître d'école. Tu te souviens que dans ton jeune âge les enfants haïssaient l'école; ici, rien de semblable : dès que la cloche a sonné, nos gamins accourent à la classe cemme à un joyeux banquet de famille. La comparaison est juste tout à fait, car ils trouvent là un vrai père. M. Rybar a fait siens ces pauvres petits qu'il avait mission d'instruire; son cœur s'est ouvert, et chacun y a trouvé une place. Tu connais l'histoire de ce maître chrétien qui fut martyrisé par ses élèves. M. Rybar, lui, accepterait avec joie le martyre pour ses chers enfants; mais si cette aubaine venait à se rencontrer, tous les écoliers courraient s'offrir en remplacement de leur maître bien-aimé.

» On ne peut s'empêcher d'aimer le christianisme quand on voit de tels prodiges s'accomplir sous son influence. Ce n'est point dans les écoles officielles que se trouve une fraternité pareille.

» Dis-moi, dans le collège où tu es surveillant, as-tu rencontré parmi les élèves une âme qui ait compris la tienne, un cœur touché par les embrassements de ton cœur ! Tu n'as rencontré que l'indifférence, le mépris ou la haine. — Et pourtant, les enfants qui te sont passés dans les mains n'étaient pas tous du commun, tous d'une nature vulgaire. Ici ce ne sont que des fils de paysans, grossièrement élevés, ignorant les convenances et, de la trompeuse politesse des villes, bien moins riches en dons de l'esprit et de l'intelligence. Quel est le secret de la différence frappante qui existe dans les effets produits ?

» Ici on te répondrait : « Tes enfants sont athées, les « nôtres sont chrétiens ; cela explique tout. » Franchement je ne suis pas trop éloigné de le croire.

» Eh bien! cet homme chéri de ces élèves, on veut l'arracher à leur affection. Une persécution incessante s'abat sur lui ; on lui dispute pied à pied les privilèges que lui donnait un séjour de vingt-cinq ans dans la paroisse; on l'abreuve d'ennuis; on lui jette au visage l'insulte et la calomnie. Pour comble d'indignité, des espions sont attachés à sa personne. Il ne peut faire un pas, visiter une famille, sans qu'un rapport détaillé soit adressé à la préfecture.

» Décidément, supporterai-je encore longtemps cette atmosphère où j'étouffe?

» La mesure de dégoût est comble et, dans cet excès d'ignominie, périra mon amour du mal.

» César Olgan. »

XIII

Sous la hêtrée verdoyante, les chants d'amour divin s'élevaient vers le ciel. Un long ruban de robes blanches se déroulait à l'ombre des vigoureuses pousses que les siècles avaient respectées : le zéphyr se jouait dans les plis des bannières, de joyeuses banderolles zébraient l'air de lames vivement colorées, et le peuple suivait en riches habits de fête.

C'était le jour de l'Assomption ; l'abbé Bénigne célébrait cette fête avec pompe. La grand'messe, où le plain-chant grégorien a des coulées de notes dignes des anges, venait de se dire au milieu de l'affluence des fidèles. Les antiques traditions avaient été pleinement observées. Pas un bras dans la plaine ne maniait la faucille ou le râteau; à l'église, toutes les voix se mêlaient dans un ineffable concert de louanges envers la

douce Reine des cieux. Les vierges de la paroisse avaient offert le pain bénit annuel.

A cette heure, on se dirigeait en procession vers le presbytère pour offrir au pasteur la *couronne* de pain bénit ; on désigne ainsi, dans ce pays, le gâteau destiné au prêtre. D'adorables petites filles en robes blanches, leurs cheveux blonds voltigeant sur leurs épaules, le front nimbé d'une couronne de tendres fleurs, ouvraient la marche, à la suite du suisse en mollets rouges, grave sous ses épaulettes d'emprunt, Puis, les grandes, les *demoiselles* du pays, venaient sur deux files. A travers leur voile de gaze légère brillaient leurs joues roses; de leur frais gosier jaillissaient des roulades mélodieuses, qu'eût enviées le rossignol. Le tableau était plein de charmes, parmi les fissures du feuillage, les rayons du soleil s'échappaient et plaquaient de riantes couleurs sur ces têtes joyeuses.

Le pasteur, la barrette en tête, suivait, heureux du bonheur de ses enfants,

Devant la cure, à l'issue de la hêtrée, trois gendarmes à cheval attendaient. Le fourreau des sabres, fourbi avec soin, étincelait au soleil; la couverture de voyage lestement pliée s'accrochait à la selle, et dans l'ombre de la ceinture on voyait luire la crosse des revolvers. Ils étaient partis avec armes et bagages, comme pour une campagne longue et de haute importance.

Timides, les jeunes filles défilèrent devant les représentants de la loi. La procession continuait sa marche en avant. Quand l'abbé Bénigne se trouva devant les gendarmes, il jeta sur eux un long regard, où se peignaient la mansuétude et la résignation. Les trois hommes sentirent une larme perler sous leur paupière,

mais il fallait obéir à la consigne donnée: ils n'étaient pas venus pour regarder le pacifique défilé d'une procession champêtre.

Blême, le pauvre brigadier, honteux de sa triste besogne, poussa son cheval contre le prêtre et d'une voix mal assurée prononça le sacramentel :

— Au nom de la loi, je vous arrête !

— C'est bien, je vais vous suivre, répliqua l'abbé avec la résignation d'un agneau et l'assurance d'un héros.

Les chants tombaient: les notes, prêtes à jaillir, mouraient dans les gorges; des sueurs coulaient aux tempes, une émotion indécise agitait les poitrines. Le soupçon de la poignante réalité naissait dans les âmes, et la curiosité fit rompre les rangs. Pêle-mêle, tous se précipitèrent autour de leur pasteur, cherchant à deviner sur son visage ce qui se passait.

Calme, les yeux au ciel, le prêtre attendait que ses enfants fussent à portée de l'entendre.

Il y avait comme des frissons qui parcouraient les rangs pressés ; les enfants eux-mêmes, se haussant en silence sur la pointe des pieds pour mieux voir, paraissaient comprendre la gravité de la situation. Un murmure confus roulait à travers cette mer de têtes humaines.

L'abbé fit un signe de la main et l'on cessa subitement les chapelets de commentaires que l'on commençait à égrener.

— Mes amis, dit-il, je suis arrêté par suite d'odieuses calomnies semées sur mon compte, répandues sur le nom d'un ministre de l'autel. La vérité éclatera bientôt. Remercions Dieu qui a permis que son humble serviteur souffrît pour sa gloire.

Et se tournant vers les gendarmes, sans prendre la peine d'entrer au presbytère :

— Messieurs, emmenez-moi, j'ai mon bréviaire ici, je suis prêt.

Puis d'une voix forte et douce, il entonna *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur*.

Un immense sanglot, étreignant les poitrines, déchirant les âmes, lui répondit. La douleur des délaissés était trop grande pour qu'ils pussent s'associer à l'élan de foi sublime qui emportait l'humble prêtre,

Pour gagner la route, il fallait traverser de nouveau la hêtrée pleine de monde. Un gendarme ouvrait la marche; l'abbé Bénigne venait ensuite entre les chevaux des deux autres : aucune torture ne lui était épargnée, et, sous peine de perdre leur morceau de pain, les gendarmes avaient été forcés de lui mettre les menottes.

— Bénissez-nous, cria la foule dans un tressaillement divin et en tombant à genoux.

Ce fut un spectacle tout extraordinaire et digne des premiers siècles que celui de ces mains débiles, accablées de lourdes entraves, se levant vers le ciel et s'étendant sur un peuple pour le bénir. Là-haut, cette bénédiction de martyr dut engendrer des flots inépuisables de grâces.

Caché derrière un rideau; le pharmacien assistait au départ de son ennemi. Quand il vit le peuple prosterné sur le passage de sa victime, un éclair de haine inassouvie flamba sous ses obliques sourcils; d'une main fébrile, tirant un petit cordon placé près de lui, il souleva une sorte de drapeau placé au faîte de sa demeure.

Un quart d'heure après, un ouvrier mal famé se présenta. C'était un des rares hommes du pays qui ne

fréquentaient jamais l'église, pas même dans les grandes fêtes. On le voyait souvent chez le pharmacien.

— Maître, que désirez-vous? dit-il en entrant.

— Etais-tu présent à l'arrestation?

— Oui, maître.

— Et tout s'est bien passé?

— Les gendarmes ont accompli la consigne, mais sans la crânerie ordinaire; ils paraissaient intimidés et honteux.

— Il faut en prendre note; nous leur ferons expier ce mouvement de pitié. Et tes compagnons étaient-ils dans la foule?

— Tout le monde était à son poste

— Et comment n'ont-ils pas empêché le peuple de s'agenouiller.

— Nous n'avions pas prévu ce mouvement. Et puis ce diable de curé a des façons de vous regarder dans le blanc des yeux! Tant qu'il était là, nous ne pouvions être maîtres; il nous damait le pion.

— Bah! ne dirait-on pas que tu aimes les défaites et que tu prépares ton naufrage?

— Maintenant qu'il est loin, nous sommes sûrs de la victoire. Dès ce soir, beaucoup nageront dans vos eaux et le curé sera coulé.

— N'oublie pas de tenir parole, »

Deutch n'avait pas sans raison choisi ce jour pour faire arrêter le curé des Blanques.

Il y avait plus de trois mois que la calomnie, bien dirigée avait entamé le cœur des paysans. Le manteau de respect qui enveloppait toujours le prêtre de campagne était troué; par ses fissures s'échappait lentement la vénération des hommes. Tel est le caractère élevé du prêtre qu'il déchoit rien qu'à être soupçonné. Son ministère est entravé, et devient infructueux, dès

que la malice des hommes l'a fait descendre des hauts sommets sur lesquels il avait assis sa vie.

Quand un curé n'a plus la confiance de ses paroissiens, tout est fini. L'abbé Bénigne la perdait tous les jours. Le crime dont il était accusé était bien incroyable pourtant. Ce vieillard, qui n'avait plus de chair, tant ses rébellions avaient été de fois vaincues et foulées aux pieds, on l'accusait d'être un vil débauché.

Ces rumeurs, dédaignées d'abord, prirent bientôt une consistance plus grande. Ce n'était qu'en tremblant que les mères envoyaient leurs filles à son confessionnal ; ses enseignements, ses catéchismes, étaient passés au crible impitoyable de la critique, un mot innocent donnait souvent lieu à d'affreuses interprétations.

Deutch avait cru que le moment était venu de tenter le dernier coup.

Depuis quelques jours, on avait commencé la moisson. Les groupes de moissonneurs avaient fait leur entrée dans les fermes. Un chariot, attelé de quatre chevaux empanachés de verdure et de fleurs, les avait promenés par tout le village. C'est là une coutume originale.

Quand le fermier trouve ses blés mûris à point, il fait atteler ses plus beaux chevaux à un immense chariot, sur lequel on place une double rangée de bottes de paille. Ce sont les sièges. Puis on va triomphalement chercher dans les divers hameaux les hommes que l'entrepreneur, que l'*alloueux*, a retenus depuis plusieurs mois.

Les *filles d'oût* — ce sont les moissonneuses — portent des fleurs à leur blanc corsage, et les hommes at-

tachent à leurs casquettes des bouquets agrémentés de nombreux rubans.

Le chariot s'avance au milieu des chants — à la fin du jour, on hurle — et d'une musique toute particulière, qui jaillit d'un instrument en terre cuite. C'est un accompagnement dont ne voudraient pas nos chanteurs de l'Opéra, mais il ne manque pas de charmes pour cela. C'est du moins l'avis des gamins du village qui escortent les moissonneurs : ils sont tous ébahis de bonheur, quand ils peuvent se loger, à l'arrière du lourd véhicule, au milieu des faulx, des habits, des couvertures, des meubles rustiques qu'on y entasse à chaque nouvelle recrue qu'on fait le long du chemin.

Le soir, les moissonneurs arrivent à la ferme, harassés ; le laboureur les fait festoyer, puis ils vont dormir dans les *bergeries* où l'on a dressé des couches grossières, et le lendemain ils se mettent au travail.

Le pharmacien savait bien que ces hommes, aux champs dès cinq heures du matin, livrés à une besogne fatigante, sous des flots de soleil, n'auraient ni le temps, ni la volonté, ni la force d'aller manifester en faveur de leur curé. Bien plus, il avait espéré que l'accusation qui planait sur le prêtre trouverait écho dans ces assemblées de jeunes gens peu hostiles aux grivoiseries.

En tout cela, il avait eu raison.

Les jours qui suivirent l'arrestation de l'abbé Bénigne, sa paroisse resta calme comme par le passé. Les conversations allaient leur train, mais personne ne prenait ouvertement la défense de l'opprimé, et il ne se formait pas encore de groupe public menaçant d'arracher le prêtre à ses juges. Le soir, quand l'ombre commençait à tomber du ciel et que la fraîcheur montait de terre, dans les champs qu'envahissait la nuit on en-

tendait des rires joyeux, de gais refrains, qui dénotaient des hommes sans souci.

Le pharmacien triomphait. Il avait vite chassé la mauvaise impression que lui avait laissée le départ de son ennemi. Il se disait que l'abbé était un comédien de première force, et que la foi n'étant pas morte encore au cœur de ses ouailles, il l'avait exploitée par sa pose tragique, par son discours aux gendarmes, par ses regards fascinateurs. Bref, il mettait sur le compte de la surprise le splendide mouvement qui avait courbé le peuple aux genoux du prêtre. Il ne pouvait admettre que ses calomnies eussent été un instant dédaignées et jetées à l'écart.

Il se trompait cependant. Après avoir assisté à la messe où le prêtre apparaît comme transfiguré, le peuple avait le cœur en haut, et la calomnie ne monte pas jusque-là. Elle rampe tristement dans les bas-fonds de la nature humaine.

Mais, quand la foule fut redevenue elle-même, quand le souffle éthéré qui l'avait emportée un instant tomba, les cancans reprirent le dessus et flottèrent de nouveau à la surface.

Si les rapports faits au juif étaient vrais, il avait tout lieu de triompher. Les moissonneurs, partout, dans le *far niente* des méridiennes, glosaient à perte de vue sur les pratiques scandaleuses des prêtres, et rejetaient sur tout le corps clérical les crimes imputés à l'un de ses membres.

Seuls, quelques cœurs élevés songeaient à l'absent et préparaient les moyens de le venger. De ce nombre, était Max de Roqueverte, resté seul dans le château. Son père et sa sœur avaient été arrêtés deux jours après l'abbé Bénigne et confondus avec lui dans la même horreur.

XIV

La fête de l'Assomption, brillamment commencée, se termina dans un désarroi pitoyable.

Par la force de l'habitude, un grand nombre de personnes se trouvèrent réunies à l'église à l'heure des vêpres. Tout était triste et morne. Aucun son joyeux ne s'échappa du clocher, maintenant enveloppé comme d'un impénétrable voile de deuil ; l'autel resta couvert de sa draperie rouge, les cierges ne se nimbèrent pas d'une flamme voltigeante, les chants sacrés n'ébranlèrent pas les voûtes du temple.

Mais la prière montait fervente vers le ciel. Aux jours des grandes calamités c'est ainsi qu'on prie. L'âme ébranlée par de terribles commotions se trouve comme jetée hors d'elle-même, et naturellement elle s'élance en haut.

Au dehors, sur la place du village, se déroulait un spectacle d'une toute autre signification. Une méchante fanfare, de ses cuivres bosselés, lançait au peuple des rafales provocantes; un théâtre s'installait à la hâte, les bateleurs allaient remplacer le ministre de l'autel. Le pharmacien était vraiment un maître homme.

A peine l'abbé Bénigne était-il éloigné, qu'il risquait des tentations inutiles lors de la présence de ce zélé pasteur. Plus d'une fois, appelé par le son nasillard des cuivres et le tam-tam des tambours, le curé avait fait son apparition sur la place ; d'un revers de main, il envoyait promener les spectateurs, au grand désappointement des baladins ébahis. Ce soir-là, le berger fort et vaillant n'était plus là pour défendre ses brebis :

elles étaient livrées à la dent cruelle des loups ravissants.

Peu à peu le monde affluait au pied de la baraque. Les gamins étaient venus d'abord : les cheveux ébouriffés, les mains souillées de boue, la blouse mal mise et chiffonnée, ils riaient de bon cœur, en ouvrant une bouche démesurée, aux plaisanteries du pître, qu'ils appelaient *paillasse*. Puis quelques jeunes filles s'approchaient de la baraque, sous le prétexte inventé d'aller chercher le petit frère, et elles y restaient.

L'église se vidait, la foule affluait au théâtre. Deutch était content. Digne éducateur de notre pauvre siècle, il trouvait que le rire valait mieux que la prière pour la santé morale d'une nation, et que les grivoiseries sales faisaient plus de bien à l'âme que la psalmodie latine.

C'est ainsi que se passèrent les dimanches d'août et de septembre. En agissant de la sorte, le pharmacien, avait double but. Il voulait d'abord amener la population au niveau d'ahurissement nécessaire pour qu'elle se laissât gouverner comme il l'entendait. L'homme enivré par les passions mauvaises est prêt pour la servitude, et ceux qui le mènent depuis tantôt cent ans le savent bien.

Le juif voulait aussi détourner les esprits de la préoccupation dans lequelle les derniers événements avaient nécessairement dû les jeter. Les amusements du cirque sont, de tous, ceux qui énervent le plus la vigueur de l'âme, qui bouleversent le plus les sentiments du cœur. Il espérait, avec raison, que les ouvriers rentrés chez eux, éreintés par le plaisir, n'auraient nul désir d'entamer la conversation sur leur pasteur, et qu'ils préféreraient ronfler comme des brutes. De cette manière, pensait-il, tout mouvement

en faveur du pauvre prêtre devenait impossible. L'avenir se chargera peut-être de lui infliger un cruel démenti; mais il est certain que son raisonnement était juste, et pour le moment ses vues se réalisaient sans restriction aucune.

Il n'y a rien qui casse les bras à la colère comme la fatigue de l'âme et l'ivresse du corps. Aussi, à voir l'aspect que prenait de jour en jour le village des Blanques, pouvait-on certifier que la colère contre le pharmacien ne germerait pas de sitôt dans les cerveaux alcoolisés.

Jusqu'à ces jours néfastes, la conduite des paysans, dans les jours de fête, frappait d'étonnement les pays voisins. Combien hélas! tout cela avait changé!

Les cabarets, autrefois déserts, regorgeaient maintenant de clients, il fallut en ouvrir de nouveaux. A la messe basse du matin, dite en hâte par un curé des environs, on ne venait presque plus : la chaude parole de l'abbé Bénigne n'enflammait plus les cœurs, les chants sacrés ne faisaient plus frissonner les âmes, tout se mourait. Un petit nombre de saintes femmes venaient encore s'agenouiller sur le pavé du temple, répandre devant le Seigneur leurs larmes d'épouses et de mères, mais la masse des habitants restait ailleurs : le matin, dens les champs, où l'on travaillait avec plus d'ardeur qu'un *jour ouvrier;* le soir, dans les rues et sur le seuil des maisons.

Les jeunes filles, en groupes épars, allaient çà et là, sans aucune surveillance, livrées à tous les dangers et à toutes les séductious mondaines.

Des voix, où rugissait l'ivresse, se mêlaient dans l'air; des chansons obscènes, qu'enflammait le vin, pétillaient parmi le cliquetis des verres; de temps en temps des provocateurs à boire sillonnaient la foule, et

les mains mal assurées portaient des toasts bruyants. Puis, inertes, vaincus, les hommes, jambes écarquillées, bras pendants, retombaient sur leurs chaises, dans la platitude de l'épuisement, ou roulaient au pied de la table. Rien n'est hideux comme l'homme arrivé à cet état d'abrutissement, *corruptio optimi pessima*. Que l'animal immonde se vautre, c'est son métier, et l'on n'a rien à dire ; mais on ne peut supporter que ceux qui sont faits pour voler se traînent et tracent ainsi péniblement un sillon infect dans la boue.

Une à une, les pièces blanches tombaient des goussets, où la veille au soir les rudes travailleurs les avaient soigneusement amassées. Qu'était devenue leur résolution arrêtée de porter avec bonheur à la ménagère le pain de la semaine?

On se ruait à la misère avec empressement : gaîment se buvait la vie d'une semaine, et le lendemain les enfants chéris allaient se rouler dans les affres de la plus terrible des douleurs, celle de la faim. La huche était vide, et il n'y avait plus un sou à la maison pour payer le boulanger.

Quand M. le curé était là, jamais de pareils faits ne se produisaient ; s'ils arrivaient par hasard, on mettait à contribution la bourse du charitable prêtre, et tout était dit. On voulut essayer la même chose avec le maire. Bientôt on put s'apercevoir de la valeur, de la force de la religion catholique pour le soulagement des infortunes.

Deutch supporta pendant quelques jours les plaintes des affamés, mais, quand il vit tout un long cordon de bouches affamées défiler à sa porte, il eut peur pour sa bourse, et, redevenant lui-même, il les poussait du pied hors de sa route pour les envoyer mourir dans le ruisseau où se déversaient ses eaux de vaisselle.

Cela dura deux mois. Les mères, après avoir beaucoup pleuré, se souvinrent de leurs enfants. A l'horizon l'heure de la délivrance ne se levait pas encore, mais les cris de leurs cœurs ulcérés montèrent vers le ciel. La libération menacait de se faire par elles., et les hommes oubliaient plus longtemps leur devoir.

XV

Les jours passaient, et l'exilé ne revenait pas. L'oubli menaçait de creuser, dans ces cœurs qui avaient tant aimé, un profond abîme. L'abbé Bénigne allait devenir un étranger pour ces âmes que depuis trente ans. il pétrissait de sa propre substance. Mais Dieu ne le voulait pas. Des sentinelles avancées faisaient le guet et préparaient dans l'ombre une énergique résistance contre l'envahissement sacrilège.

Une après-midi de septembre, César partit pour faire un tour dans la plaine. Les âcres senteurs de l'automne s'éparpillaient déjà dans les champs dénudés. La terre avait rendu à son maître les richesses longtemps couvées dans son sein vigoureux; dépouillée maintenant de son immense parure, elle gisait pauvre et triste. D'amples tapis blanchâtres, formés par les pieds des moissons que ne zébrait aucune verdure, que n'égayait aucune fleur, importunaient la vue de leurs reflets uniformes. L'herbe des sentiers, brûlée par le ciel d'été, craquait sous les pieds,

Le soleil, que n'entravait aucun nuage, versait des flots de chaleur sur les *moyettes* noircies, que d'imprudents retardataires s'obstinaient à laisser dehors. La nature accablée se mourait dans l'épuisement et la fatigue des beaux jours.

Mélancolique, hâve, troublé, le jeune homme, de son pas fiévreux, arpentait les campagnes déseries; âme en peine, il enfilait, sous l'inspiration du moment, les chemins tortueux; il marchait, marchait, marchait, en proie au terrible aiguillon du remords.

Parfois épuisé, haletant sous le poids qui l'obsédait, il tombait au pied d'un arbre et, distraitement, laissait errer son rêve sur les éminences de la plaine. Puis poussé par un intime besoin de mouvement, il se lançait de nouveau dans sa course vagabonde, à la poursuite de ce repos tant souhaité qui le fuyait toujours.

C'est ainsi que, vers le soir, il arriva, sans trop s'en rendre compte, sous les hêtres qui bordaient le presbytère des Blanques. Des cris d'enfant s'élevaient dans les vergers, où mûrissaient les pommes. Machinalement il regarda. Et presque aussitôt il tressaillit : un spectacle inattendu venait de bouleverser ce qui lui restait d'âme.

A genoux autour de la vieille Fanchon, qui, lentement, de sa voix cassée et chevrotante, lisait les prières du soir, les enfants à Lucas, les malades hébergés à la cure, envoyaient au ciel une émouvante supplication :

Au Père des pères, avec des cris d'angoisse, des soupirs de désespoir, ils redemandaient celui qui avait été leur unique soutien sur la terre :

— O mon Dieu, disaient-ils, rendez-le à notre amour!

César, démesurément ému, considéra longtemps avec compassion ce tableau lamentable. Lui aussi, anxieusement courbé sous les branches, répondait à chaque invocation des litanies : « Priez pour nous ». Et à voix basse il ajoutait chaque fois : « Priez pour

moi qui ai livré le juste, qui suis redevable de son sang à ses enfants ! »

La nuit vint, et il restait là. Son regard paraissait rivé à cette pelouse déserte maintenant, où tout à l'heure les voix montaient; ses yeux buvaient avec frénésie les moindres détails de l'abandon cruel qui se manifestait à la cure depuis le départ de l'abbé. Tout entiers à leur immense douleur morale, ceux qui restaient étaient incapables des détails matériels. Les outils de jardinage étaient épars dans le jardin; l'herbe sauvage gagnait les sentiers autrefois soigneusement sablés; la clôture qu'un accident avait brisée restait ouverte, et déjà plusieurs poulets en avaient profité pour prendre la clef des champs.

En se relevant de sa longue et muette contemplation, César dit presque à haute voix :

— J'irai, j'irai lui demander pardon.

Il rentra chez lui et se coucha sur cette idée. Le sommeil ne vint pas. En vain se tordait-il entre les draps que la sueur de ses membees mouillait, le sang bouillonnait avec une extrême vivacité dans ses artères; ses nerfs en déroute se cabraient, et le frémissement de l'impatience lui tordait les poignets.

Une folle vision hantait son cerveau, Il se voyait dans le cachot du vieux prêtre : celui-ci blémissait à la vue de son calomniateur; à son humble supplique de pardon, il répondait par un ricanement délirant de suprême mépris; puis, fier, il lui montrait la porte et lui ordonnait de ne pas troubler le silence de sa tombe. César voyait tout cela et en était pénétré de souffrance.

Une dernière fois, le malheureux se roula dans les affres du désespoir, et il s'endormit en répétant :

— N'importe ! j'irai lui demander pardon !

XVI

Ni l'air ni la lumière ne pénétraient dans les longs corridors sombres que traversait César, à la suite d'un guichetier. Ils marchaient depuis quelques minutes, pour arriver au cachot de l'abbé Bénigne. Le pauvre prêtre, écrasé d'une accusation infâme, avait été relégué au rang des plus noirs criminels : sa place avait été marquée dans la plus étroite, la plus incommode des cellules de la prison. Là, il était tenu au secret le plus rigoureux. César, cependant, n'avait eu qu'un geste à faire pour briser l'infranchissable barrière qu'on avait élevée autour du prisonnier. Il avait prononcé le mot de passe de la terrible association maçonnique; il avait étendu la main d'une certaine manière, et les portes s'étaient ouvertes devant lui.

Quand César eut été introduit près du prisonnier, il fit un signe au guichetier qui les laissa seuls, après avoir fermé la porte. Puis il s'avança.

L'abbé Bénigne était à genoux près de son grabat, il priait pour ses bourreaux et pour son peuple. Sur son mâle visage, la souffrance avait imprimé son dur stigmate; les joues s'étaient creusées, les yeux, plus immatériels et plus divins, s'étaient cerclés d'une auréole de maigreur ; les rides du front étaient plus accusées, les cheveux avaient blanchi encore. Mais l'ensemble de sa physionomie avait gardé cette rieuse expression de bonté, qui rayonnait sur le visage des martyrs, au milieu des tourments les plus affreux, et faisait le désespoir des persécuteurs.

César s'arrêta quelques minutes, immobile et sans voix, devant l'homme qu'il avait lâchement trahi : le

prêtre ne s'interrompit pas de sa supplication pour donner au nouveau venu une attention qui n'appartenait qu'à Dieu en ce moment. Le jeune instituteur, ne sachant comment commencer l'entretien, tomba à genoux devant le prêtre, en s'écriant, d'une voix pleine d'émotion :

« Pardon, mon père, pardon ! »

Lentement, l'abbé releva la tête. Ses yeux affaiblis eurent peine à reconnaître celui qui venait de se prosterner à ses pieds. Une larme, jaillie du plus intime de son cœur, sillonna sa joue pâle et vint tomber brûlante sur la main de César, qui l'effleura d'un baiser.

Le sacrifice était fait : l'offensé avait pardonné, Dieu l'avait vu.

Le prêtre se pencha vers le jeune homme, et, le relevant avec amour, le pressa sur son cœur :

— Pauvre enfant ! dit-il, comme vous avez tardé à revenir au bercail du Seigneur ! Je vous attendais plus tôt.

— Hélas ! je ne suis point encore rentré ; mes mains ne sont point encore assez pures, mon âme est encore trop souillée. Parlons de vous, monsieur le curé, c'est pour cela que je suis venu.

— De moi, mon ami, il n'y a rien à dire.

— Oh ! si. Laissez-moi d'abord exprimer les impressions dont mon cœur est plein, depuis que je suis entré ici et que j'ai pu vous contempler. Comment avez-vous pu résister à tant de tortures ? Comment le sourire peut-il encore errer sur vos lèvres décolorées ?

— Cela vous étonne ?

— Au plus haut point. Je ne puis comprendre cette sérénité au milieu des injures et des mauvais traitements.

— Il est vrai, vous n'êtes plus assez chrétien pour

cela. Souvenez-vous cependant de ce qu'est le prêtre; souvenez-vous que nous faisons notre ambition de mépriser toutes les avanies du monde, comme ses avantages, pour nous dévouer au salut d'une société dont les chefs prennent à tâche de nous accabler d'ingratitudes.

— Et de persécutions. Comment le désespoir ne refroidit-il pas votre ardeur dans cette lutte sans issue.....

— Sans issue?

— Oui, jamais vous n'arriverez à conquérir le salut des multitudes qui vous repoussent, des chefs superbes qui vous dédaignent.

— Soyez sans crainte : nous, pauvres hommes obscurs et maltraités, nous vaincrons ces chefs arrogants.

— Mais par quels moyens? quelles sont vos armes?

— Ah! ce sont de bien vieilles armes, éprouvées depuis dix-huit cents ans. Et vous verrez bientôt quelle est leur splendide puissance, vous le verrez même dans la triste affaire qui m'a conduit ici. Nos armes sont l'innocence du cœur, la fuite du péché, la patience et l'obstination dans le dévouement à Dieu et aux hommes. Notre labarum, tiré des catacombes, se dresse partout, et l'on n'y peut toucher sans que le monde vacille. La société n'a pu et ne pourra résister à ses délires que par la force des dictames divins dont nous sommes les dispensateurs.

L'enthousiasme du prêtre trouvait déjà de l'écho chez le pauvre incrédule; un frémissement intense se faisait dans son cœur, l'édifice de l'impiété croulait dans son âme.

— Quel est donc, s'écria-t-il, le secret de votre force?

— Oublieux! rappelez-vous les leçons de votre

enfance. Notre force, c'est notre foi, la foi qui soulève des montagnes. Nous croyons en Dieu éternel qui s'est incarné dans le sang d'une vierge, qui a vécu de la vie des hommes, qui a souffert pour nos péchés, qui est mort, qui est ressuscité le troisième jour, qui s'est élevé aux cieux et dont le règne n'aura point de fin. Présent parmi nous dans ses tabernacles insultés, il se donne à nous, il nous donne sa chair et son sang, sous l'apparence du pain eucharistique. Voilà cette foi des chrétiens, pour laquelle sont morts tant de martyrs, par laquelle ont vécu tant de générations; cette foi des chrétiens, qui ne peut être ébranlée, soutient le monde et empêche le ciel d'écraser nos têtes coupables.

Un nuage passa sur le front du jeune auditeur.

— Oui, reprit-il soucieux, telle est bien la puissance des idées ici-bas, L'effervescence dans laquelle elles germent, soulève les peuples et les empires; et leur puissance dure longtemps après que le bouillonnement de la première heure s'est calmé : il faut des torrents de siècles pour les user et les engloutir.

Mais l'idée chrétienne est bien vieille. Des siècles et des siècles ont passé depuis que Jésus de Nazareth l'a jetée dans le monde, en la confiant aux ailes de ses miracles. Êtes-vous bien sûr que cette foi dont vous parlez soit encore vivante et puisse vous sauver? Nous ne sommes ptus au temps des croisades.

— Le temps passera, mes paroles demeureront, a dit le Sauveur. Veuillez jeter avec moi un coup d'œil sur les temps présents, et vous avouerez qu'il a dit vrai.

César n'était point venu pour soutenir cette discussion semi-théologique; mais, entraîné par la parole du prêtre, il l'écoutait avec amour.

— Le catholicisme actuel, continua l'abbé Bénigne, le clergé actuel surtout, sont nés du martyre, dans un temps où l'on proclamait hautement que le christianisme était mort, où les démagogues félicitaient publiquement un évêque apostat d'oser enfin déposer les hochets de la superstition.

Rappelez-vous la destruction totale de l'Eglise en France, à la fin du siècle dernier. Le berceau des hommes qui gouvernent aujourd'hui l'Église a flotté sur les ruines des autels, submergés dans le sang des prêtres.

Lorsqu'on se représente cette spoliation et ce massacre préparés par de si savantes injures, accomplis par de si persévérantes atrocités; lorsqu'en même temps on voit, après un demi-siècle, la famille sacerdotale si nombreuse en héros, si féconde en œuvres, si forte en vertus, l'esprit s'incline, reconnaissant la main de Dieu et la vitalité du christianisme; à mesure que l'on entre dans les détails de cette merveilleuse résurrection, l'admiration augmente, et l'on prend aussi une idée plus haute de la France. O nation vouée au Christ invinciblement!

Un petit nombre de prêtres échappés de l'échafaud et de l'exil reviennent au premier rayon de paix, s'unissent à d'autres qui n'ont pas voulu fuir. Au milieu des impies, vainqueurs ou rassurés, au milieu des acquéreurs de biens d'Eglise, au milieu des apostats maîtres des emplois civils et de l'enseignement public, au milieu d'un ordre social qui offre partout la gloire et la fortune et qui réserve pour la seule carrière ecclésiastique le mépris et la pauvreté, ces humbles prêtres se mettent à l'œuvre surveillés et entravés encore par la main qui les protège! Ils appellent des vocations, il en vient!

L'autel se relève, le prêtre remonte à l'autel. Mais l'épreuve n'est pas finie. A mesure que les vocations se font plus nombreuses, l'esprit anti-chrétien s'irrite. Par l'administration il multiplie les tracasseries et les entraves; par la littérature, il multiplie les outrages. Sous la Restauration, plus bienveillante pour le prêtre que l'Empire, il y a la persécution subtile de la bureaucratie, l'assaut continuel de la presse. Les chansons, les romans, les pamphlets, les journaux ne suffisent pas, et l'on tire Voltaire de ses cendres : les vocations se multiplient.

On contraint le gouvernement à frapper les congrégations religieuses; on crée contre l'Eglise, contre le sacerdoce, contre le christianisme, un infernal torrent de haine : les vocations se multiplient.

Le torrent grossit, se décharge sur l'Eglise, abat les croix, les jette à l'égout : les vocations se multiplient!

Cependant la carrière ecclésiastique a-t-elle pu un seul instant offrir la moindre séduction aux esprits préoccupés de la gloire humaine, de la fortune ou seulement du repos? Si ce n'est pas une carrière d'humiliations et de périls, c'est tout au moins une carrière de privations, de labeurs et d'obscurité. Ôtez les quatre-vingts ou cent prélatures, et ce petit état-major strictement nécessaire qui fournit en tout quelques centaines d'emplois, très inférieurs par les avantages matériels au grade de chef de bureau, à quoi mène temporellement la vocation ecclésiastique? Quels profits, quels honneurs sont promis à ceux qui s'y engagent? Sur ce sol toujours agité de frémissements révolutionnaires, quelle sécurité même leur est assurée ?

Lorsque l'histoire jugera les temps où nous vivons,

leurs continuels orages à leurs perpétuels avortements, elle rabattra beaucoup de la vanité qu'ils nous inspirent. Bien des glorieux feront triste figure, bien des gloires n'obtiendront pas même la mention du mépris. Siècle de révolutions, de parlage, d'écrivasseries, de pacotille, de choses manquées!!!

— Mais cette renaissance de l'Église décapitée et abolie, mais cette moisson sacerdotale couronnant un si vaste entassement de ruines, mais cette fécondité de la foi populaire, voilà notre honneur et l'admiration de ceux qui viendront après nous, voilà ce qui sauvera la civilisation, Ami, dites-vous toujours que la foi chrétienne est près de mourir?

Les chrétiens de Rome, au pied du bûcher ou dans les cellules du cirque devaient avoir de ces envolées superbes de l'âme, lorsqu'ils catéchisaient leurs bourreaux. Le vieillard avait fini de parler : César, muet, écoutait encore.

Le silence le rappela à lui-même. Il leva les yeux sur le visage rayonnant du prêtre, et, lentement, il articula :

— Vous avez raison, Monsieur le Curé, la foi chrétienne est immortelle; vous m'en avez convaincu. Permettez-moi maintenant de vous faire la proposition pour laquelle je suis venu.

— Parlez.

— Mon père, je veux vous faire évader : j'ai des intelligences dans la prison, je vous en ferai ouvrir les portes.

— Vous ne le ferez pas.

— Pourquoi?

— Parce que je refuse.

— Ignorez-vous donc le poids horrible de l'accusation qui pèse sur votre tête vénérable?

— Je le sais.

— C'est folie de ne pas vous y soustraire.

— Un prêtre ne doit jamais fuir devant la calomnie.

— Cette calomnie sera proclamée vérité. Vos juges sont vendus, vous serez condamné, bafoué, vilipendé; la honte qu'on imprimera sur votre front rejaillira sur la soutane de tous vos frères.

— Nous sommes à Dieu; c'est lui qui nous défendra.

— Je vous répète que vous serez condamné, tous ceux qui vous jugeront sont vendus.

— Homme de peu de foi, levez donc les yeux en haut. Vous étiez plongé tout à l'heure dans l'admiration, quand je rappelais devant vous les merveilles de notre siècle, et déjà vous retombez dans votre terre-à-terre. Si Dieu permet ma condamnation, c'est qu'il en a besoin pour l'accomplissement de ses desseins : soyez sûr qu'une gloire nouvelle en jaillira pour notre mère la Sainte Église.

— Vous êtes sublime !

— Non, je suis chétien.

C'était avec peine que César renonçait à son charitable projet d'évasion. En revanche, l'abbé Bénigne voulait purifier son âme des péchés qui la souillaient; le pauvre enfant résista quelque temps, mais bientôt, en sanglotant, il laissa tomber sa tête sur les genoux du vieux prêtre.

Un doux colloque s'engagea entre les deux âmes qui venaient seulement de se comprendre. Au dehors les pas sourds du guichetier retentissaient dans le corridor et semblaient, aux oreilles de César, battre les secondes de l'éternité. Cela dura quelques minutes. Un flot de larmes s'échappa des yeux du pénitent, et une voix douce monta vers le ciel, disant : *Te absolvo*...

La seconde initiation de César, l'initiation du bien

était terminée. Elle ressemblait fort peu à la première et les suites allaient en être très différentes.

Après avoir embrassé l'abbé Bénigne, il sortit du cachot et remonta, pensif, le hideux corridor au fond duquel gisait celui qui venait de lui donner la vie. En traversant la cour de la prison, il se croisa avec Max de Roqueverte qui venait, lui aussi, de visiter l'infortune. Pour la première fois leurs yeux se rencontrèrent sans qu'il en jaillît un éclat de haine; leurs mains se joignirent, et Max saisit sur les lèvres de César ces mots : « Je suis chrétien ! »

Il leva les yeux au ciel et bénit Dieu.

XVII

La salle est grande et majestueuse, c'est l'asile de la justice, le cabinet du juge-instructeur. Un volumineux dossier est étendu sur la table, que le soleil inonde de ses rayons. Au dehors les oiseaux gazouillent dans les frondaisons déjà parées des chaudes teintes de l'automne; les fleurs de l'arrière-saison ouvrent leur corolle parfumée sur la fenêtre du magistrat. C'est un jour de fête pour la nature.

Et pourtant dans le cabinet du juge tout est sombre. Homme d'une quarantaine d'années, au visage craintif, le magistrat étudiait, d'un air ennuyé, l'affaire de l'abbé Bénigne. Les charges accumulées contre le prêtre étaient accablantes; la férocité haineuse de ses ennemis l'avaient pourvu de délits monstrueux. Consciences achetées, témoins soudoyés, tout avait été mis en œuvre pour terrasser l'innocent.

Un doute cependant restait au fond de l'âme du juge. Il ne pouvait croire à tant de perversité de la part d'un

homme dont le passé était sans tache. Habitué à juger les crimes et les criminels, il savait qu'un homme n'attend pas les glaces de l'âge pour souiller son auréole de cheveux blancs.

Et voilà pourquoi l'aspect triste du cabinet contrastait si fort avec la gaieté du dehors : l'homme est toujours le personnage principal dans la nature, et l'état de son âme déteint sur tout ce qui l'entoure.

Ah ! c'était une rude tâche que celle qui incombait au timide magistrat, et la libre-pensée ne plaisante pas avec ceux qui sont chargés d'exécuter ses décrets

La rigide inquisition était moins terrible. Depuis huit jours, l'âme de cette homme était en proie à d'affreuses tortures; ses nuits se passaient sans sommeil, ses jours s'écoulaient sans bonheur.

« Triste affaire ! se disait-il. Je sens que cet homme est innocent, et je n'ose l'affirmer dans mon rapport. Au-dessus de moi veille le vautour qui attend sa proie, et si je ne le livre pas, c'est moi-même qui serai dévoré. »

En même temps, au fond de son cœur perçait un vague souvenir de ses jeunes années : lui aussi avait été élevé par un prêtre vénérable, lui aussi avait été comblé de soins par un vieillard. Et jamais, au grand jamais, il ne l'aurait soupçonné. Il se rappela les leçons de cet homme, la délicatesse avec laquelle il prémunissait son cœur contre les passions mauvaises, le respect qu'il montrait pour son âme d'enfant.

Ces souvenirs lui firent faire un acte de courage.

Jusqu'à ce moment, l'accusé n'avait pas été confronté avec ses accusateurs; le juge d'instruction lui-même n'avait eu avec lui que de rares et fugitifs entretiens. Des ordres précis et venus de haut l'avaient réglé ainsi : on avait peur de la lumière.

Le juge n'y tenant plus, enfreignit les ordres et fit appeler devant lui le prêtre et les accusateurs.

Ils vinrent.

D'un côté, un vieillard noble et majestueux, dont le corps diaphane semblait ne plus être de la terre ; de l'autre une meute ignoble, représentant les vices les plus infâmes, étalant au grand jour les stigmates les plus honteux. L'interrogatoire commença.

Oliva, l'institutrice séduite, raconta sans émotion, sans larmes, sans rouge au front, d'une parole brève, saccadée, la parole de la haine et du mensonge, une histoire honteuse, toute tissue d'infâmes calomnies. Puis, quand elle crut avoir jeté assez de boue au visage de l'accusé, elle se tut et le regarda en ricanant.

Un frisson indigné agita le juge ; le prêtre n'eut pas même un sourire de pitié ou de mépris, il resta impassible.

On continua. Un sale voyou, un gamin de quinze ans, raconta une scène de catéchisme où il prétendait avoir assisté. Il mit dans la bouche du prêtre des paroles ignobles et des enseignements abominables.

Un aboyeur de guillottine lança à son tour contre le confesseur une accusation des plus absurdes et de plus ignobles. C'était écœurant, et cependant le juge d'instruction n'avait pas encore entendu tous les épouvantables mensonges imaginés pour perdre le ministre du Seigneur. Le tour de Zéphirine, la fille hystérique, était venu.

Pâle, affaissée, les yeux affreusement dilatés, elle semblait concentrée en elle-même et ne prêta d'abord aucune attention aux questions du juge d'instruction. Son regard errait dans une région absente, elle entrait peu à peu sous la puissance du magnétiseur.

Enfin ses lèvres frémissantes s'ouvrirent, mais ce serait déshonorer la parole que de prétendre qu'elle parla; elle laissa échapper un sifflement long, aigu, douloureux, un flot de mots que le malin suggérait à son âme possédée.

Nous n'entrerons pas, par respect pour nos lecteurs, dans le détail des infamies dont la pauvre enfant chargea inconsciemment le curé des Blanques et la famille de Roqueverte. Quand elle eut achevé, le magistrat regarda le prêtre :

— Accusé, dit-il, reconnaissez-vous la vérité de ces assertions?

Pendant toute cette pénible scène, l'abbé Bénigne avait laissé errer sur son visage comme un sourire où le juge d'instruction avait cru reconnaître les signes d'une démence qui éclate souvent dans ces sortes d'accusations. Il se trompait, son accusé n'était pas de la meute ordinaire; il souriait parce qu'il était heureux de se voir, comme son divin Maître, conspué, calomnié et attaché au gibet infâme.

Lentement il releva la tête, et d'un œil profond et sec il regarda ses calomniateurs. Les effrontés baissèrent la tête; le crime puissant rougit et se voile devant l'innocence désarmée. Puis il porta sur le juge ce même regard fascinateur où était passée toute son âme et d'une voie paisible répondit ces simples mots :

— Non, rien de tout cela n'est vrai. Je suis innocent!

L'effet fut immense. Avec le regard du prêtre la conviction était entrée dans l'âme du magistrat.

— Cet homme est innocent, dit-il à demi-voix. Je le sauverai.

Il congédia ses interlocuteurs et fiévreusement se mit à son rapport. Les phrases coulaient de sa plume

indignée, les preuves sans réplique étreignaient les accusations et les mettaient à néant.

Tout à coup il fut arrêté.

On lui remit un télégramme qu'il dévora du regard. Ses traits changèrent subitement, son front devenu sombre se rida, une larme jaillit de sa paupière et tomba lentement sur sa joue décolorée.

— Les abominables gens! répétait-il. Oser faire appel au serment maçonnique en un pareil moment!

Et quoi! est-ce en cela que consiste la liberté promise si bruyamment? Ne puis-je désormais faire un pas sans que le boulet rivé à mon genou arrête mon élan et me retienne dans les bas-fonds du vice et du péché? Cette bienfaisante association ne se complaît donc que dans les ordures les plus viles? Tout doit donc céder à ses infâmes intérêts?

Ah! quelle épée de Damoclès je me suis moi-même attaché sur la tête!

Et il restait là, bouleversé, douloureusement accoudé sur sa table de travail. Un orage hideux tourmentait son âme et broyait sa conscience, qui haletait, épouvantée, sous la pression du mal.

Longtemps il fixa sur la muraille un doux portrait de jeune fille, son enfant. Homme de son siècle, c'est-à-dire d'un siècle égoïste et vain, il allait sacrifier sa conscience au bonheur de sa fille. Étrange aveugle ou plutôt homme de peu de foi! Il ne savait pas que tous les actes de la vie humaine ont leur retentissement dans l'éternité, aux pieds du trône de Dieu, et que son acte de lâcheté allait tarir à jamais les sources de grâces qu'un acte de justice de sa part aurait répandues sur la tête de sa fille.

Il froissa le rapport commencé et reprit un autre plan.

De temps en temps il posait sa plume et dans son cerveau grondait :

— Je suis un lâche !

Un regard sur le portrait le ramenait au travail. Il courbait sa tête en gémissant. Après des efforts inouïs, il acheva son pénible labeur et dit en pliant sa feuille noire d'encre et de crime :

— Que le sang du juste retombe sur ceux qui ont voulu le verser !

XVII

Le palais de justice était assiégé. Dès sept heures du matin, la foule, débouchant de la rue du Renard, du faubourg Cauchoise, de partout où l'on trouve des auberges à bon marché, avait enfilé les boulevards, descendu les grandes artères rouennaises et s'était massée dans l'étroite rue aux Juifs. L'heure était si matinale qu'à peine le jour répandait sa clarté sombre jusqu'au bas de ces rues tortueuses. Froides journée d'octobre, où l'atmosphère bornée d'épais nuages gris se sature de l'humidité qui se déposera en givre brillant, sur les toits, la nuit suivante.

Le jour de l'audience, le jour du triomphe peut-être pour les ennemis du prêtre était venu : la foule, elle aussi, venait acclamer ou siffler les triomphateurs.

Des murmures bruissaient à travers cet océan, la houle de l'attente faisait osciller les têtes, et des frémissements parcouraient tous les rangs.

De temps en temps un cri strident ébranlait la foule : Ohé ! les gars de Vogué ! ohé ! les gars de Quincampoix. C'était une nouvelle troupe d'arrivants : le cri repercuté de proche en proche montait jusqu'aux

premiers rangs et les avertissait ainsi de la présence des nouveaux venus. De nouvelles bandes venaient ainsi de minute en minute s'agglomérer à la masse totale.

Ils étaient venus de partout et tous les types de la haute Normandie avaient là leur représentant. Au premier rang émergeaient les Cauchois du centre du plateau, avec leurs larges brodequins et leurs longues blouses de toile bleue; voire même nombre de Cauchoises, qui n'étaient plus coiffées du mirifique bonnet en pyramide de dentelles et grelottaient sous leurs capes noires. A côté, les gens du pays au delà d'Yvetot, en petit *bourgeron* de toile grise ; puis les marins de la côte et de la vallée de la Seine en vareuse de toile cirée, la figure bronzée par le soleil et l'air de la mer, les dents usées par la pipe. Ici et là tranchaient quelques habits sur l'uniformité des blouses et des capes : de riches fermiers ou des jeunes gens de famille venus avec leurs métayers, qui les avaient pris comme chefs.

La colère flambait dans tous les yeux, la menace se dessinait sur tous ces fronts hâlés; et cette menace ne semblait pas devoir être vaine, car toutes les mains étaient armées. Chacun avait saisi ce qu'il avait trouvé à sa portée : de solides gourdins coupés avec soin dans la forêt et noués au poignet par un épais lacet de cuir, des épées rouillées, des sabres-baïonnettes ramassés sur le sol normand après les bagarres de la guerre, des pistolets d'arçon dérobés à quelque officier allemand, de courtes arquebuses depuis longtemps conservées sur la cheminée, telles étaient les armes qui se dissimulaient sous les blouses ou le long des hanches. Ces hommes pouvaient être terribles.

Ainsi pensait un commissaire de police, qui observait tous les mouvements de la foule derrière une des fenêtres du Palais de Justice. Sans cesse de nouveaux arrivants rendaient les rangs plus serrés, la masse plus compacte. Il était temps d'agir. On ne pouvait songer à disperser le rassemblement. Le lac paisible se serait changé en torrent désordonné qui aurait tout emporté dans sa course furibonde. On pouvait tout au plus chercher à l'endiguer et à le contenir.

Vers neuf heures, un piquet de chasseurs à cheval apparut dans la rue Jeanne-d'Arc, à l'extrémité de la rue aux Juifs. Une voix folle cria : aux armes! et tout le monde, en les apercevant, se mit sur la défensive; mais personne ne bougea, les chefs n'avaient pas parlé. Après beaucoup de temps et avec une extrême difficulté une trouée se fit; les chasseurs s'y faufilèrent et pénétrèrent jusqu'à la grille, qu'on ouvrit devant eux.

Le peuple se disposait à y pénétrer; mais déjà la cour intérieure était pleine de soldats. Pendant que l'attention des spectateurs s'arrêtait sur les chasseurs à cheval, un bataillon de chasseurs de Vincennes avait pénétré par une porte dérobée et inondé les parvis du Palais de Justice. Et ils étaient là, l'arme au pied, froid, immobiles, comme une forteresse hérissée d'acier : les baïonnettes irradiaient au bout des canons, et la cartouche, savamment agencée dans la culasse, était prête à foudroyer les récalcitrants. Cette vision calma l'effervescence populaire, tout le monde resta à son rang sans bouger d'une semelle, et les chevaux purent tranquillement se ranger sur les ailes. Les deux armées étaient en présence.

On attendit encore quelque temps.

Dix heures sonnaient à la cathédrale, quand un nou-

veaû mouvement s'accentua. A l'entrée de la rue,une voiture escortée de gendarmes apparut. L'accueil fut tout différent de celui qui avait été fait aux malheureux chasseurs. Pieusement la foule s'écarta, un large passage s'ouvrit au milieu des rangs pressés, et, silencieuse, morne, les yeux pleins de larmes, la foule regarda passer la lourde et triste voiture cellulaire. Elle avait compris que là se trouvaient les accusés, les condamnés peut-être et en tout cas les martyrs. Si la voiture n'avait point été si sombre et si bien close, on aurait pu voir l'abbé Bénigne toujours grand au milieu de l'infortune, et à ses côtés un père admirable, dont on avait brisé à dessein et jeté dans la fange la couronne de cheveux blancs; une jeune fille, sublime d'innocence que des bourreaux haineux torturaient et couvraient d'infamie. Comme l'abbé Bénigne, M. de Roqueverte et sa fille, accusés de monstruosités sans nom, traînaient depuis plusieurs mois dans les prisons de Rouen; leur corps était exténué de misère et de besoin, mais leur âme restait vaillante.

A la suite de la voiture cellulaire, quelques audacieux pénétrèrent dans la cour du Palais de Justice. Les soldats laissaient faire. Alors une poussée immense roula sur le macadam et avec un bruit sourd s'approcha lentement de la voiture d'où descendaient les prisonniers. Par un mouvement spontané, tous se découvrirent et se mirent à genoux quand la tête blanche du prêtre parut à la portière. Le bon abbé promena sur ses enfants un regard où brillaient des larmes joyeuses, il étendit doucement la main et les bénit comme il les avait bénits au jour de la cruelle séparation. Puis on se releva. Pas un cri, pas un faux mouvement, n'étaient venus troubler l'ordre solennel qui régnait dans tout le voisinage; le recueillement

était grand comme aux jours de solennité religieuse.

La salle des assises s'ouvrit. Elle était pleine. Introduites par on ne sait qui, des bandes affreuses avaient passé la nuit dans cette salle pour être au premier rang le jour de l'audience. Il fallait du contraste.

Hâves, les cheveux et la barbe en désordre, les vêtements souvent en lambeaux, ces malheureux avaient vicié l'air de leur respiration nauséabonde ; des germes de sédition roulaient dans l'atmosphère et grisaient les cerveaux. La salle des assises avait l'aspect d'un bouge de banlieue.

Elle était pourtant bien imposante cette salle des assises, aux grands jours où les justiciers exerçaient leur œuvre. Ancienne grand'chambre du Parlement de Normandie, c'est une des plus belles de l'Europe. De précieux souvenirs s'y rattachent : Louis XII, François Ier, Henri II et Charles IX y tinrent des lits de justice. Une splendide corniche de pierre sculptée à jour soutient de magnifiques tapisseries des Gobelins. L'incomparable plafond en chêne doré et décoré d'arabesques présentait un contraste pénible avec la foule grouillante qu'il abritait.

L'heure était venue : une grande iniquité allait se consommer, ou la vertu allait remporter un magnifique triomphe.

Les graves affaires de mœurs se jugent ordinairement à huis clos. Mais comme il s'agissait d'un prêtre catholique, la séance fut déclarée publique, contre tous les droits de la morale et de la charité. Les nobles accusés durent se résigner à boire la honte des hontes, et les voyous de l'assemblée firent claquer leur langue de plaisir, excités par l'appât des immondices qu'on allait remuer.

L'abbé Bénigne et ses deux compagnons avaient

pris place au banc des accusés. Lentement, la tête haute, ils avaient traversé la foule hostile ; sans défaillance comme sans forfanterie, ils toisaient leurs juges, disons mieux, leurs bourreaux.

L'audience commença. Le président des assises, homme intègre, fourvoyé au milieu de ces bandits, fit de l'affaire un résumé impartial, d'après les pièces qui lui avaient été soumises. Et pourtant les honnêtes gens qui l'entendirent frissonnèrent d'épouvante : les ennemis du prêtre l'avaient accablé de charges si monstrueuses, que malgré soi, on se prenait à les regarder comme des crimes irrémissibles. Ah ! la haine anticléricale sait calomnier avec habileté! Et la charité catholique, aveugle, ne sait même pas deviner les manœuvres sataniques de ses persécuteurs.

Le défilé des témoins suivit. A la face du ciel, après avoir levé la main devant Dieu avec cynisme, l'institutrice Oliva renouvela le récit abominable qu'elle avait déjà fait devant le juge d'instruction.

Les magistrats francs-maçons, eux-mêmes, eurent un geste de degoût à l'audition de ces horreurs ; les nobles victimes seules demeuraient rayonnantes. Elles planaient si haut dans le ciel que les émanations issues de la fange voisine ne pouvait les atteindre.

Les autres témoins comparurent. Leur déposition ne pouvait qu'accentuer la première accusation portée : elle dépeignit l'abbé Bénigne comme un homme cachant sous des dehors hypocrites les vices les plus honteux. Oui, on avait inventé des témoins assez nombreux, on avait bourré leur mémoire de menus faits assez bien agencés, pour que la contradiction ne se glissât pas dans leurs dires et que le doute ne pût entrer dans l'esprit des juges.

Le monument d'iniquité s'édifiait peu à peu et sû-

rement. On allait y mettre le comble. Le tour de Zéphyrie était venu.

Sa déposition fut plus atroce encore que les autres fois plus : d'acuité dans la forme, plus de cynisme dans le fond.

C'était un spectacle vraiment digne de pitié, que de voir cette frêle enfant se débattre sous l'étreinte de la calomnie et jeter au visage de ses bienfaiteurs des paroles sans nom, des accusations qu'elle ne comprenait certainement pas. Mais la rage du juif est sans pitié, et dans l'espoir d'une satisfaction elle s'abat sur tout instrument pour le transformer en arme épouvantable.

Pendant une longue demi-heure, l'enfant, haletante, poursuivit le cours de ses affreuses déclarations ; dans l'ombre, Deutch dardait sur elle ses yeux pleins de feu, d'où jaillissaient des éclairs : la puissance magnétique du tortionnaire était à son paroxysme, et sa fièvre haineuse absorbait un breuvage délicieux. Le succès s'annonçait éclatant.

Tout était dit ; les salisseurs avaient fait leur œuvre.

Au dehors, la foule menaçante. Jusqu'à ce moment le plus profond silence avait régné dans le parvis du Palais de Justice et dans les rues voisines. Des chuchotements à voix basse avaient seulement coupé de temps en temps l'uniformité du maintien : on se penchait à l'oreille du voisin, et doucement on lui glissait quelques mots, qu'il se hâtait de faire circuler jusqu'aux extrémités de l'assemblée. C'étaient des mots d'ordre émanés des chefs, des demandes, des supplications de rester tranquilles jusqu'aux derniers moments et de n'entraver en rien l'œuvre de la justice. Surtout c'était le récit rapide de ce qui se passait au tribunal : un cordon d'amis avait pu se glisser jusqu'à

la barre et, de bouche en bouche, les accusations volaient jusqu'aux curieux, maltraités de la fortune et échelonnés sur la place Verdrel et sur les trottoirs de la rue Jeanne-d'Arc.

Quand les infâmes accusations de Zéphyrie traversèrent les rangs compacts, un mouvement énorme se fit. La colère, longtemps contenue, éclata, superbe, magnifique, et jaillit des poitrines frémissantes en longs accents d'indignation ; les poings crispés bondirent en l'air, les gourdins s'agitèrent vigoureusement, et, sur les pavés, les crosses résonnèrent belliqueuses.

Ce ne fut qu'une alerte. Ceux qui avaient accepté la responsabilité du mouvement firent un signe, tout rentra dans le calme.

De nouveau, le nœud de l'affaire se trouva reporté à l'intérieur de la salle des assises. Les faux témoins avaient bien joué leur rôle, les sciences occultes promettaient à leurs adeptes un éclatant succès. L'heure de la défense était venue ; à ces tigres altérés de mensonges un homme de cœur allait jeter quelques-unes de ces paroles qui fascinent, qui entraînent, qui renversent. Déjà, le noble défenseur s'était levé : sur ses lèvres frémissantes passaient les souffles de l'enthousiasme et de l'ardeur généreuse ; son œil flamboyait du feu de l'indignation, son geste impérieux foudroyait les calomniateurs. Près de lui, l'abbé Bénigne se leva aussi et ne laissa pas son défenseur commencer son exorde :

— Juges, dit-il, vous avez assisté au déploiement des plus affreuses calomnies qui puissent tomber sur la face d'un homme. Car, sachez-le, rien n'est vrai dans tout ce qui vient d'être exposé devant vous. Tout cet échafaudage de crimes brille du fauve éclat du mensonge. Pour nous faire condamner, on a invoqué la

parole d'hommes tarés, de femmes flétries, d'enfants pervertis; pour nous disculper, je n'en demanderai pas d'autres; ils passeront de gauche à droite : les témoins à charge deveindront les témoins à décharge. Puisque leur parole avait grande valeur dans le premier cas, on ne pourra la récuser dans le second. »

On se demandait où il voulait en venir, et déjà plusieurs des instigateurs de l'affaire ressentaient, dans leur peau de damné, une indicible peur. Le courage de la victime écrasait les pusillanimes bourreaux.

— Si je ne m'abuse, continua le prêtre, l'acousation la plus atroce a été proférée par un enfant, cette petite Zéphyrie que vous voyez là se tordre, haletante, sur le pavé du prétoire. Ah! c'est que le mensonge étreint à la gorge les consciences droites et pures. A peine cette enfant sé rend-elle compte des infamies qui ont souillé ses lèvres, et pourtant elle se repent d'avoir osé les prononcer. Le venin anticlérical a déposé là sa morsure brûlante! Les gémissements de cette conscience broyée devraient suffire à vous éclairer.

» Il y a plus. Cette enfant n'a pas prononcé un mot qui soit venu d'elle; elle a obéi, d'après les lois obscures d'un phénomène extra-naturel, la suggestion, aux ordres démoniaques d'un homme dont les yeux dévorants n'ont cessé de river la victime à son affreuse besogne. Vous avez pu le voir comme moi, puisqu'il était là sous vos yeux.

» Monsieur le président, je ne vous demande qu'une chose. Laissez-moi à mon tour pratiquer les passes magnétiques sur l'enfant qui m'a accusé avec tant d'âpreté. Encore quelques minutes, et vous entendrez l'inspiration céleste effacer dans ce cœur et sur ces lèvres les traces de l'inspiration infernale. »

Le président acquiesça à cette juste demande, et le

prêtre s'approcha de l'enfant. Le pharmacien, blême, avait posé sur la barre sa main crispée ; sa face parcheminée se contractait en de puissants efforts, ses artères se gonflaient de sang, la sueur perlait en longs ruisseaux sur son front; tous les muscles de sa volonté frissonnaient et, dans une tension suprême, ébranlaient l'organisation énervée du magnétiseur.

L'abbé avait tracé sur le front de Zéphyrie un large signe de croix, et aussitôt l'influence de Deutch s'était retirée de la douce victime; pendant quelques minutes, elle demeura dans un recueillement réparateur.

Puis la contre-partie de la première scène commença.

D'un revers de main et avec la protection d'en haut, le prêtre avait fait une voyante. Le regard de l'enfant s'était posé sur les vrais événements passés et les scrutait avec équité. Ce n'était plus un phénomène de suggestion qui se brassait, mais un simple phénomène de seconde vue, Le prêtre eut soin de le faire observer à l'assemblée; la jeune fille en fit elle-même la déclaration à haute voix et sans trembler.

Elle dit les manœuvres du pharmacien pour perdre le curé des Blanques, comment il avait peu à peu amassé cet orage d'infamies sur une tête vénérable, comment les prétendues victimes du prêtre s'étaient perdues d'elles-mêmes avec les voyoucrates des environs. La vérité apparaissait, nue, éclatante, frissonnante d'horreur. Dans l'assemblée, une avidité intense aspirait les nouvelles accusations : peu à peu, les amis du prêtre avaient pénétré dans la salle, et, refoulés par ce courant irrésistible, les voyous se trouvaient acculés dans un coin.

Deutch, isolé, ne pouvait plus soutenir la lutte ; il

lâcha la barre que ses ongles, de rage, avaient rayée et se dissimula dans l'ombre.

La voyante avait fini. Le procureur de la république se leva pour soutenir de nouveau l'accusation et démontrer l'inanité d'un pareil témoignage où l'influence de l'accusé sur le témoin s'était hautement manifestée. Une rumeur, qui partait de la salle, lui ôte le parole.

— Monsieur le président, dit l'avocat des accusés, un nouveau témoin désire faire une déclaration importante.

— Qu'il parle!

Olgan s'avança jusqu'à la barre; le pharmacien, en l'apercevant comprit qu'il était perdu, et, le poignard à la main, il songea à percer le flanc de son complice; mais il se contint.

La déposition du pauvre homme fut longue. Il raconta sa vie depuis une année ; les juges frémirent au récit des épouvantables infamies préparées avec un art infernal.

Les poitrines devinrent haletantes, lorsque, de sa voix brève, enflammée, le jeune homme fit le récit de la soirée d'orgie racontée déjà. Il fit revivre jusqu'à ses infimes détails, cette horrible scène d'incantation digne des sorcières shakespeariennes. Sa parole confirmait heureusement ce que l'abbé Bénigne avait énoncé : la conviction entrait dans l'âme des jurés.

— *Testis unus, testis nullus,* dit le représentant de la loi, quand César eut achevé.

— Nous sommes deux pour affirmer les mêmes choses, répliqua la voix d'une femme qui se tenait voilée, près de la barre.

— Qui êtes-vous?

— Je suis la mère de l'enfant que vous avez laissé torturer sous vos yeux.

— Que voulez-vous?

— Affirmer que le dernier témoin qui vient de parler a dit vrai; et que ceux-là sont des infâmes et des menteurs, qui veulent jeter la boue au visage de saints que l'on doit aimer et respecter.

Voulez-vous me laisser parler?

— Parlez.

Satania, pâle, l'œil entouré du cercle bleu que dessinent les longues veilles, rejeta son voile en arrière et raconta à son tour tout ce qu'on avait fait pour l'amener à devenir témoin dans cette affaire monstrueuse. Elle dit les sommes fabuleuses qui lui avaient été offertes, la pression qu'on avait exercée sur elle, le rôle qu'on avait fait jouer à son enfant. Peu à peu, l'édifice du crime, lentement échafaudé, croulait et entraînait dans sa chute ceux qui avaient habilement amassé les matériaux.

Satania promena sur les trois témoins son regard chargé de dédain. Ils baissèrent la tête sous cette étreinte.

— Allons, vous autres, à votre tour, dit-elle, ne soyez point lâches jusqu'au bout. Dévoilez ce que vous savez être la vérité, et ne laissez pas votre faux témoignage monter jusqu'au trône de Dieu et y crier à jamais vengeance contre vous.

— Avez-vous quelque chose à modifier dans votre déposition? leur demanda le président avec douceur!

— Rien de ce que nous avons dit n'est vrai, dirent deux des témoins. Et ils expliquèrent comment ils avaient été subornés. Seule, Oliva persista dens ses allégations.

— La cause est entendue, » prononça le président.

Et le jury se retira pour délibérer.

La physionomie de la salle d'audience changeait. Partout les amis du prêtre relevaient la tête. Les derniers témoignages leur avaient remis de l'espoir au cœur, et lentement ils sentaient venir la victoire. La meute infâme, qu'on avait réunie là, reconnaissait, elle aussi, sa défaite, et, la tête basse, attendait la décision suprême.

Courte fut la délibération; au bout de cinq minutes, les jurés rentraient dans la salle des assises.

Un silence immense se fit. Les respirations haletantes s'arrêtèrent, les oreilles se tendirent.

Le silence redoubla, quand le président des assises posa la question d'usage :

— L'accusé est-il coupable?

— Non, articula d'une voix ferme le chef du jury.

Des cris de triomphe éclatèrent aussitôt, superbes, enivrants, pleins de remerciements à Dieu. En l'air, les mains se joignaient en trépignant et frémissaient d'enthousiastes acclamations. A la barre, des bras vigoureux s'étendaient vers la victime sauvée : l'abbé Bénigne, l'âme inondée de joie, se laissa enlever par ses enfants, et sortit triomphalement sur des épaules amies de ce lieu où il était entré accusé et anéanti sous l'opprobre et la honte.

En quelques minutes, la salle se vida; les magistrats durent rédiger la sentence à huis clos. La foule n'avait plus besoin de leur jugement. L'enthousiasme avait gagné tous les rangs : des mouchoirs s'agitaient au vent, des cris de joie jaillissaient de toutes les poitrines, et lentement l'immense marée humaine roula dans les rues de la ville.

Les chants de joie et de triomphe se perpétuèrent longtemps. Le soir, il fallut créer des trains supplé-

mentaires pour enlever les innombrables voyageurs qui se présentèrent aux gares de Rouen. On était venu à pied, mais la joie déliait les bourses et donnait des ailes : on avait hâte de fêter au foyer la délivrance du martyr et le triomphe du saint.

XIX

La petite gare où l'on s'arrête, sur la grande ligne de Rouen au Havre, pour gagner le village des Blanques, n'avait jamais assisté à pareille fête.

Dans l'après-midi, le télégraphe avait annoncé l'acquittement et le retour de l'abbé Bénigne. Aussitôt, des jeunes gens, en qui vibrait l'enthousiasme généreux, furent partout proclamer la grande nouvelle et préparèrent au prêtre une entrée triomphale.

A la hâte, on avait revêtu la gare de rameaux arrachés aux arbres sur lesquels se développaient déjà les chaudes teintes de l'automne. Sur la route poudreuse, l'herbe dérobée aux champs voisins formait un épais tapis de verdure, que des fleurs — les dernières de l'année — ornaient ça et là. Devant la gare, piaffaient six chevaux noirs couverts de harnais magnifiques et attelés à un char orné de toutes les splendeurs de luxe champêtre.

Le jour baissait, quand la noire machine, entraînant un long boyau de voitures pesamment chargées, entra en gare. Sur tous les visages, le recueillement tempérait la joie; le jour était trop saint pour laisser le champ libre aux grandes manifestations. Cependant, quand l'abbé Bénigne parut à la portière, la foule ne put comprimer ses frénétiques acclamations; les cris les plus variés saluèrent le retour du pasteur

bien-aimé; sous ses pieds, on étalait des tapis que les riches fermières apportaient à l'envi, des enfants effeuillaient devant lui les tardives roses de novembre.

Humble et résigné, il prit place dans le char qu'on lui avait préparé; le marquis et sa fille y montèrent avec lui. Ils avaient été ses compagnons de souffrance, il était juste qu'ils fussent ses compagnons de gloire.

La foule était compacte, on ne put avancer que très lentement : le trajet de la gare aux Blanques — une distance de 4 kilomètres — ne put s'effectuer en moins d'une heure.

C'était un spectacle vraiment féerique que cette masse imposante se mouvant dans les ombres de la nuit. Des torches brillaient et jetaient une lumière fantastique sur toutes ces têtes accumulées, d'où jaillissaient à chaque instant des chants et des cris de triomphe. De temps en temps, on rencontrait sur la route des portiques de verdure, qu'ornaient des gerbes de lumière : des pièces d'artifice, des feux de Bengale diversement colorés, saluaient l'arrivée du cortège.

L'abbé Bénigne ne cessait de bénir la foule qui se prosternait sur son passage; souvent il portait la revers de sa main à ses yeux que de douces larmes mouillaient.

Le village des Blanques, où l'on entra à huit heures du soir, était brillamment illuminé : on avait employé à profusion ce que l'usage accorde aux réjouissances populaires. Seule, la maison du pharmacien était sombre; pas une lumière n'en égayait la triste façade. Mais quand le cortège s'en approcha, une menace flamba sur la porte; une main inconnue venait d'écrire au phosphore ces deux mots : *Elle s'éclairera*. La foule gronda et approuva.

L'abbé Bénigne, saisi d'angoisse, pencha la tête.

Quand on arriva au presbytère, où toute sa famille de pauvres l'attendait avec impatience, il dit à Max de Roqueverte qui le recevait :

— Mon fils, il y a une ombre au tableau ; les chrétiens doivent ignorer la vengeance.

— Mon père, répondit l'âpre vengeur, n'entravons pas la justice de Dieu, il faut qu'elle se fasse pour notre réveil, et notre réveil, c'est notre salut.

TROISIÈME PARTIE

La Vengeance.

I

Le lendemain du jour où le mémorable acquittement avait été prononcé, l'abbé Bénigne se promenait seul dans la pièce unique qu'il s'était réservée au presbytère. Son visage rayonnait de joie, mais de temps en temps un nuage passait sur ses traits amaigris, et des rides creusaient son front. Il remémorait en son âme l'histoire des derniers mois ; il évoquait dans son cœur l'avenir qui allait, à bref délai, se dérouler sur ceux qui l'entouraient. Et c'était une double vision qui appelait sur son visage ces alternatives de joie et de tristesse.

Il était heureux d'avoir pu se dérober aux griffes acérées de ses persécuteurs, et cela pour plusieurs raisons. L'Église du Christ avait été glorifiée dans son humble ministre ; lui, il revenait au milieu de son peuple, plus aimé, plus influent, et partant plus apte à le conduire dans la difficile voie du salut. Quant à la propre gloire d'avoir été faussement accusé, d'avoir servi de cible aux traits impies de l'anticléricalisme, il ne s'en inquiétait guère : son humilité approchait trop

près du trône de Dieu pour lui permettre de s'occuper d'autre chose que de la gloire de son divin maître.

Puis son cœur de père saignait à la pensée des tourments réservés encore aux brebis de son bercail et même à celles qui, dédaigneuses, broutaient loin de sa houlette l'ivraie de l'erreur. Il pensait à cette infortunée famille de Roqueverte à peine échappée au déshonneur et roulant à corps perdu dans la ruine ; il pensait à M. Rybar, cet instituteur de mérite, qui venait de le suppléer miraculeusement auprès des enfants pendant ces trois mois de captivité, et qu'une injuste suspension attendait pour prix de son zèle ; il pensait à ce malheureux jeune homme, redevenu à peine chrétien qui avait brûlé ses vaisseaux pour réparer autant qu'il était en lui le mal que sa haine aveugle avait fait, et qui n'avait plus que la destitution à espérer, en punition de son acte de courage ; il pensait à ce pauvre sectaire dont la main impie avait conduit toute cette intrigue infâme et qui se trouvait exposé à une horrible vengeance que le peuple exaspéré préparait dans l'ombre. Pour un cœur comme le sien, il y avait là d'inépuisables sujets de larmes et de douleurs.

Il allait doucement à travers la chambre, s'arrêtant par instants pour respirer l'odeur d'un grand lis tigré, grimpant dans un coin, ou pour considérer avec curiosité mille petites choses rangées sans ordre sur la cheminée. Il se comportait comme s'il venait d'entrer dans cet appartement pour la première fois ; heureux d'être chez lui, il refaisait connaissance avec les objets qui lui rappelaient de chers souvenirs. Sous sa main vigilante, la poussière tombait des nombreux in-folios, ses livres tant aimés ; ses bibelots prenaient peu à peu leur place et brillaient d'un nouveau lustre.

Dans la salle voisine deux femmes infirmes passaient le temps en chantant la complainte populaire de Sainte-Geneviève de Brabant ; dans le verger, les enfants s'ébattaient sous les pommiers aux feuilles jaunies par les souffles de l'automne ; dans le jardin, la vieille Fanchon furetait, active, son grand couteau à la main, faisant les apprêts du modeste souper. Le presbytère avait repris son allure des anciens jours.

Le prêtre s'absorbait dans sa sombre méditation quand on frappa à la porte. César entra et vint tomber dans les bras du vieillard : deux énergiques exclamations sortaient de leurs poitrines :

— Mon père !

— Mon fils !

César était bien changé. Ce n'était plus le jeune viveur aux traits durs et dévastés que nous avons connu au commencement de cette histoire. Son front, dégarni de cheveux, s'était idéalisé ; son regard n'était plus vitreux et voilé comme par le passé, mais brillait de cette flamme que connaissent seules les âmes pures ; au lieu du rictus qui broyait ses lèvres se dessinait maintenant un sourire fait de fiel expurgé et de résignation acquise. Il était presque beau.

Ils restaient silencieux tous deux, les yeux baignés de larmes.

— Mon fils, dit enfin l'abbé Bénigne se dégageant et montrant un crucifix au-dessus d'un prie-dieu, voici votre récompense.

— Oh ! qu'il est donc doux d'être chrétien !

Le curé des Blanques lui serra la main et le regarda longuement.

— Plaise à Dieu, dit-il, que vous ne l'oubliiez plus !

— O mon père, je serais trop malheureux ; et ce passé affreux, que j'aurai toujours devant les yeux...

— Non, mon fils, éloignez-le au contraire, jetez dessus un impénétrable voile d'oubli ; ne soyez pas plus impitoyable que votre Dieu qui vous a pardonné avec tant d'amour.

— Le souvenir me sera salutaire, et c'est pourquoi je veux le garder.

— Peut-être avez-vous raison, si ce souvenir ne se consume pas en stériles regrets, et qu'il soit le flambeau qui éclaire votre avenir.

En ce moment, Max de Roqueverte entrait. A la vue de César, ses sourcils se contractèrent imperceptiblement et une moue légère se dessina sur ses lèvres ; mais cet acte de répulsion n'eut pas la durée d'un éclair. Après avoir embrassé l'abbé Bénigne, il alla droit au jeune instituteur et lui serrant la main, il lui dit :

— Monsieur, ou plutôt mon ami, je vous remercie et je vous admire. Je n'ai pas la force de vous plaindre, votre cause est trop belle.

Le curé des Blanques écoutait étonné.

— Mon père, dit César qui s'obstinait à appeler ainsi le prêtre, laissez-moi développer à vos yeux le sens de cette énigme. Depuis ce matin, je ne suis plus instituteur, et je me trouve sans position. Voilà à quoi M. de Roqueverte faisait allusion.

Max acquiesça d'un signe de tête.

— Vous avez été révoqué ? interrogea douloureusement l'abbé.

— Nullement. Je savais ce qui m'attendait après mon audace d'hier ; et, dès ce matin, j'ai adressé ma démission à l'inspecteur, prévenant ainsi une révocation qui ne se serait pas fait attendre.

— Pourtant, on ne pouvait vous frapper pour avoir dit la vérité devant un tribunal.

— On aurait invoqué un prétexte et inventé des raisons.

— La désobéissance se paie comme la servilité, répliqua Max.

— Plus sûrement encore, je crois.

— Cela est bien difficile.

— Comment ?

— Vous ne savez donc pas la bonne fortune qui vient d'arriver à l'institutrice Oliva ?

— La pauvre enfant ! murmura le prêtre, que Dieu lui pardonne et lui ouvre les yeux !

— Expliquez-vous, dit avidement César.

— Sa servilité vient d'être grassement payée. Elle va cacher sa honte dans la solitude de la grande ville : elle est appelée à la direction d'un pensionnat important, en récompense de ses loyaux services et des jolis exemples qu'elle a prodigués à nos populations rurales (1).

— Cela est vrai ? demanda le curé, qui n'en pouvait croire ses oreilles.

— Absolument vrai. Mais qu'y a-t-il là qui puisse vous étonner ? Sous notre gouvernement opportuniste, ces vilenies sont choses communes. Le clan des distributeurs de panacée gouvernementale, des instituteurs, en un mot, est surtout le privilégié. Ces êtres omnipotents peuvent toujours se lancer impunément dans la voie du mal ; s'ils tombent misérablement, les frères et amis sont là pour les relever. Au moindre cri d'alarme, sénateur, député, préfet, loges, juiverie, tout cela met en branle des fils invisibles et tend au naufragé une main secourable ; pour une peccadille d'instituteur ami des purs, tout le service protection-

(1) Historique.

niste est en l'air, et on se hâte d'effacer la faute sous des monceaux d'éloges ou par un poste grassement lucratif.

Ce qui vient d'arriver à Mlle Oliva n'est que la répétition d'événements qui se produisent souvent. Ces malheureuses femmes, dans le cœur desquelles on s'est étudié à tuer tout sentiment religieux, ne savent plus résister à la tentation; et sachant qu'elles seront dignement récompensées, si surtout elles parviennent à envelopper un clérical dans leur honte, elles s'abandonnent sans remords au crime et tournoient autour du mal dont elles ont fait le centre d'attraction de leur vie.

Les instituteurs pécheurs et corrompus sont une force pour le Satanisme au pouvoir. Leurs doctrines faussent les esprits, leurs exemples souillent les imaginations. C'est ainsi que se répand dans le monde la fièvre d'impiété dont Satan a besoin pour perpétuer son œuvre de destruction sociale.

Aussi les bons instituteurs, ceux qui ont encore gardé au cœur l'amour de la religion, de la patrie, du beau, de l'honnête, sont-ils vus d'un fort mauvais œil par nos tripoteurs gouvernementaux, auxquels ils semblent reprocher leurs crimes. Au plus léger acte répréhensible, eux aussi sont déplacés, et peut-être en verrons-nous bientôt la preuve ici même. On les relègue dans quelque pays sauvage, où ils peuvent à peine végéter misérablement, tandis qu'on conserve pour leurs congénères, amis de l'impiété, toutes les places brillantes, les positions de haut rang. Que de fois n'avons-nous pas vu de criants exemples de favoritisme, de partialité, dans un degré hiérarchique supérieur : des inspecteurs excellents brusquement disgraciés ou révoqués, et beaucoup d'indignes hissés au pavois?

Cela donne vraiment envie de crier : Vive l'égalité !

Un sourire amer passa sur les lèvres des trois interlocuteurs.

Quelques instants ils gardèrent un profond silence, puis le prêtre, relevant la tête, interrogea doucement César :

— Et vous, mon ami, qu'allez-vous faire maintenant? Quels vont être vos moyens de vivre?

— Que M. Olgan, interrompit Max, ne s'inquiète pas de l'avenir. L'éducation de mon jeune frère est à faire; c'est à lui que nous avons recours, et désormais qu'il se souvienne que sa place est réservée au château de Roqueverte.

Le curé des Blanques et le jeune instituteur jetèrent sur leur ami un muet regard plein de douce raillerie et d'affectueuse interrogation.

— Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi? Quel est cet étonnement qui se peint sur vos fronts?

— Max, se résigna à dire le prêtre, songes-tu sérieusement à exécuter ce que tu viens de proposer?

— Très sérieusement.

— Alors la ruine de ta maison n'est pas complètement consommée, Dieu en soit loué !

— Hé quoi ! ne savez-vous pas? Mais non, vous ne pouvez pas savoir. Trop longtemps vous avez été sevré de notre vie; trop longtemps des mains indignes vous ont retenu loin de nous. Le château de Roqueverte ne craint plus maintenant que la colère du ciel, il n'est plus au pouvoir des hommes de le faire disparaître ou de nous l'arracher.

— Quels événements se sont donc passés !

— Au milieu des embarras causés par votre procès, monsieur le curé, et la captivité de mon père, j'ai pu tenter une audacieuse entreprise qui a merveilleuse-

ment réussi. Les poursuites du créancier s'étaient relâchées, me donnant un court répit dont je me suis empressé de profiter. Il croyait nous tenir irrémédiablement enserrés sous sa griffe et, certain de nous retrouver au jour de sa vengeance, il s'abandonnait avec ardeur à la poursuite des infâmes projets que vous connaissez. Moi, je veillais ; au moment opportun, l'anguille a glissé dans les mains du pêcheur trop confiant.

— Mais, encore une fois, quels moyens as-tu employés ? Je pense que tu as agi toujours en bon chrétien ?

— Ne craignez rien, ce ne sont pas de véreuses affaires de finance qui m'ont permis de sauver Roqueverte ; c'est une simple affaire commerciale : j'ai vendu le cabinet numismatique de mon père.

— Malheureux !

— Il le fallait.

— Mais ne savais-tu pas que toute cette collection était la vie de ton père ?

— Je le savais.

— Et tu n'as pas reculé ?

— Non, je me suis dit qu'il valait mieux vendre les souvenirs étrangers que les souvenirs de famille. Roqueverte est tout ce qui nous reste des biens de nos aïeux ; c'est là que se sont réfugiés les mille objets qui leur ont été chers. Après le départ de mon père et de ma sœur, quand j'errais seul au milieu des salles désertes, mon imagination les peuplait de pâles et bien-aimés fantômes qui éveillaient dans mon cerveau de folles pensées. De plus en plus je m'attachais à ces pierres que mes ancêtres avaient touchées. Quand je pensais à notre prochain départ, de partout je croyais entendre des gémissements et des soupirs qui me sup-

pliaient d'empêcher cette catastrophe. Je n'y pus tenir longtemps.

Je savais quel était le prix de la précieuse collection que mon père avait rassemblée ; je m'occupai de la vendre, mais après avoir obtenu son consentement formel. Sans doute le sacrifice lui avait été dur, mais la perte de Roqueverte lui était plus dure encore. Il était comme moi, il ne pouvait s'y résigner.

Aussi accéda-t-il à l'offre avantageuse que venait de me faire le conservateur du cabinet numismatique de Vienne. Aujourd'hui tous nos trésors sont partis ; mais nos créanciers sont payés, et Roqueverte est à nous encore une fois.

— Vous avez peut-être agi avec trop de précipitation, observa César. J'étais le maître d'un secret qui aurait pu vous faire rentrer dans vos domaines, sans pour cela vous priver de vos richesses historiques. Votre créancier n'était autre que le fabricateur de fausses médailles assyriennes, et.....

— Je le savais. Mais nous avions eu déjà trop de contact avec cet homme ; et je ne pouvais même supporter l'idée d'avoir encore des démêlés avec lui. J'ai préféré me libérer d'une fois et l'écraser d'un coup de talon, comme une bête venimeuse.

— C'est grand, mais peut-être peu habile.

Longtemps encore la conversation continua, alerte, vive, agréable. Max renouvela sa proposition au jeune instituteur ; mais celui-ci, quoique pénétré de reconnaissance, réserva sa décision. Nous la connaîtrons bientôt.

Les ombres du soir se jouaient sur les murailles déjà obscurcies ; les derniers rayons du soleil couchant filtraient à travers les rideaux ; l'heure de la séparation venait.

César et Max allaient quitter le presbytère, quand une bruyante détonation les appela à la fenêtre. D'un pâté de maisons un globe de feu s'élança, auréolé d'épaisse fumée noire... Un incendie éclatait dans le village. Déjà des rumeurs confuses s'élevaient, appelant à l'aide ; un remuement immense se faisait dans les rues étroites, et tout le personnel disponible se précipitait au lieu du sinistre.

Le curé ferma ses contrevents et tous trois sortirent de la maison.

II

Dans la cour du presbytère, une immense lueur rouge dorait les arbres. Les ombres de la nuit qui s'épaississaient, les derniers rayons du soleil qui se jouaient dans les nuages du firmament, les tristes feux de l'incendie qui se déployaient à l'horizon, tout cela formait un amalgame de couleurs indécises, mais d'un tel pittoresque que les trois amis s'arrêtèrent dans une muette contemplation. Cet arrêt ne fut que de peu de durée ; ils s'élancèrent rapidement au secours des incendiés. La hêtrée, qui du presbytère conduisait à l'église et au village, les empêchait de voir où était le feu.

Quand ils débouchèrent à l'extrémité de l'allée sombre et solitaire, un spectacle inattendu frappa leurs regards.

Ce n'était pas une demeure indifférente qui flamblait, c'était celle du pharmacien juif, le cruel ennemi du clergé catholique. L'intensité acquise par le feu en quelques instants démontrait que le « malheur » n'était pas accidentel.

A peine l'arrivée du prêtre et de ses deux compagnons fut-elle remarquée, qu'un flot puissant et infranchissable reflua de leur côté et les empêcha d'approcher de la maison en flammes; on paraissait vouloir écarter tous ceux qui auraient été capables d'organiser sérieusement les secours.

Néanmoins le tocsin commença à sonner. Les sons précipités s'élancèrent du clocher et inondèrent la plaine en nappes sonores. En même temps, le clairon résonnait dans les rues du village: son appel strident faisait sortir des maisons déjà closes de nombreux habitants qui se dirigeaient vers le foyer de l'incendie. Mais à peine y arrivaient-ils qu'ils se croisaient les bras et se rangeaient sur le bord du chemin, simples spectateurs, heureux de voir flambler la maison du damné; et pas un bras ne se tendait pour lancer une goutte d'eau sur les poutres embrasées.

De tous côtés, des gerbes de feu sortaient des murs lézardés, les flammes se tordaient en lames aiguës, et se couchaient sous la pression du vent. Une colonne de fumée montait dans les airs; brillamment éclairée au bas par les feux de l'incendie, elle s'épanouissait plus haut en une masse sombre et compacte, qui cachait les étoiles et répandait dans tout le ciel un voile d'horreur. Des bruits divers éclataient parmi le sourd brouhaha de la foule. Les carreaux des vitres, brusquement chauffés par l'âpre baiser des flammes, se brisaient avec fracas et retombaient en pluie de verre sur le sol scintillant de leurs débris. Des poutres, arrachées par le feu, tombaient dans l'ardent brasier, et leur chute faisait jaillir des gerbes d'étincelles qui voltigeaient un instant dans l'air, puis retombaient, éteintes. Des craquements, dont on ignorait l'origine, se faisaient entendre dans la direction de la cave.

Tout à coup une détonation plus violente ébranla les airs et se répercuta en échos formidables dans les plaines environnantes. Aussitôt une immense gerbe de flammes, diversement et vivement colorée, s'élança des profondeurs embrasées. C'était l'arsenal du conspirateur qui sautait.

Le peuple battit des mains.

Mais cet enthousiasme défaillit à l'instant même. Près des pans de murs que les flammes émiettaient, une ombre noire apparaissait. L'abbé Bénigne, toujours inépuisable en charité, écœuré de l'abandon réservé au mécréant, indigné de la joie que son troupeau manifestait du malheur d'autrui, n'avait pu se résigner plus longtemps au rang qu'on lui faisait garder. Peu à peu, il avait franchi le cercle qui l'enserrait, et était enfin arrivé à ce qu'il appelait sa place, c'est-à-dire au poste du danger et du dévouement.

Profitant du silence que l'étonnement de le voir là amenait sur toutes les lèvres, il s'écria :

— Eh quoi ! mes enfants, est-ce ainsi que je vous retrouve? Que sont devenus vos sentiments d'autrefois, votre charité pour les souffrants, votre commisération pour les infortunés ?

Sachez que vous venez de contrister grandement le cœur de votre Père. Vous savez si je vous aime, vous savez si je me trouve heureux au milieu de vous. Eh bien ! s'il m'avait été donné de deviner hier ce que je vois se dérouler aujourd'hui sous mes yeux, si j'avais pu prévoir ce que je n'eusse jamais osé imaginer, j'aurais préféré rester là-bas, j'aurais mieux aimé une infamante captivité. Oui, l'éloignement et la séparation pour toujours valaient mieux pour mon cœur et mon âme que la triste vision qui se déroule à mes yeux.

Des murmures étouffés roulaient dans les rangs frémissants. Le peuple, lui, pensait que la charité et la résignation chrétienne doivent avoir leurs limites.

Le vieux prêtre continua :

— Il y eut des jours — et ces jours ne sont pas éloignés — où votre témérité était grande à secourir vos frères qui se trouvaient en péril. Qu'est donc devenue cette prouesse, cette audace qu'il fallait modérer au lieu de la susciter ?

Max de Roqueverte s'était avancé respectueusement près du vieillard :

— Mon père, dit-il, l'homme dont la maison croule sous nos yeux n'est point votre frère. Vous êtes payé pour savoir que c'est le plus acharné de vos ennemis.

— Qu'importe, dès qu'il est malheureux ? Le Christ n'a-t-il pas ordonné à ses fidèles de prier pour leurs ennemis ?

— Oui, de prier pour qu'ils se convertissent et cessent d'être ennemis ; mais jamais il ne nous a donné l'ordre de nous faire rôtir pour leur conserver leurs biens injustement acquis par d'odieuses rapines.

C'est nous, d'ailleurs, qui avons allumé ce feu...

— Malheureux ! vous avez osé prévenir la sentence de Dieu et vous faire les exécuteurs de sa justice. Ne savez-vous pas que cette témérité ordinairement se paie cher ?

— Nous le savons. Dieu lise dans nos cœurs et sonde nos reins ! Si nous avons péché, nous serons punis, mais, en ce moment, nous ne reculerons pas. Ce feu que nos mains ont allumé, nos mains ne l'éteindront pas.

Oui, il fallait une fameuse flambée pour purifier notre atmosphère des miasmes qui la souillaient et menaçaient de nous absorber. L'heure était venue : la mesure des iniquités était comble.

Le jeune homme se tut. Partout régnait un profond silence : on n'entendit aucun murmure d'approbation, mais toutes les têtes s'inclinèrent en signe d'assentiment, et sur les fronts encore soucieux se lisait :

— Nous étions las de souffrir.

Le curé des Blanques baissa la tête et s'éloigna, résorbant ses larmes.

Cependant les pompiers étaient arrivés et, malgré l'animosité de la foule, avaient mis en mouvement leurs appareils de sauvetage. Le secours était devenu presque inutile, tant la violence des flammes avait progressé rapidement.

Néanmoins, la foule impatiente et frémissante ne put souffrir qu'on donnât cette marque de sympathie à celui dont elle voyait la perte avec tant de bonheur. D'un mouvement uniforme, d'une poussée brusque, elle se jeta sur les tuyaux, les comprima et empêcha ainsi l'eau d'arriver jusqu'à la lance d'où elle jaillissait sur les flammes vives.

Le prêtre, à cette vue, leva au ciel ses yeux chargés d'une immense tristesse, et regagna sa demeure, priant Dieu de pardonner à ce peuple égaré.

III

L'abbé Bénigne arrivait lentement au seuil de sa maison. Le long des murs du presbytère une ombre se glissait, et un gémissement étouffé attira l'attention du vieux curé.

Il s'arrêta. L'ombre aussitôt se précipita vers lui et roula à ses genoux :

— Grâce! grâce! Monsieur le curé, glapit une voix

tremblante. Ils veulent ma tête; oh! prenez-moi sous votre protection, défendez-moi contre ces forcenés!

Surpris, mais ne devinant pas encore, l'abbé poussa la porte de son presbytère et fit entrer avec lui l'être bizarre qui venait demander asile à une heure aussi avancée.

Une bougie brûlait dans la salle où ils entrèrent. Le curé se retourna pour inspecter la physionomie de son hôte; mais il n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur le réfugié, qu'instinctivement il recula de deux pas, stupéfait d'étonnement et peut-être de dégoût ; il venait de reconnaître le pharmacien juif.

— Je vous fais horreur? s'écria celui-ci, qui avait remarqué le mouvement du prêtre.

Et en effet, il était hideux à voir. Les flammes de l'incendie avaient cruellement endommagé sa barbe, sa chevelure, et déposé sur son front d'affreuses cicatrices. Son visage tuméfié et violacé respirait la crainte la plus lâche qu'on puisse rêver.

Des sillons de sang zébraient de raies rouges ses mains dont les ongles avaient été brutalement arrachés ou déchirés. Ses vêtements, maculés de sang et de boue, étaient presque en lambeaux; de longues déchirures laissaient apercevoir sur ses membres décharnés des blessures qui saignaient. Il aurait fallu toute la charité d'un Vincent de Paul pour oser regarder sans frisson cet homme qui ne semblait plus qu'une dérision de la nature humaine.

Néanmoins l'abbé Bénigne se remit vite de son émotion : l'instinct de l'homme s'était d'abord réveillé au spectacle de la misérable guenille; le chrétien, le prêtre triompha bientôt, et ce fut avec une voix pleine de mansuétude paternelle qu'il dit au vaincu de la vie :

— Non, homme malheureux, vous ne me faites point horreur. Notre mission, à nous prêtres catholiques, n'est-elle pas de recueillir les épaves des grands naufrages qui affligent l'humanité ? — Je regrette que les fidèles de ma paroisse aient oublié ce soir la mission du christianisme et vous aient réduit à cet état de misère profonde. Mais c'est au père à réparer la faute des enfants.

— Il n'y a point de faute, et, pasteur, vous n'avez rien à reprocher à vos brebis, qui m'ont traité d'après mes propres principes. OEil pour œil, dent pour dent, dit notre loi. Ils ont bien fait de m'appliquer la peine du talion. J'ai perdu la partie, tant pis pour moi ; je les ai manqués, ils ne me manquent point. Ils font preuve d'habileté ; c'est bien.

— Pauvre âme ! se dit le prêtre, émotionné de tant de cynisme.

Comment avez-vous pu vous sauver? interrogea-t-il.

— Comme d'usage, je lisais ce soir dans mon cabinet de travail. J'étais profondément occupé à déchiffrer un palimpseste gnostique, quand quelques craquements se firent entendre au-dessus de ma tête. Je n'y prêtai qu'une médiocre attention ; mais bientôt les pétillements du feu vinrent m'arracher à mon doux passe-temps.

Depuis plusieurs jours des menaces avaient grondé autour de moi, des cris de haine avaient monté jusqu'à mes oreilles, et en voyant les flammes qui m'enveloppaient de leurs tourbillons dévastateurs, je ne doutai pas que l'heure de la vengeance n'eût sonné.

D'ailleurs les cris, les exclamations de ceux qui avaient allumé ce feu de joie, ne laissaient point de place au doute : on voulait m'ensevelir vivant sous les décombres de ma maison. Un cercle de feu, une haie

vivante de cœurs ennemis, empêchaient mon évasion.

Mais nous autres, enfants de la vieille Asie, nous ne lâchons le combat que lorsque tout éclair d'espoir s'est éteint. Une lueur guidait encore mes pas.

Une partie de mon jardin était resté relativement sombre : le bosquet, où la foule n'avait pas encore pénétré. Les flammes ne léchaient point non plus la façade qui donnait de ce côté. Je pouvais me sauver, mais il n'y avait pas une minute à perdre.

A la hâte je jette mes effets les plus précieux, mes papiers importants dans un coffre-fort incombustible, qui se trouve au fond de ma cave, loin des regards curieux. Puis, le pic à la main, j'entame la muraille qui me séparait de la liberté. Au prix d'efforts inouïs je me fais un étroit passage. Ensuite je rampe sous les broussailles, à travers les ronces ; et enfin je m'échappe au travers d'une haie d'épines dans laquelle je laisse une partie de mes vêtements.

Au moyen d'un long détour, j'ai pu éviter toute rencontre fâcheuse, et je me suis traîné ici où j'espérais trouver commisération et sécurité.

— Votre espoir ne sera point trompé, dit l'abbé. Mais qu'allez-vous faire maintenant ?

— Me soustraire au plus vite par la fuite au sort qui m'est peut-être réservé si je reste ici.

— Mais vous ne pourrez partir dans l'état misérable où vous voilà réduit ; vous ne pourriez supporter les fatigues de la route.

— Je le crois. Aussi voudrais-je au moins passer la nuit ici.

— Vous le pouvez. Restez sous mon toit, tant que vous le voudrez ; je réponds de vous. Mais ne vous aventurez pas seul dans le pays ; cela pourrait vous porter malheur.

Puis le curé se tut quelques instants et parut réfléchir. Relevant la tête, il demanda :

— Si vous aviez les moyens de partir immédiatement, que feriez-vous ?

— Je me hâterais de partir. Cela vaut mieux pour moi. En ce moment on me croit encore au milieu des flammes, on ne me recherchera pas. Demain, tout serait peut-être découvert !

— Venez avec moi.

Mais avant de partir, le curé des Blanques alla à son secrétaire, fouilla au fond d'une vieille bourse de cuir, et y prenant trois ou quatre pièces d'or qu'une dame charitable lui avait remises le matin, il les tendit au juif en silence. Son cœur murmurait :

— Mon Dieu, vous m'avez commandé d'aimer mes ennemis et de leur faire du bien. Bénissez l'œuvre de votre humble serviteur.

Un regard brillant illumina la prunelle du juif ; il prit l'or sans difficulté, et le glissant dans une solide escarcelle adroitement dissimulée sous ses haillons, il grommela :

— Bon ! voilà les premiers fonds qui serviront à la revanche. Les chrétiens sont de bien braves gens.

Il sortit à la suite du curé qui dirigea ses pas, par un sentier solitaire, vers le château de Roqueverte.

Le vieux juif sentit un frémissement courir dans ses veines, en reconnaissant la direction prise ; d'instinct il sentait qu'il marchait vers un ennemi, et il se demandait pourquoi le curé le conduisait là. Déjà des frissons d'inquiétude montaient à son front : la confiance qu'il avait manifestée au prêtre fléchissait ; son imagination effrayée lui révélait le secret du guet-apens qu'on lui tendait.

Sa démarche, ferme et allègre d'abord, devenait peu

à peu embarrassée et pesante. Dans le village dont ils s'éloignaient l'incendie continuait, les clameurs montaient, le peuple fêtait sa vengeance. Plus d'une fois le pharmacien s'arrêtait pour écouter les voix qui arrivaient jusqu'à eux : la haine bouillonnait au plus intime de son âme.

Puis il se remettait en marche. De petits canaux coupaient le sentier sur lequel ils s'avançaient; préoccupé, le malheureux fugitif ne pouvait les éviter, et les cahots secouaient sa frêle ossature. Les cailloux qui roulaient sous ses pieds étaient pour lui une cause de faux pas qui l'épuisaient.

Il s'assit, défaillant, sur le bord du chemin.

Doucement le curé des Blanques se pencha vers lui, et lui demanda affectueusement s'il souffrait. Il n'obtint pas de réponse. Il lui prit les mains : elles étaient glacées et inondées de sueur.

— Allons, courage, mon ami. Nous allons arriver bientôt au château ; là, vous serez sauvé. Prenez mon bras; je suis encore vigoureux malgré mes cheveux blancs.

Ils reprirent leur marche de concert, le prêtre catholique soutenant le juif avec la même attention inquiète qu'une mère surveillant les premiers pas de son enfant.

Enfin, ils arrivèrent à la demeure du marquis. Une lumière brillait dans la salle qui avait servi de cabinet numismatique.

— Le marquis n'est pas encore couché, dit l'abbé; nous aurons bientôt fini. Attendez-moi ici, sur ce banc de pierre.

Il fit asseoir son compagnon au bord du jardin qui entourait le château ; puis il se dirigea vers une petite porte de service, où il frappa d'une façon particulière.

On ouvrit bientôt, et l'abbé se dirigea à la hâte vers l'appartement où le marquis passait sa veillée solitaire.

Dix minutes se passèrent. Elles parurent des siècles au vieux Deutch qui attendait le résultat de l'entrevue. Les yeux irrévocablement fixés sur le château, il semblait vouloir deviner ce qui se disait derrière ces murs solitaires. Plusieurs fois il vit une lumière passer et repasser derrière les vitres qui s'éclairaient un moment. Il s'imaginait que là on préparait sa ruine, et un fol désir envahit son âme : celui de fuir de nouveau, de s'éloigner à jamais de cette demeure qui avait failli lui appartenir, et où on l'avait amené pour lui procurer le salut. La terre lui brûlait les pieds.

Peut-être allait-il joindre l'action au désir et enjamber la haie vive qui le séparait de la plaine, quand la petite porte s'ouvrit de nouveau ; le marquis et le prêtre, discutant vivement à voix basse, s'avancèrent vers lui.

Le marquis tenait à la main une petite lanterne qui éclairait faiblement les sombres allées du parc ; il passa devant son ancien créancier sans daigner lui accorder même un regard de mépris : on eût dit qu'il ignorait sa présence. Sur un signe du curé, le pharmacien se leva et les suivit sans bruit. On se dirigeait vers les écuries.

Le marquis y entra seul et sur un de ses meilleurs chevaux plaça de bons harnais. Pendant ce temps, le curé disait au juif :

— J'ai décidé M. de Roqueverte à vous offrir une monture pour vous rendre rapidement où bon vous semblera. Il vous selle un excellent coursier et vous n'avez plus rien à craindre.

M. de Roqueverte amenait le destrier prêt à être

monté : en parfait gentilhomme, il tint la bride pendant que le juif se mettait en selle.

Sans mot dire, il dirigea les voyageurs à travers le parc, jusqu'à la porte qui donnait sur la route. Quand ils furent dehors, il se retourna brusquement vers le cavalier en guenille, lui projeta la lumière de sa lanterne au visage et lui jeta cet adieu sarcastique :

— Bon voyage, messire Satan ! Puissiez-vous vomir de votre âme la haine antichrétienne, comme ce pays a rejeté le mal qui le gangrenait !

Le juif s'inclina, et, piquant des deux, il partit au galop. Mais il ne manqua pas, en bon talmudisant, de formuler le souhait que sa religion lui ordonnait de laisser comme remerciement au chrétien qui l'avait secouru :

— Sur la tête de ce chrétien, dit-il, sur sa maison, sur sa famille, descendent toutes les maladies, les disgrâces, les désastres, les accidents, les horribles persécutions qui ont été, sont ou seront destinées à ma famille ou à ma maison !

IV

Autour du foyer de l'incendie, la rage du peuple devenait extrême et menaçait d'atteindre son paroxysme. Déjà Max de Roqueverte et ses amis ne pouvaient plus enrayer le mouvement qu'ils avaient prétendu conduire. C'est le danger des révolutions populaires, et il est à craindre que la grande réaction qui se brasse contre le sémitisme ne monte ainsi à des excès infiniment regrettables.

De tous côtés les imprécations pleuvaient sur l'ex-pharmacien que l'on croyait enveloppé dans les ruines

de sa maison. Au milieu des débris fumants une ronde gigantesque s'organisa : un barde populaire improvisa une chanson appropriée aux circonstances ; on la beugla en chœur.

Max, douloureusement sombre, regardait ce délire. Son domestique, Joseph, le tira par la manche.

— Maître!

— C'est toi ! dit le jeune homme étonné.

— Oui. Il vient de se passer quelque chose de grave: le pharmacien vous a échappé.

— Tu dis vrai ?

— Tout à fait vrai. Il n'y a pas dix minutes que je l'ai vu au château, et maintenant il court sur la route de Paris.

— Au château ! dis-tu. Qu'y venait-il faire ?

— C'est M. le curé qui l'a amené. M. le curé est d'abord entré seul, a discuté quelque temps avec M. le marquis, et, en définitive, le pharmacien s'est envolé sur un de vos chevaux.

— Ames généreuses ! dit le jeune homme, combien vous êtes grandes !

— Et combien elles sont imprudentes ! ajouta un des compagnons du chevalier qui avait tout entendu. Il n'existerait bientôt plus de France, si tout le monde avait cette générosité débonnaire.

— Notre vengeance ne peut nous échapper ainsi, ajouta un troisième. Il est peut-être temps encore. Coupons à travers champs : la route fait un long détour. nous pourrons arriver avant le fugitif.

Et ils partirent une demi-douzaine, Max entraîné par les autres. Ce fut une course folle à travers les guérets que la gelée de la nuit durcissait et qui craquaient sous leurs pieds.

La sueur ruisselait le long des tempes quand ils arrivèrent au coude où ils voulaient arrêter Deutch. Ils poussèrent un cri de rage.

— Trop tard! Il est passé!

A deux cents mètres de là, une ombre se détachait sur le long ruban grisâtre : sous les sabots d'acier du cheval lancé à toute vitesse jaillissaient des étincelles. Bientôt tout s'enfonça dans la nuit.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

ÉPILOGUE

César Olgan à son ami Vulpius Adamo.

Je viens de voir passer la justice de Dieu ; c'est stupéfiant d'horreur !

Je t'écris au lendemain d'une nuit inoubliable, pendant laquelle se sont déployés sous mes yeux les supplices de l'enfer. La maison du juif, qui a conduit ici de si vilains tripotages, est à cette heure complètement en cendres. Ah ! si tu avais vu ce peuple délirant danser une sarabande fantastique sur les débris du vampire, de quel frisson tu aurais été pénétré ! L'effroi eût secoué tes cheveux, crispé tes muscles, figé ton sang dans tes veines.

En même temps la prévision d'un avenir prochain eût traversé ton cerveau comme elle a traversé le mien. L'heure des bouleversements est proche; le peuple ne veut plus souffrir davantage.

De la parole il va passer à l'action.

Longtemps les pauvres, les désespérés, les parias de notre civilisation se sont contentés de pousser d'inutiles clameurs et de vomir d'inexorables malédictions contre les oppresseurs. Souvent nous avons entendu

gémir à nos oreilles ces voix qui bientôt mouraient dans une inutile stérilité.

Tout cela va finir. La dernière strophe du *Stabat* des désespérés s'entonne. Tu n'as ni Dieu ni maître, a-t-on dit au peuple; avec une effrayante logique, il va se ruer à la curée et broyer impitoyablement sous ses pieds les imbéciles qui, à l'aide du sophisme précité, voulaient du monde faire leur esclave.

Nul ne peut prévoir à quelle hauteur s'élèveront les flammes, nul ne peut mesurer le sang qui coulera en rouges ruisseaux pour laver la terre couverte de crimes!

Les juifs peuvent trembler : ils ont amassé contre eux un puissant torrent de haine, ils ont attisé d'immenses gerbes de fureur. Mais d'autres peuvent partager leur effarement : je veux parler de ceux qui ont gouverné la France depuis quelques années. Eux aussi ont souillé de leurs méprisants crachats la face désormais inconnue de la justice et de la raison.

Je viens d'en voir encore un infâme exemple; ils mettent ainsi le comble aux horreurs que, cette année, ils ont amassées sur ce malheureux village.

Tandis que l'institutrice Oliva, l'éhontée accusatrice du prêtre, est promue à un haut grade, M. Rybar, l'honnête instituteur dont je t'ai parlé, coupable de trop de dévouement, est relégué dans un poste infime (1).

Il a plus de cinquante ans; la moitié de sa vie a été consacrée à ce village où il est aimé et respecté de tous. A l'âge où tous ceux qui ont travaillé ont droit au repos, on l'arrache aux lieux où son cœur s'est attaché, où vivent ses sympathies et ses affections; et on l'envoie languir misérablement dans un triste ha-

(1) Historique.

meau, loin du commerce des hommes, parmi quelques paysans sauvages et rétrogrades.

L'administration est furieuse. Dans l'enquête qui suit la destruction de la pharmacie, tous les habitants qui sont interrogés se déclarent ouvertement coupables d'avoir mis le feu à la bicoque. Impossible de sévir : il faudrait faire un massacre général.

On a cherché cependant un bouc émissaire ; et l'on a choisi, comme toujours, celui qui, certainement, était innocent. Mais il est chrétien ; à ce titre, il devait souffrir.

Telle est la justice des hommes.

De tels exemples ne peuvent que me confirmer dans la résolution que j'ai prise. Il m'est désormais impossible de vivre dans le milieu où je me suis si radicalement perdu.

Je pourrais couler des jours heureux au château de Roqueverte dont les hôtes sont devenus pour moi presque une famille. Mais je ne mérite pas ce bonheur. Après les tentatives coupables qu'une main impie m'a fait diriger contre la vertu de tels gentilshommes, je ne puis me résoudre à vivre de leur vie. La vue d'Alice que j'ai songé à déshonorer me serait un reproche vivant. Je suis trop déchu à mes propres yeux pour respirer l'odeur de ce lis.

C'est pourquoi je vais partir, quitter à jamais ces lieux, dont je conserverai un souvenir ineffaçable.

La folie de la croix et du dévouement a remplacé dans mon cœur la folie de la perversité. Fasse le ciel que tous les jeunes descendants de notre vieille noblesse comprennent, comme je le comprends aujourd'hui, la nécessité du sacrifice et de la sainteté pour la vie d'une société.

Au lieu de se précipiter en foule vers les fades et

vides amusements qui tuent l'âme et le génie, qu'ils montent au sacerdoce et aux monastères ; qu'ils reprennent l'œuvre des pionniers de la science et de la prière ; qu'ils viennent s'abriter sous le cloître des Chartreux où je vais moi-même, et ils feront plus pour le salut de leur pays, pour la résurrection de la France, que s'ils avaient soutenu dans le siècle des luttes ardentes.

Les prières et les macérations d'un chartreux ou d'un trappiste sont cent fois plus utiles au monde que les myriades de journaux et de politiciens s'agitant à l'aise dans une goutte d'eau.

César Olgan.

FIN

PARIS — IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20. — 25930-11-90.